



La charogne céleste

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

61

La charogne céleste



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 61

La charogne céleste

(1992)

CHAPITRE I

Depuis qu'on l'avait installé dans ce dernier étage d'un immeuble en bois, le professeur Charlster se sentait totalement oublié de tous. Au retour d'un voyage en dirigeable au-dessus de l'Alaska et de la Panaméricaine, il n'avait pas voulu rejoindre son laboratoire et son observatoire de China Voksal. Il avait refusé de travailler plus longtemps avec les bonzes du Consortium et surtout Tharbin leur président, en fait le dictateur tout-puissant de cette Compagnie.

Liensun avait accédé à sa demande et lui avait trouvé à la fois un logement et un endroit pour poursuivre ses recherches. Il lui avait promis de faire venir le matériel sophistiqué dont il avait besoin, mais ces promesses n'avaient pas toutes été tenues. Cependant, avec les moyens mis à sa disposition, Charlster avait quand même pu installer un observatoire important, peut-être le plus intéressant de la planète. Ces pauvres humains, complètement affolés par le réchauffement, ne songeaient même pas à étudier quelles en étaient les causes. Des observatoires comme le sien, il en aurait fallu des dizaines qui fassent un travail sérieux, méticuleux, et se communiquent leurs résultats. Charlster avait l'impression d'être le seul au monde à enregistrer l'évolution de la situation.

Au début il était entouré de quelques jeunes assistantes qui l'admiraient beaucoup, au point de satisfaire sans répugnance sa prédilection pour les très très jeunes filles et leurs corps frais et savoureux. Il se souvenait du merveilleux temps où elles se retrouvaient à plusieurs dans sa couche, heureuses, rieuses, peu farouches. Mais cette époque finissait et une à une ses assistantes l'avaient quitté pour travailler dans les nouvelles entreprises qui se créaient dans Lacustra City. Les unes se spécialisaient dans la recherche sur les nouveaux matériaux, d'autres dans la prospective économique, et enfin deux autres travaillaient dans la Manufacture Kurts où se fabriquaient ces terribles hydravions qui l'impressionnaient tant.

Ne restait auprès de lui que Merva, une fille blonde un peu trop potelée à son goût, mais désormais il n'avait plus le droit de choisir parmi de nombreuses candidates. Il était devenu un oublié, un *has been*, et Merva l'avait parfaitement compris et abusait même de la situation. Progressivement, avec une prudence sournoise, elle l'avait fait dégringoler des plus hauts sommets de l'admiration qu'elle éprouvait pour lui et de sa soumission sexuelle jusqu'aux bas-fonds de l'ignominie, faisant de lui une sorte d'esclave, d'animal domestique plutôt, que l'on met à la chaîne et que l'on frappe sans ménagement. Et le pire c'est qu'il se complaisait dans cet asservissement, n'hésitait pas à se traîner à genoux pour quémander à poser sa bouche sur un genou trop gras ou sa joue sur un ventre bien rembourré. Sans jamais obtenir bien sûr de contrepartie.

Merva, quand toutes les portes de leur logement étaient bien closes, se transformait en une sorte de gardienne de zoo, de dompteuse plutôt. Elle adoptait les tenues les plus diaboliques pour attiser la libido du vieillard mais d'un regard, d'une main cruelle, elle savait l'écarter sans la moindre pitié aussi longtemps qu'il le fallait. Puis elle le laissait se repaître de son corps tout en se moquant de son pauvre émoi sénescant. Elle paraissait connaître de grandes pâmoisons et Charlster en restait tout de même assez fier.

Il passait beaucoup de temps dans son laboratoire et son observatoire. Il disposait tout de même d'un télescope électronique assez puissant pour qu'il ait suivi sans cesse la progression des lucarnes célestes. Il avait vu se déchirer de plus en plus la croûte des poussières lunaires, et à plusieurs reprises avait pu prendre des photographies de l'astre solaire avec des filtres spéciaux.

Merva se moquait de ses travaux. Elle avait été dans le temps la plus médiocre de ses élèves, la plus piètre des assistantes, la moins douée pour les ébats collectifs. Longtemps elle avait servi de domestique à la petite tribu qui se livrait sans remords aux expériences scientifiques les plus élaborées comme aux recherches érotiques les plus folles, le tout orchestré par un Charlster patriarche absolu.

Elle n'avait rien oublié de ses humiliations et ne trouvait pas que Charlster les payait trop cher. Aussi lorsqu'il lui annonça, d'une voix chargée d'émotion, qu'il redoutait pour un avenir proche une catastrophe climatique, elle se moqua de lui, affirma qu'il était devenu tellement gâteux qu'il ne savait plus qu'inventer pour se faire valoir. Il n'avait plus toute sa tête et ses recherches étaient d'un tel flou que c'était une véritable honte de gaspiller encore son temps à l'écouter. Que l'Omnium du Pacifique finirait bien par découvrir un jour que le matériel et l'argent qu'il versait à ce vieux débile l'était en pure perte.

— Ce jour-là tu n'auras plus un dollar et moi je te laisserai seul à

crever lentement dans ton laboratoire stupide.

— Merva, il faut prévenir les quatre associés de l'Omnium. Il faut les mettre en garde.

— Bien sûr, pour me faire traiter d'illuminée ? Écoute-moi bien, vieux débris. Moins on fera de bruit, moins on se fera remarquer et plus on nous laissera tranquilles. On nous verse tous les mois une somme qui nous permet de vivre. Si tu te rappelles au souvenir d'un des quatre associés, nous sommes perdus. Depuis que tu es ici, tu n'as mené à bien aucun travail sérieux.

— J'ai mes rapports, je les envoie régulièrement.

— Ce sont des fatras illisibles, et depuis quelque temps je ne prends même plus la peine de les acheminer.

— Mais c'est de la folie ! Les poussières lunaires commencent à flocler, et comme nous ne disposons pas de la même couche d'ozone protectrice que jadis, la chaleur va devenir horrible. Nous avons connu des températures très basses dans le temps, nous allons en connaître d'insupportables sous peu. L'eau des océans pourrait même bouillir en certains endroits...

Merva secouait la tête avec agacement. Comme elle mangeait beaucoup, et des choses très nourrissantes – dans Lacustra City on trouvait les meilleurs produits du monde –, elle avait beaucoup grossi mais ne l'admettait pas. Elle voulait rester la très jeune étudiante du début de son admission dans l'équipe de Charlster où elle avait l'air d'une fillette, avec ses deux nattes blondes et ses vêtements d'enfant sage. Désormais on pouvait, dans cette région, se passer d'une combinaison isotherme, et elle en profitait pour revêtir les mêmes tenues que les fillettes qu'elle apercevait dans les rues depuis ses fenêtres.

Ce jour-là elle portait une tunique très courte, serrée autant que possible à la taille. Dessous, elle avait enfilé un short de dentelle comme on en trouvait de merveilleux dans une boutique de mode très chic. Elle avait eu du mal à en dénicher un à sa mesure, mais enfin en cousant des bandes élastiques sur les côtés, elle y était parvenue. Ce short noir la boudinait tant que sa chair grasse cloquait à travers les trous artistiques de la dentelle. Sous la tunique, ses seins, énormes, étaient libres, et à chaque mouvement engendraient des remous étonnants qui laissaient Charlster en extase. Il ne voyait pas le ridicule de cette caricature de très jeune fille. L'apparence y était et cela lui suffisait. Quand elle lui laissait caresser ses fesses ou son ventre, pardessus ce short sexy, sa main n'était pas dégoûtée de rencontrer ces bulles de chair qui germaient partout. Il tombait en extase et en bavait.

— L'océan bouillir ? Non mais qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre de ta bouche ! D'abord, essuie-toi. Tu baves trop. C'est

répugnant. Tu salis mes dessous et mes robes...

— Merva, je t'en supplie, tout ce que tu voudras mais va trouver Liensun ou le Kid... Cette Farnelle, si elle est là, ou Lien Rag. Qu'ils viennent ici me parler, que je leur explique. Il y a eu depuis quelques jours un dérèglement total de la mécanique céleste de proximité. Si les gens ne sont pas prévenus, ils vont mourir... Mourir car la température grimpera très vite sans observer des paliers... Merva, tu ne peux pas vouloir cela...

Elle haussa les épaules, ce qui déplaça ses nattes blondes le long de son cou épais. Dans le temps elle avait un cou long, un peu gracile, d'une belle pâleur de blonde où il posait sa bouche avec délectation. Il mordillait sa nuque frêle et aimait la sentir se cambrer sous la morsure. Parce qu'elle l'exigeait, il continuait mais y prenait un plaisir différent. Il n'était plus le maître, l'initiateur de cette chair tendre, il était devenu une sorte de domestique qui connaissait par cœur les impératifs de son service et satisfaisait sa maîtresse avec toute sa conscience professionnelle.

— Il faut que tu trouves Liensun... C'est lui que je préfère. Il comprendra que je ne raconte pas d'histoires, lui. Liensun est mon préféré. Il est venu me délivrer de ce bagne infernal, le train pénitentiaire 34 où j'allais finir ma vie sans son intervention.

— On dit que tu jouais les vieux fous inoffensifs là-bas, mais je pense que déjà tu étais en pleine démente avec quelques instants de lucidité. Tu crois que c'était normal de t'entourer de très jeunes filles pour les tripoter à ton aise, les fourrer dans ta couchette, pour frotter ton vieux cuir contre leur jeunesse ? Je ne pense pas que ce soit un véritable comportement d'homme, ça. D'ailleurs, la plupart du temps, ce frottement te suffisait. Tu ne leur faisais même pas l'amour, à deux ou trois exceptions près. Tu préférerais les jeux subtils qui n'en finissaient jamais et qui nous épuisaient toutes.

Il ne répondait pas, ne pensait plus qu'aux photographies qu'il avait prises ces derniers jours. Il se demandait comment il pourrait tromper la surveillance de Merva pour courir prévenir les associés de l'Omnium. Il lui fallait trouver des vêtements décents. Elle cachait ses affaires, l'obligeait à revêtir une sorte de blouse qui s'enfilait par la tête et lui tombait jusqu'aux pieds.

« — Je ne veux pas voir ton corps de vieillard, non seulement ton sexe fatigué, mais aussi tes chevilles pleines de varices et tes pieds tordus. »

Comment se déplacer dans cet accoutrement et surtout pieds nus ? Sur les planches des rues, il y avait des policiers qui surveillaient la cité. Dès qu'il apparaîtrait, on le conduirait à l'hôpital car il ne pouvait même pas prouver son identité. Elle avait ses papiers. Lorsqu'il se regardait dans un miroir, il reconnaissait qu'il avait une drôle de tête

avec ses cheveux gris très longs qu'il ne parvenait pas à discipliner, son visage amaigri, aux yeux exorbités. Son regard lui-même avait changé et il se demandait si Liensun, qui l'avait pourtant bien fréquenté, le reconnaîtrait. Il en aurait pleuré de rage, mais s'efforçait de trouver le moyen de s'échapper pour donner l'alarme sans que ses gestes, ses paroles soient accueillis avec scepticisme.

D'un autre côté, il avait peur de tout perdre. Une fois que Liensun serait au courant, que se passerait-il ? Il viendrait ici, découvrirait le laboratoire, l'observatoire bien sûr, mais aussi la drôle d'existence que Merva lui faisait mener. Il voudrait y mettre le holà, lui redonner sa dignité de vieillard et de scientifique célèbre. Néanmoins Charlster ne souhaitait pas perdre Merva, ni ne plus être comme un chien soumis à ses caprices. Il ne pourrait plus se traîner à ses pieds, attendre des heures qu'elle veuille bien lui accorder quelques menues faveurs pour commencer, avant de lui dicter d'une voix rauque comment il devait lui donner son plaisir quotidien. Elle disait dans ces moments-là qu'elle aurait voulu un homme jeune, puissant, beau comme un dieu, mais il savait qu'elle aussi, alors qu'elle se croyait maîtresse du jeu infernal, en était également l'esclave. Aucun homme normal, comme elle disait, n'aurait accepté son diktat, n'aurait donné ses caresses pour ne rien recevoir en échange. Pour elle il n'était que des mains et une bouche habiles, jamais un sexe. Même si la pensée que ce sexe s'émouvait sous la longue blouse pudique, elle n'en voulait pas, même pas le voir.

— C'est toute l'humanité qui est menacée, Merva.

— C'est ça, l'humanité. Et quoi encore ? Non mais tu dérailles de plus en plus, mon pauvre vieux. Il faudra te faire interner dans cet hôpital magnifique qu'ils ont construit, tout en bois peint de façon merveilleuse. On te mettra dans une cellule capitonnée, et peut-être même qu'on t'attachera pour éviter que tu ne fasses des bêtises et que tu ne te tripotes. Tu crois que ces gens là-bas seront aussi indulgents que moi ?

Il comprit qu'il ne parviendrait pas à la convaincre et préféra passer dans les deux pièces suivantes où se trouvaient son laboratoire et ensuite son observatoire. C'était surtout la nuit qu'il venait là, quand Merva le laissait sortir de sa chambre. Parfois elle exigeait qu'il couche au pied de son lit et dans la nuit elle lui demandait d'aller lui chercher à boire, à manger quelquefois, de lui remonter son oreiller. Elle avait aussi des désirs soudains et le tirait par les cheveux pour qu'il la comble. Rien que pour ces quelques instants il acceptait de passer la nuit sur le plancher. Ensuite, il rêvait de son observatoire et, parfois, parvenait à se glisser jusqu'à son télescope. Il avait réalisé des photographies de plus en plus significatives d'une évolution rapide des poussières. Il savait que très bientôt le Soleil impressionnerait ses

épreuves de la plus éclatante façon, s'il ne parvenait pas à disposer des filtres adéquats. Le rayonnement de l'astre serait tel qu'on n'apercevrait rien sur les photos, rien que le noir du cache.

Il étudia à la loupe les dernières épreuves prises juste avant l'aube. Comment se faisait-il que les gens ne remarquent pas que le jour venait de plus en plus tôt et de plus en plus clair ? Bien sûr, avec ces brouillards assez fréquents, ils n'avaient pas le loisir de s'attarder sur le phénomène. Charlster pensait qu'il devrait faire quelques observations nouvelles en dirigeable. Il n'aurait pas besoin de grimper aussi haut que les autres fois, juste au-dessus des brouillards et de cet air encombré d'humidité. Très vite il aurait une atmosphère parfaite pour ses relevés.

En même temps il imaginait des protections efficaces contre les radiations solaires. L'homme n'échapperait pas aux coupoles au-dessus de sa tête, aux concentrations de population dans des endroits abrités, mais ces coupoles, ces dômes seraient différents. Une couche d'ozone serait emprisonnée entre deux plaques de matière plastique neutre que ce gaz ne corroderait pas. Pour les échanges entre cités, il faudrait certainement prévoir une protection renforcée des véhicules, qu'il s'agisse de trains ou de véhicules autonomes. Les dirigeables, les hydravions devraient aussi être recouverts d'une couche protectrice et rendus totalement étanches. Les atterrissages seraient compliqués à l'extrême. Cependant toutes les solutions techniques pourraient être finalement découvertes, si on commençait à y songer. Pourtant il était bien tard, déjà. Il avait d'abord pensé que l'humanité allait disposer d'un répit de quelques années, mais il n'en était plus tout à fait certain.

Il était l'inventeur du fameux Nœud Spatial qui lui avait valu d'être persécuté par les savants officiels du monde entier et de la Panaméricaine en particulier. Lady Diana l'avait fait emprisonner et les Aiguilleurs avaient été ses pires ennemis. Il avait adhéré à la secte des Rénovateurs du Soleil, dans la catégorie des scientifiques, car il y avait aussi la grosse masse des mystiques qui croyaient en la magie et aux incantations pour faire revivre le Soleil.

Son Nœud Spatial, il avait fini par dire qu'il s'agissait d'un corps céleste fantastique en orbite géostationnaire au-dessus de la Terre, et que de lui dépendait étroitement la répartition des poussières lunaires. Il avait osé affirmer que sans ce nœud Spatial, les poussières auraient fini par flocler, par se regrouper en énormes nuages spongieux qui, lentement, auraient disparu au cours des siècles futurs. Ces nuages, situés en couronne autour de la Terre, à trois cent mille kilomètres, n'auraient pas empêché le Soleil de briller, même si parfois l'un d'eux s'interposerait entre l'astre et la planète.

Mais le fameux Nœud Spatial qu'il comparait à une haltère de

sportif ne parvenait plus à maintenir les poussières agglomérées, et cette évolution s'accélérait. Le fameux objet spatial d'ailleurs paraissait désormais entouré d'une douzaine d'autres tout aussi importants qu'il ne parvenait pas à décompter vraiment. Il avait d'abord cru qu'il s'agissait d'amas de poussières déjà coagulés par magnétisme ou électricité statique, mais sur certaines photographies la forme en haltère était parfaitement visible. Il ne savait qu'en penser ; ces objets provenaient-ils d'un voisinage ou de plus loin ? Son Nœud Spatial lui avait paru d'origine artificielle, car il donnait l'impression d'être soumis à une logique humaine avec, cependant, quelques divergences. Mais les autres objets, eux, ne répondaient nullement à cette hypothèse et même paraissaient dotés d'une très grande autonomie.

Il passait des heures penché sur ces photographies et Merva ne comprenait pas, croyait qu'il s'endormait ou qu'il rêvait à autre chose, ou encore que son esprit s'enlisait peu à peu et qu'il faisait semblant d'examiner scientifiquement ces épreuves. Elle était d'une intelligence médiocre et n'avait aucune culture scientifique. Il ne l'avait recrutée là-bas, aux Échafaudages, que pour son apparence de très très jeune fille et parce qu'elle venait d'une famille qui ne s'inquiéterait pas qu'un vieux bonhomme comme lui se montre empressé auprès de leur enfant. Elle était d'ailleurs très fière que Merva, qui ne fichait rien en classe, fasse désormais partie de la glorieuse équipe du célèbre astrophysicien.

« Ann Suba, pensa-t-il. Elle est également ici et elle saura de quoi je parle, beaucoup plus que Liensun qui, malgré ses intuitions et ses dons, pourrait mettre en doute mes conclusions. Oui, mais comment prévenir cette physicienne que je désire la voir ? Elle travaille dur dans sa manufacture d'hydravions. »

Il pouvait d'ailleurs, depuis son observatoire, suivre les évolutions de ces appareils. Dernièrement le dirigeavion, cet appareil bizarre qui associait le dirigeable et l'avion, avait effectué d'excellents essais au-dessus de la mer. Il allait désormais être fabriqué en série et ses possibilités étaient très prometteuses.

Merva était obligée de sortir au moins une fois par jour pour acheter de quoi manger, et elle aimait se gaver, regarder les boutiques, gaspiller l'argent que l'Omnium versait régulièrement au professeur. Une bonne partie était dépensée en produits pour la table, mais il y avait toutes ces robes, ces tenues bizarres qu'elle achetait et qui le rendaient fou de désir. Quand il était plus calme, il reconnaissait, dans un élan de lucidité, qu'elle était trop grosse, qu'elle avait perdu toute sa fraîcheur de jeune fille alors qu'elle n'avait que vingt ans. En fait elle avait l'apparence d'une femme plus proche de la quarantaine. Dire qu'elle osait aller ainsi dans les rues...

Lorsqu'elle sortait, elle l'enfermait dans son laboratoire et son observatoire qui ne possédaient aucune ouverture sur l'extérieur, ainsi l'avait imprudemment voulu le professeur.

Il pensa qu'avec un peu d'acide il aurait pu rendre le verrou inutilisable, mais que ferait-il ensuite s'il ne parvenait pas à découvrir assez vite des habits respectables ? Merva sortait mais rentrait parfois très vite avec les provisions, pour avoir ensuite les mains libres pour une seconde visite aux boutiques, dont le nombre augmentait sans cesse. Charlster calculait que depuis deux ans il n'avait jamais remis les pieds au-dehors. Il était coincé dans ce sixième étage, et on devait penser que de plus en plus attiré par son travail de scientifique il n'éprouvait plus le besoin de se promener à l'extérieur.

Un temps il avait espéré que ses anciennes assistantes auraient la curiosité ou le désir de le revoir, et d'apprendre où il en était dans ses recherches. Mais aucune n'était revenue et, d'après Merva, elles se moquaient bien de lui, n'avaient aucune envie qu'un témoin de leur folle jeunesse vienne semer le trouble dans leur nouvelle vie. La plupart avaient fondé une famille, les autres occupaient des postes importants, et la fréquentation d'un Charlster n'aurait rien ajouté à leur actuelle ascension sociale.

Il n'était pas très au courant des événements importants, avait seulement appris que la guerre contre la Guilde des Harponneurs avait été gagnée par Yeuse aidée par l'Omnium. Et plus tard, il sut que Jdrien, le Messie des Hommes du Froid, avait été tué au cours d'une tentative d'évasion en Antarctique.

Merva lui avait annoncé cette nouvelle avec froideur car elle méprisait les Hommes du Froid, n'admettait pas qu'il puisse s'agir d'hommes tout court. Jdrien la laissait indifférente, même si le monde entier s'émouvait de sa disparition.

Depuis, il ne savait pas grand-chose sur ce qui se passait dans le monde. L'Omnium du Pacifique poursuivait ses travaux, ses affaires, Lacustra City s'agrandissait de plus en plus, et on allait créer des villes distinctes séparées par des jardins suspendus.

« Ce sont les imprudents qui seront déçus quand le Soleil grillera leurs plantations ; la température extérieure est un leurre auquel ils se laissent prendre. »

Il se demandait comment Liensun pouvait laisser impunie la mort de son frère, et Lien Rag le père, le Kid, le père adoptif, comment acceptaient-ils de laisser le Caudillo Hernandez poursuivre sa dictature. On disait, du moins Merva répétait, très mal, ce qu'elle pouvait entendre quand elle sortait, on disait que la Guilde s'installait fortement en Patagonie Orientale et Charlster découvrait qu'il y avait désormais deux Patagonies, celle de l'ouest et celle de l'est, alors que de son temps la Panaméricaine s'étendait du pôle Nord au pôle Sud.

Il pensa bricoler un petit émetteur radio qui, en graphie, pourrait émettre en direction du fameux Nœud Spatial. Ce satellite renverrait l'émission en écho et peut-être que quelqu'un comprenant le morse transmettrait le message à l'Omnium. Il l'adresserait à Liensun, Ann Suba, le Kid et Lien Rag.

Il se procura tous les éléments pour fabriquer un tel émetteur, mais se demanda si l'énergie serait suffisante pour le lancer en direction de l'espace.

Ce jour-là, Merva rentra furieuse parce qu'il faisait trop chaud dans les rues, et qu'elle était dans une telle transpiration qu'elle n'avait pas osé pénétrer dans une boutique pour essayer une petite robe merveilleuse.

— Tu vois bien que la chaleur ne cesse de croître, lui fit remarquer le professeur. Tu ne devrais pas attendre plus longtemps avant de prévenir au moins Ann Suba.

— Peuh ! celle-là, pas question ! Une femme méprisante pour les autres. Quand elle passe dans la rue, elle croit vraiment être une reine.

Elle se doucha et ressortit aussitôt en espérant qu'elle n'aurait pas le temps d'être trempée de sueur avant d'avoir essayé la robe en question.

Il cherchait certains éléments, ne sachant comme trouver un manipulateur, lorsqu'il se souvint qu'il devait en avoir un dans ses affaires provenant des Échafaudages et que Liensun avait pu rassembler un jour. Là-bas dans les Échafaudages les communications à distance étaient surtout faites par télégraphe. La colonie des Rénovateurs avait dû se brancher sur les lignes de la Compagnie, mais très vite on avait constaté que certains messages codés pouvaient concerner les Rénovateurs, et Charlster avait été chargé de découvrir le code utilisé, ce qui avait été un jeu d'enfant pour lui.

Il fouilla dans les containers entassés dans un coin de son laboratoire et quand Merva revint, il n'avait encore rien trouvé. Elle portait une robe qui était composée de tissu opaque et d'étoiles transparentes qui n'était pas du plastique mais un véritable tissu transparent qu'on fabriquait dans Lacustra City. Et ces étoiles coquines laissaient apercevoir la pointe d'un de ses seins, le début de ses fesses et l'aine droite près du pubis.

— Qu'en penses-tu, mon vieux vicieux ?

Son démon lubrique noyait en lui tout raisonnement, toute sa lucidité scientifique, et il suivit Merva dans tout l'appartement tandis qu'elle riait sournoisement, bien décidée à ne pas lui accorder ce qu'il désirait avant la fin de la journée. Puis elle pensa que c'était imprudent car, parfois, il l'inquiétait par ses réactions. Il s'épuisait de plus en plus à ces jeux-là et elle se disait que si jamais il devait mourir, elle n'aurait plus autant d'argent à sa disposition et devrait

chercher du travail. Comme elle n'avait aucune connaissance précise, il ne lui resterait plus qu'à aller servir dans un bar, une brasserie ou une cafétéria pour un salaire médiocre. Ou bien alors il lui faudrait recevoir chez elle des hommes qui auraient d'autres exigences que le vieux savant et chercheraient à se satisfaire, eux, avant de la combler, elle. On lui avait dit que certaines femmes commençaient à vivre de leurs charmes dans la cité, mais que l'Omnium veillait à ce que la prostitution ne prenne pas des dimensions exagérées.

— Ça va, dit-elle à Charlster, ne me regarde pas ainsi avec ces yeux humides. Je vais me changer. On verra ce soir. Retourne à tes travaux stupides, et fiche-moi la paix. Il va falloir que je ressorte car avec cette robe il me faut des bas, des bas noirs.

Charlster dut faire un effort pour oublier cette histoire de bas noirs et retourner dans son laboratoire. Il se demanda pourquoi il s'était mis à chercher dans ces vieux containers puis se rappela le manipulateur.

CHAPITRE II

Lors de la réunion des associés et des actionnaires à voix consultative, le Kid leur apparut à tous comme un vieillard rabougri. Le Gnome n'avait plus cette vivacité qui faisait oublier ses jambes atrophiées, et c'est avec peine qu'il prit place dans le fauteuil spécial qui lui était réservé. Farnelle, qui arrivait du S.I.R.C., prit place à son tour à côté de Lien Rag. Liensun se plaça à côté du Kid tandis que Songe, Ann Suba et Jael s'installaient en bout de table.

— Nous devons d'abord faire un tour d'horizon général sur les nouvelles conditions d'exploitation de nos ressources économiques. Vous savez que l'île aux Phoques se réduit de jour en jour sur un rythme que nous n'avions pas prévu, même en étant très pessimistes. Il ne reste pas cent mille éléphants de mer là-bas et les colonies nouvelles se trouvent au sud de la Patagonie Occidentale où Yeuse, bien entendu, les fait exploiter. Elle nous revendra l'huile à un tarif préférentiel mais nous ne pourrions diriger nous-mêmes l'exploitation.

— Le bois est toujours aussi florissant, dit Farnelle, car les radeaux qui arrivent ici sont de plus en plus nombreux.

— Nous avons dépassé les cinq cent mille mètres carrés de plates-formes et nous créons une deuxième ville au nord de Lacustra City. C'est la route du sud qui a le plus profité des apports du bois des îles de la Reine Charlotte, puisque la distance construite approche des mille kilomètres, et nous allons pouvoir créer un deuxième port en bordure de l'ancien golfe du Tonkin, avant d'entreprendre l'autre tronçon en direction de la Nemicie. Les glaces ont presque totalement disparu au sud et Rock Station est encore plus facile d'accès pour les *ice-tankers*.

— C'est exact, dit Lien Rag, mais nous avons de plus en plus de mal à maintenir les *iceberg-ships* en état. Nous dépensons beaucoup d'énergie pour les circuits réfrigérants car la mer est de plus en plus chaude, même en prenant la route la plus australe.

— Il est de fait que la température grimpe allègrement, reconnu

Farnelle, et même dans le nord nous avons des problèmes avec les glaciers de l'Alaska qui se précipitent dans les eaux.

— Nous avons étudié ce phénomène, dit Liensun, cependant nous ne pouvons prévoir l'avenir même à court terme. Il est certain que nous allons vers une nouvelle ère solaire plus chaude que celle qui existait avant la période glaciaire, mais je pense que la chaleur ne dépassera pas une certaine limite.

Le Kid ne paraissait pas écouter. Depuis la mort de Jdrien, il ne quittait plus l'île du Titan où, d'ailleurs, il abandonnait ses pouvoirs à d'autres. Il restait des journées assis dans son train à ne rien faire. Et dans les réunions comme celle-ci, il prenait rarement la parole, sauf pour demander quand on allait régler son compte à ce salaud de Caudillo. Et chaque fois les autres avançaient des arguments de modération qui ne le convainquaient nullement.

— Nous devons revoir tous nos plans en fonction de ce réchauffement brutal, et notamment pour les routes côtières qui risquent d'être rapidement isolées. Les pilotis résisteront mais imaginez l'effroi des voyageurs, des conducteurs de trains, de glisseurs ou même de ces automobiles qu'Ann Suba veut lancer dans le commerce. Imaginez leur effroi, dis-je, quand ils rouleront sans apercevoir la côte. Car celle-ci s'éloigne au fur et à mesure que l'eau monte.

— Tharbin doit avoir des problèmes, coincé au fin fond de la mer de Chine, dit Farnelle.

— Il a fait construire en prévision de la montée des eaux.

— Ses cargos peuvent désormais passer par la mer du Japon sans rencontrer d'icebergs. Leur trajet est réduit de plus de la moitié et Tsing Voksals se développe à toute vitesse. J'y suis allée dernièrement, comme vous le souhaitiez, pour négocier l'achat de trois cargos de cinq mille tonnes. Il semble que les chantiers sont de mieux en mieux équipés et la fabrication bien meilleure. Nous devons fournir des moteurs adaptés à ce nouveau mode de construction.

Le Kid ne fit pas attention à cette remarque et Lien Rag dut se pencher pour lui demander ce qu'il comptait faire pour fournir des moteurs en céramique de grande puissance. Le Kid parut sortir d'un rêve et les regarda avec l'air grave qui était désormais le sien avant de répondre :

— J'ai déjà donné des ordres, mais l'étude n'est pas terminée. Je voudrais savoir quand nous allons régler son compte à Hernandez et l'obliger à payer sa dette. On me dit que la Patagonie Occidentale est désormais sa base d'implantation et qu'il va peu à peu abandonner l'Antarctique. Les Roux finiront par l'emporter car ils ont l'éternité pour eux.

— Nous ne pouvons attaquer le Caudillo maintenant. Nous

avons seulement offert de l'argent pour qu'on l'assassine, ce qui est assez mal vu un peu partout, répondit Liensun.

— J'ai offert deux millions de dollars, dit le Kid. Et personne n'a osé le descendre.

— Nous en viendrons à bout, essaya de plaider Liensun, mais nos travaux sont tellement exigeants. Ou nous consacrons tous nos efforts à une future guerre ou bien nous patientons.

— Moi je n'ai plus le temps, dit le Kid. Je suis vieux et je vais mourir bien avant vous. Je voudrais que Jdrien soit vengé.

— Jdrien l'aurait-il souhaité ? demanda Farnelle.

Lien Rag hocha la tête. Lui aussi avait vieilli, mais beaucoup moins que le Kid :

— Je ne pense pas.

— Il ne s'agit pas de savoir ce qu'aurait fait Jdrien, mais de ce que moi j'estime nécessaire de faire. J'ai assez patienté jusqu'ici, et si vous persistez à vous défiler, à me répondre que ce n'est pas le moment propice, je quitte l'Omnium. Mes ateliers et mes usines de Titan ne travailleront plus pour vous.

Ils restèrent tous suffoqués par cette menace inattendue. Liensun aperçut en un éclair les conséquences désastreuses d'une telle décision, alors que l'association restait fragile avec la fin du monopole du fuphoc. Yeuse était désormais courtisée par tous les acheteurs qui ne passaient plus par l'Omnium. La production de Titan en moteurs et en silicium permettait de suppléer à ce manque à gagner. Le S.I.R.C., par exemple, coûtait très cher, puisqu'on ne vendait pas sa production de bois. Celle-ci était entièrement réservée à Lacustra City et aux routes. Il fallait des millions de dollars pour payer les machines, les installations, les équipages des cargos, ceux des radeaux. Ces millions de dollars venaient en partie de Titan. Les *ice-tankers* apportaient de grosses quantités d'huile sur lesquelles on ne gagnait plus que du trente pour cent, alors que du temps de l'île aux Phoques, c'était parfois du deux à trois cents pour cent. L'île aux Phoques ne permettait plus que le remplissage de deux tankers par an.

— Voyons, président, murmura Liensun, vous ne pouvez pas nous faire ce genre de déclaration. Vous avez toujours été le plus grand défenseur de l'Omnium et votre enthousiasme pour cette création de pays lacustre nous a tous dynamisés. Vous-même étiez si heureux de voir que cette affaire se développait si bien. Il y a ici des industries qui bientôt seront les plus performantes du monde, et le dirigeavion de la Kurts va bientôt être vendu à des dizaines d'exemplaires. Ils seront équipés de vos moteurs... Les meilleurs du monde eux aussi.

— Je ne demande qu'une chose, la tête du Caudillo Herandez. Même pas la destruction de la Guilde et de la Patagonie Orientale. Je

veux qu'Herandez meure, c'est tout.

— Tous les complots, tous les attentats fomentés contre lui ont échoué, dit Lien Rag, comment voulez-vous que nous le liquidions dans ces conditions ?

— Ce sera ma dernière apparition dans une réunion de ce genre, dit le Kid sur le même ton plein de tristesse et de fermeté. Jdrien a été mon fils adoptif et je puis dire mon porte-bonheur, puisque à la même époque je rachetais quelques actions de la Banquise et je découvrais, au bout d'un réseau pourri envahi par les eaux, le volcan Titan qui me permit par la suite de créer ma Compagnie. Jdrien me l'a bien rendu à plusieurs reprises et en me débarrassant de Jelly, l'amibe qui nous menaçait au nord. Jdrien est mort, il repose en Antarctique aux côtés de sa mère et de celui qui s'est déclaré son père. Je ne peux l'oublier.

Lien Rag se sentait directement mis en accusation par l'intransigeance du Kid, mais il était las. Le dernier voyage à bord du *super-ice-tanker* de cinq cent vingt mille tonnes avait été une rude épreuve, avec toute cette glace de la coque qui fondait dans une eau chaude. Il n'envisageait pas une autre guerre contre la Guilde. Les seules bases de départ pour un conflit se trouvaient en Patagonie Occidentale et Yeuse se refusait, elle aussi, à imaginer une action militaire pour le moment.

— Elle veut donner à sa population un bon niveau de vie, établir les bases d'une société solidaire avec des écoles, un système de santé et des emplois. Elle veut que tout le monde soit convenablement nourri et n'ait plus à supporter le froid, surtout dans ces basses régions où la température est souvent négative.

Le Kid l'avait écouté avec l'air indifférent. Il n'abandonnerait pas son idée, et quand la séance fut levée, Farnelle essaya de raccompagner le Gnome à son appartement, mais il déclara vouloir s'envoler sur-le-champ pour Titan et rien ne put le faire changer d'avis.

— Il ne peut partir en guerre tout seul, dit Ann Suba. Il n'a que deux hydravions et pratiquement pas d'autres moyens. Le plus ennuyeux, c'est s'il reprend sa liberté vis-à-vis de l'Omnium, personne ne pourra nous fournir des moteurs et toutes nos entreprises s'arrêteront. Nous ne pourrions même pas équiper les trois cargos que Farnelle est allée acheter au Consortium.

Ils allèrent étudier les derniers agrandissements de Lacustra City, d'abord sur les plans et ensuite en survolant les nouvelles plates-formes. Il était visible que le niveau des océans continuait de monter et Liensun déclara qu'il y avait, sur toute la surface du Pacifique, au moins quarante centimètres en plus, ce qui représentait des masses énormes d'eau. Soixante-douze millions de kilomètres cubes de flotte en plus.

— Cette hausse de la température ne vous inquiète-t-elle pas ? demanda Farnelle. Nous avons à l'extérieur une moyenne de huit à dix degrés avec des pointes à vingt degrés. Évidemment c'est assez fantastique pour des gens qui sortent d'une ère glaciaire, mais quelles vont être les conséquences sur notre état de santé, sur les modifications géophysiques de la planète ? Ne faudrait-il pas trouver des spécialistes qui étudieraient le phénomène et nous fourniraient un rapport ?

— Je pense à Charlster, dit soudain Ann Suba. Avez-vous de ses nouvelles ?

— Non, dit Liensun. Je pense qu'il est complètement hors du coup. Il devenait assez sénile avec ses très jeunes filles qu'il appelait ses assistantes, et mon dernier voyage avec lui a été une déception. Ne disait-on pas jadis de lui qu'il était un mélange de savant et de charlatan ?

— Il avait été le condisciple puis le confrère de Ma et de Julius Ker. Il possède le don d'irriter les gens et ses penchants libidineux lui nuisent, mais n'empêche que c'est un excellent astrophysicien. Vous, Lien Rag, vous avez prouvé qu'il avait dit vrai au sujet de ce Nœud Spatial, enfin ce qu'il appelait ainsi et qui n'était autre qu'un satellite artificiel. Il l'avait découvert par le calcul, alors qu'on ne pouvait le faire avec un appareil, aussi sophistiqué soit-il. Vous êtes sûr qu'il est vraiment sénile ?

— Je n'ai pas envie de le remettre en selle, fit Liensun, pas très à l'aise.

Il s'était débarrassé du vieux savant en lui fournissant tout un matériel acheté à un prix dérisoire, et depuis n'avait pas essayé de le revoir. L'astrophysicien avait créé un observatoire et passait ses nuits à observer le ciel et ses journées à lutiner les belles filles qui l'entouraient.

L'hydravion qu'ils occupaient survola aussi un bout de la route sud où déjà on construisait des voies ferrées.

— Où en êtes-vous de vos automobiles ? demanda Farnelle à Ann Suba. Ce sont des sortes de silico-cars mais roulant en dehors des rails, si j'ai bien compris ? Je me souviens des silico-cars que fabriquaient les ateliers de la Banquise. Ils faisaient fureur à une époque. Il y avait la limousine, le coupé et le break pour loger une grosse famille, la coucher et la nourrir.

— Nous fabriquons un modèle qui s'apparenterait au break, pour rassurer, néanmoins, plus tard, les gens devront prendre l'habitude de rouler sans emporter de quoi survivre pendant quinze jours, comme ils le faisaient du temps des grands froids. Le véhicule sans rail sera l'idéal pour les trajets rapides, mais ne concernera que le transport de voyageurs en nombre réduit. Rien ne remplacera les trains pour les

marchandises et les carburants.

— Si, dit Liensun le visage sombre : les camions.

— Qu'avez-vous dit ?

— Je vous montrerai une gravure de l'époque ancienne, avec des routes encombrées de gros transporteurs de marchandises qui jouaient les terreurs, se croyaient les rois de la circulation, alors que les trains roulaient à vide et devaient être subventionnés. Il ne faudrait pas recommencer la même erreur.

— C'est toi qui as voulu construire des routes, ne l'oublie pas. Il est normal que nous fabriquions des véhicules pour les emprunter, à moins que tu ne les réserves à la traction animale et aux glisseurs, comme au pays de Djoug ?

— Je suis d'accord pour les petites automobiles ; toutefois, il faudra interdire la fabrication et l'usage des véhicules plus importants. Aucun camion ne pourra transporter d'un coup mille tonnes de marchandises comme le font les trains.

Lien Rag ne paraissait pas se passionner outre mesure pour le spectacle des chantiers en cours, et Jael commençait de s'inquiéter de son air distant. Ils retournèrent au terrain d'aviation et Liensun accompagna Ann Suba jusqu'à la Manufacture Kurts.

— Que faut-il faire avec le Kid ? lui demanda-t-il. Nous sommes les deux seuls qui peuvent en parler froidement. Lien Rag est son ami et Farnelle l'aime bien.

— Que veux-tu dire ? Il se retire dans son île, c'est son droit, à condition qu'il ne demande pas le remboursement de son investissement dans l'Omnium. Il ne paraît pas disposé à le faire. Nous aurons du mal avec les moteurs, mais nous les lui achèterons, un point c'est tout. Il est possible que cette décision assainisse même les finances de l'Omnium.

— Que veux-tu dire ? fit-il, irrité, sachant très bien à quoi elle pensait.

— Eh bien, nous avons une politique bizarre : tout est fait pour poursuivre les chantiers lacustres. L'argent que je gagne avec mes appareils, celui que gagnait le Kid et enfin le bénéfice sur le fuphoc, tout cela est englouti dans ces milliers de mètres carrés de plates-formes et de routes. Il faudrait freiner ces chantiers et essayer de nous équiper en biens de fabrication et aussi en biens de consommation.

— Tu approuves donc le Kid, fit Liensun, furieux.

CHAPITRE III

Chaque nuit, Yeuse rêvait de Jdrien. Surtout de Jdrien enfant, et même bébé. Comment elle l'avait recueilli dans le nord de la Transeuropéenne, caché dans son compartiment du cabaret *Miki* jusqu'à ce qu'il tombe aux mains des Sibériens. Pour Jdrien, elle avait tué un lieutenant sibérien qui la faisait chanter et avait été condamnée au bagne dans le détroit de Béring. Le Kid avait alors pris soin de l'enfant et l'avait emporté dans le sud, à China Voksal, puis, plus bas encore. Une femme l'avait accompagné, qui s'occupait aussi du petit.

Le matin, elle reprenait sa tâche, mais ces rêves conditionnaient son existence, et elle pensait au Caudillo qui, de l'autre côté des Andes, était en train de faire de la Patagonie Orientale une dictature économique et militaire. Un jour la guerre redeviendrait inévitable, mais son chef d'état-major ne la prévoyait que dans cinq ou six ans.

— Herandez n'a obtenu ni hydravions ni dirigeables, juste quelques cargos assez vulnérables, mais tout peut changer un beau jour.

Les hydravions de son chef d'aviation Jikano survolaient chaque jour les installations nouvelles de la Guilde, qu'elles soient militaires ou économiques. Le port de Magellan Station avait été refait et pouvait recevoir de grands cargos, et les lignes intérieures, surtout celles qui se dirigeaient vers la cordillère, étaient bien entretenues. Le Caudillo disposait d'un excellent matériel ferroviaire qu'il avait importé de l'Antarctique. Un matériel peut-être maintenant quelque feu dépassé, mais qui avait été en avance sur son temps, au moment où l'Antarctique avait fait sécession.

— L'huile et la viande de baleine continuent d'arriver, et il y a des cultures nouvelles, des élevages, et les Patagoniens ne sont pas tellement mécontents du nouveau pouvoir. Il reste cependant quelques poches de résistance qui finiront par disparaître.

Un matin on lui annonça que le président Kid venait d'atterrir dans l'île aux Phoques et qu'il rejoindrait Chiloe Station d'ici deux

jours. Elle était heureuse de cette visite, trouvait que depuis la mort de Jdrien, quelques mois auparavant, ni Liensun ni Lien Rag ne faisaient l'effort de venir la voir. Elle regrettait Liensun et aurait aimé discuter avec Lien Rag, attendant de lui des conseils pour la gestion de ses nouvelles fonderies de lard d'éléphants de mer qui s'installaient dans le sud. Désormais la Patagonie était maîtresse à part entière de sa production d'huile, mais aurait eu besoin de cargos pour la transporter. Elle devait vendre sur place à un tarif très bas au Consortium et à l'Omnium. Elle perdait une centaine de dollars par tonne, ce qui, sur cinq cent mille tonnes comme en emportait le *super-ice-tanker* S.I.T. représentait cinquante millions de dollars.

Le Kid ne lui cacha pas longtemps la raison de sa visite. Il voulait que le Caudillo paye pour la mort de Jdrien, et il venait demander à Yeuse sa collaboration dans la mise au point d'un plan précis.

— Le mieux serait d'attaquer son train quand il voyagera en Patagonie, et j'aurais besoin d'une base ici chez toi. Je suis venu négocier la cession de cette base.

— Je suis profondément bouleversée par la mort de Jdrien et je pense que le Caudillo doit être puni pour ce crime, mais je ne suis pas disposée pour le moment à entreprendre quoi que ce soit d'hostile contre lui.

— Il te bouffera toute crue et sous peu.

— Pas tout de suite. De toute façon je me prépare. Mais en attendant je ne suis pas décidée à t'aider.

— Je croyais que tu avais aimé Jdrien.

— Oui, je l'ai aimé et je ne l'oublierai jamais, toutefois je ne suis pas disposée à reprendre la guerre contre le Caudillo.

— Tu as des moyens dont je ne dispose pas. Il faut que tu m'aides, Yeuse. Cela devient une obsession chez moi. Je pense que je mourrai bientôt et, avant, je veux venger Jdrien à n'importe quel prix. Veux-tu des produits de Titan, des moteurs, du silicium ?

— Écoute-moi, le Kid, j'ai dit non et il est inutile d'insister.

— Si je constitue un commando décidé à abattre cet homme, me laisseras-tu survoler ta Province ?

— Je ne peux t'en empêcher, à moins d'envoyer mes hydravions contre toi, mais tu ne pourras pas utiliser l'île aux Phoques pour te ravitailler.

Le Kid sortit de son train présidentiel et elle apprit que son hydravion était reparti presque aussitôt, ce qui l'attrista. Elle espérait le revoir le lendemain, sans pour autant lui céder. L'obstination du Gnome la mettait mal à l'aise. Suffirait-il d'abattre le Caudillo pour que le pouvoir des Harponneurs s'écroule ? Elle ne le pensait pas, et souvent estimait qu'Herandez était un jouet entre les mains de son

entourage. On pouvait le tuer, mais ce ne serait qu'un acte assez vulgaire de vengeance. Détruire la Guilde aurait été plus honorable et plus efficace.

Des bruits commencèrent à circuler, affirmant que le Kid se serait retiré de l'Omnium. Cependant comme ils parvenaient, elle le vérifia, de l'île Christmas, elle s'en méfia. L'île, alliée du Consortium qui couvrait le révérend-roi de l'île de cadeaux, pouvait diffuser de fausses informations. Plus tard, quand Lien Rag revint avec son S.I.T., il lui confirma la nouvelle.

— Pour l'instant, ça ne change rien, mais, petit à petit, la situation deviendra gênante car nous n'aurons plus la priorité pour les moteurs et le silicium.

— Va-t-il aussi me boycotter ? J'ai refusé qu'il utilise la Patagonie comme base de départ pour attaquer le Caudillo.

— Il a besoin de fuphoc. D'ailleurs il est en train d'organiser la chasse à la baleine autour de l'atoll d'Euphosia où, comme tu le sais, le professeur Lerys produit un plancton destiné à la survie des baleines décimées par la Guilde.

— Lerys est d'accord ?

— Tant qu'un certain quota sera respecté, oui. Le Kid pourra donc alimenter son île, ses industries, avec un minimum de pièces tuées chaque année et ainsi il sera totalement autonome.

— Pourquoi dit-il qu'il va mourir ?

— Il a beaucoup changé, mais j'ignore si les médecins lui ont donné ce genre de diagnostic fatal. Nous avons tous été impressionnés quand nous l'avons vu lors de la dernière réunion de l'Omnium à Lacustra City.

Yeuse dut se rendre dans le nord de la Patagonie où les températures de plus en plus élevées provoquaient des fontes brutales de glaciers. Les inondations ravageaient tout et les voies ferrées côtières avaient été emportées en plusieurs endroits par des torrents furieux. Elle se demanda si elle ne devrait pas envisager la construction de cités lacustres, et lorsqu'elle revit Lien Rag le lendemain, dans le port de Chiloe Station, elle lui demanda si le S.I.R.C. pourrait lui vendre du bois.

— En principe oui, dit-il, assez embarrassé, mais Liensun est assez sourcilieux sur l'utilisation du bois de là-bas. Il ne pense qu'à sa Lacustra City alors que nous cherchons à faire rentrer des devises. Le bois ne nous rapporte rien et nous coûte en frais divers deux cargaisons de fuphoc sur trois, ce qui indispose les autres associés et les actionnaires à voix consultative comme Ann Suba et Songe. Celle-ci, qui fait de bonnes affaires, ne tire pour l'instant aucun bénéfice de Lacustra City après quatre années d'association. C'est très décevant.

— La production du S.I.R.C. est excédentaire, m'a-t-on affirmé.

Un cargo ou deux ne retarderaient en rien les chantiers de Liensun ?

— Tu devrais t'entendre avec lui.

Il lui cacha qu'ils avaient eu une dispute assez violente avant que Jdrien ne meure et que depuis ils étaient en froid. Lien Rag, pour sauver Jdrien, aurait sacrifié beaucoup, ce que Liensun ne pouvait admettre.

— Il ne vient plus me voir, dit Yeuse, je voudrais en discuter avec lui.

— Et quels cargos utiliserais-tu ?

— Je compte en acheter deux. Lafitte m'a fait des propositions si intéressantes que je vais les accepter. Je payerai en fuphoc.

Lien Rag encaissa très mal cette déclaration. Désormais le Consortium enlevait plus d'huile que l'Omnium, et les comptes commençaient à se déséquilibrer. Yeuse savait séparer le sentiment et la conduite de sa Compagnie. Mais il avait quand même l'impression d'être trahi.

— Tharbin est mieux traité que nous, dit-il avec amertume. Pourtant nous enlevons de grosses quantités d'huile à chaque voyage, alors qu'avec leurs petits cargos ils ne prennent tout au plus que cinq mille tonnes à la fois. Nous cent fois plus.

— Mais chaque fois je perds cinquante millions de dollars, fit-elle remarquer avec ironie. Je n'ai pas les moyens de perdre des sommes aussi élevées.

— Nous payons déjà le prix fort et le transport nous coûte cher ainsi que le dispatching de l'huile, une fois qu'elle arrive à Rock Station en Nemicie. En attendant que notre route de planches soit terminée, nous devons effectuer de grands détours pour livrer l'huile à Markett Station. Même à cinq cents dollars la tonne, notre bénéfice est médiocre. Nous aurions meilleur compte de traiter avec le Caudillo Herandez pour de l'huile de baleine. Il est prêt à la céder à cent dollars la tonne, et même à quatre-vingts.

Yeuse connaissait bien Lien Rag et il était capable du pire lorsqu'il se sentait humilié. Elle réalisa qu'elle était peut-être allée trop loin. Elle avait besoin de l'Omnium pour beaucoup de marchandises, et surtout pour la maintenance des hydravions de son escadrille aérienne.

— Combien vont-ils enlever ?

— Le Consortium ? Bientôt il y aura un cargo chaque jour dans notre port. À cinq mille tonnes chaque fois, tu n'as qu'à calculer. Tu verras qu'ils ne peuvent pour l'instant dépasser vos propres tonnages. Moins de deux millions de tonnes.

— Ils vont sortir des cargos-citernes de dix et quinze mille tonnes, dit-il. Et nous avons des ennuis avec les S.I.T. La glace fond très vite et nous devons sacrifier jusqu'à dix pour cent de la cargaison

pour le système de congélation. Les océans se réchauffent vite, et d'ici quelques années, peut-être quelques mois, la dépense énergétique pour empêcher nos *icebergs-ships* de fondre sera telle que nous ne pourrons plus effectuer le trafic.

— Avant d'en arriver là, vous aurez bien découvert un autre système. Vous avez les meilleurs ingénieurs et les meilleurs techniciens qui soient à Lacustra City, et la Manufacture Kurts grouille de gens qualifiés.

— Pour l'instant elle se borne à l'aviation et aussi aux véhicules routiers. Nous allons avoir des sortes de silico-cars qui ne rouleront pas sur les rails mais sur les routes de planches. Le prototype va être testé prochainement.

— Lien Rag, je veux qu'on rectifie le prix de la tonne. Cinquante millions de perdus chaque fois que le S.I.T. s'en va, je ne peux le supporter, et les médias de Patagonie commencent à l'expliquer à la population. Il faut que tu fasses quelque chose.

— Nous devons en discuter en réunion plénière. Je ne puis prendre seul une telle responsabilité.

Elle profitait de la situation puisque le Kid, en faisant sécession, allait garder pour lui l'huile de baleine qui serait produite du côté d'Euphosia. L'île aux Phoques ne pouvait plus remplir qu'un seul S.I.T. tous les dix mois environ.

— Tu nous mets le couteau sous la gorge. Ce n'est pas le Consortium qui est venu à ton secours quand le Caudillo menaçait au sud, au nord et dans la cordillère des Andes. Tes avions, tu ne les as même pas payés, et c'est l'Omnium qui a dû rembourser la Manufacture Kurts.

— Vous avez assez profité de l'île aux Phoques pendant des années pour que j'aie le droit de récupérer ce qui m'était dû. Pour le bois du S.I.R.C., dois-je aussi attendre la réunion plénière ? Dans ce cas je peux m'adresser directement aux fournisseurs du pays de Djoug et les cargos du Consortium seront ainsi remplis à l'aller.

Cette histoire de réunion plénière était inventée de toutes pièces mais elle venait de le coincer salement. Il pouvait très bien accepter une augmentation du prix de la tonne de fuphoc, puisqu'il était le seul responsable devant ses associés. À lui de prouver qu'il réalisait des bénéfices. Pour le bois du S.I.R.C., c'était Farnelle qui déciderait, mais elle pourrait fournir Yeuse malgré la mainmise de Liensun sur tout ce que débitait la scierie. Là-haut, le directeur du S.I.R.C., Vangarde, cherchait justement à faire diminuer ses stocks de bois déjà travaillés, comme les pilotis, les planches mais aussi les bois manufacturés pour construire des maisons et des immeubles, des ateliers et des magasins. Farnelle lui avait raconté que Vangarde ne savait plus que faire de ses façades en préfabriqué et songeait désormais à se lancer dans

l'industrialisation de meubles imités d'anciens mobiliers. Au début on effectuerait un tirage limité qui serait vendu très cher, et par la suite on produirait des copies à un prix moindre. Une fois que les magazines spécialisés, surtout ceux de Markett Station, auraient appâté les acheteurs des Compagnies mondiales.

— Il faut que Farnelle étudie ton offre d'achat, dit-il, mais, en principe, elle devrait être acceptée. Il est certain que je peux passer outre la réunion plénière de l'Omnium, mais quels bénéfices vais-je dégager en fin de bilan ?

— C'est à toi de te débrouiller. Moi avec cinquante millions de plus à chaque voyage du S.I.T. je pourrais améliorer la situation de ma population.

— Je ne vais tout de même pas te donner cent dollars de plus par tonne.

— Quelles sont tes propositions ?

— Tu les veux sur-le-champ ? C'est impossible, il faut que je fasse mes comptes avant d'avancer un chiffre.

— Tu as bien en tête le montant de l'augmentation que tu peux me proposer ?

Lien Rag la détestait de se montrer aussi accrocheuse. Il ne pouvait plus biaiser et il proposa vingt dollars.

— Tu te fous de moi ?

— Dix millions de plus chaque fois que le *super-ice-tanker* enlève une cargaison et je me fous de toi ? Quatre millions pour l'*Iceberg-Ship 2* et encore deux pour le numéro un ? En tout dans une année entre cinquante et soixante millions de dollars et je me fous de toi ?

— Avec cent dollars c'est entre deux cent cinquante et trois cents millions de dollars que j'obtiendrais.

— Nous réviserons ce prix dans six mois.

— Non, je veux avant ton départ une proposition plus honnête, sinon j'arrête les livraisons.

— Tu vas trop loin, Yeuse. Nous aussi nous pouvons arrêter les livraisons.

— Je peux traiter avec le Consortium, échanger mes hydravions contre des dirigeables si les pièces détachées de la Manufacture Kurts ne me parviennent plus. Tharbin veut des hydravions et il fera l'échange le plus défavorable, s'il le faut.

— Quels équipages pour tes dirigeables ? Avec trois pilotes, trois aides pilotes et trois mécanos pour chaque hydravion, ta flotte est toujours en état de voler. Pour un dirigeable, multiplie ces chiffres par dix. Quatre-vingt-dix bonshommes pour chaque dirigeable ? Tu ne les trouveras pas. Nous-mêmes avons un mal fou dans toute l'Australasienne pour les recruter.

CHAPITRE IV

Dès que le docteur Isaie eut déclaré que le Bulb était mort, les trois hommes se figèrent dans une attente insupportable. Mille pensées les agitaient et surtout celle qu'eux-mêmes allaient périr dans les minutes à venir. Isaie avait contrôlé toutes les données, mais déjà l'encéphalogramme plat était une preuve irréfutable. En fait c'était la seule vérification qui s'apparentait à celle qu'on aurait pratiquée sur un être humain. Le reste, tous les circuits de l'animal de l'espace ne pouvaient être pris en considération pour un diagnostic exact, car les connaissances d'Isaie en biologie du Bulb étaient réduites. L'ordinateur central du satellite n'avait jamais fourni des renseignements exacts. Gus et son compagnon avaient l'impression que même les Ophiuchusiens n'avaient pas inventorié tous les systèmes vitaux de la bête et que, lorsqu'ils avaient décidé d'utiliser un de ces spécimens comme futur satellite hybride, ils ne savaient pas où ils allaient. Ils avaient sacrifié de nombreux Bulbs avant de réussir à obtenir un résultat, mais au départ ce satellite ne devait pas être la perfection même, et de bricolages en rafistolages, d'amputations en ablations, de greffes en appareillages divers, ils avaient fini par obtenir un ensemble cohérent. Jusqu'à ce que le Bulb commence à tomber malade. Sa carapace extérieure avait été la première atteinte. Il perdait sa peau épaisse en longs rubans qui flottaient dans le vide, et d'énormes parasites en forme d'œuf s'installaient dans son derme. Puis était venu le cancer généralisé de sa structure et, depuis, le Bulb se trouvait condamné. Il venait de mourir à la suite d'injections répétées et massives de K2O, une hormono-morphine, et les trois hommes, Gus, Isaie et Grathe, ne savaient pas ce qui allait maintenant se produire.

Au bout de quelques minutes, Gus réussit à sortir de sa paralysie terrifiée et commuta l'écran qui donnait des images de l'extérieur.

— Les autres Bulbs n'ont pas bougé, annonça-t-il d'une voix presque inaudible, et j'ai même l'impression qu'ils ne sont pas plus agités que d'habitude, comme s'ils ne savaient pas encore que leur ami

vient de mourir. Ou alors leur émotion se transcende à l'intérieur d'eux-mêmes sans laisser paraître de réactions extérieures.

— Nous respirons un air identique, constata Isaie, nous avons de la lumière. Les lampes ont vacillé quand le Bulb est mort mais le courant a été vite rétabli. Nous avons même aussi chaud que d'habitude et en apparence rien ne paraît changé. Et si je n'avais pas sous les yeux cet encéphalogramme qui continue de filer, je douterais que l'animal de l'espace soit décédé. Et pourtant il l'est, puisque les autres indicateurs sont tous entrés dans la zone rouge de détresse.

— Les batteries ont pris le relais de la chaleur animale. Vous savez que le Bulb, grâce à un gaz inconnu, pouvait directement transformer la chaleur en électricité. Mais la chaleur peut aussi provenir du réacteur atomique qui, lui, continuera de fonctionner.

— Si vous essayiez de pianoter sur le clavier qui vous mettait en communication avec lui ? demanda Isaie d'une voix terrorisée.

Gus trouva l'idée saugrenue et même il contempla le clavier avec répugnance. Il n'avait pas du tout envie de tenter cette démarche.

— Vous voulez que je le fasse ? demanda Grathe d'une voix douce.

— Non, et c'est tout simplement stupide puisque le Bulb a cessé de vivre.

— Essayez quand même.

Gus approcha ses mains et les tint au-dessus des touches. On eût dit des oiseaux terrestres planant au-dessus d'une proie. Il réalisa soudain qu'il n'y avait pas d'oiseaux dans le satellite monstrueux.

— Faites-le, souffla Grathe.

— Mais que vais-je lui demander ?

— Je ne sais pas. Est-ce qu'il est vraiment mort, par exemple ?

— C'est stupide comme question ; tout ceci est stupide et irrespectueux. Je ne peux pas me livrer à cette sorte de sacrilège.

— Grathe a pourtant raison, dit Isaie. C'est une liaison directe avec l'intelligence de notre ami et nous aurions ainsi une certitude de plus.

Gus était toujours immobile avec ses mains survolant le clavier. Il hésita puis, doucement, les plaqua sur les touches et posa sa question.

— Je suis désolé de vous importuner jusqu'au bout mais je tiens à m'assurer que vous n'êtes plus parmi nous.

Il secouait la tête, trouvant que c'était une demande idiote. L'écran resta muet.

— Vous voyez bien ?

— N'éteignez pas. Il est possible que le temps de la réponse soit plus long désormais.

— Mais ce serait la preuve qu'il vit.

— Vous savez, dit Isaie, je ne peux tout à fait accepter l'idée que dans la même seconde la partie où nous sommes et la plus éloignée de cet ensemble puissent être mortes. Je pense qu'il y a un décalage, et que le dernier signal qui annonce la mort et entraîne l'extinction de toutes les fonctions doit mettre un laps de temps à tout parcourir.

— Simple réflexe inconscient.

— Je n'en suis pas certain.

Et l'écran se mit à palpiter. Grathe fila comme un fou vers la porte, l'ouvrit et disparut. Isaie faillit le suivre. Gus lui-même dut faire un effort pour ne pas se laisser entraîner par une panique épouvantable. L'écran palpitait certes mais rien n'apparaissait.

— Simple réflexe, admit Isaie. Je me suis trompé et...

— Bonjour, écrivit le Bulb. Je vous remercie pour cette conversation post mortem mais je l'avais tout de même prévue à tout hasard. N'ayez aucun doute, je suis réellement mort, mais nous autres Bulbs disposons de batteries d'accumulation de vie. C'est une notion étrange pour vous qui, une fois morts, n'avez plus aucune ressource pour donner encore quelque énergie à votre organisme. Nous, nous disposons d'une autonomie qui nous permet de veiller aux dernières exigences et de manifester nos ultimes volontés.

— Des batteries d'accumulation de vie..., murmura Isaie. Demandez-lui comment ça fonctionne.

Mais Gus restait immobile, comme tétanisé.

— Je survis grâce à cette réserve de vie qui s'est constituée depuis ma naissance. Nous avons un capital plus ou moins important selon notre longévité. Je me souviens que dans le temps les Ophiuchusiens disposaient d'un système financier analogue. Ils capitalisaient de l'argent qui fructifiait durant des années et, au bout de quelques décennies, quand ils étaient trop vieux pour travailler, ils recevaient une somme importante. Ce système exista même dans le satellite que je devins, sous forme de subventions nécessaires à la vie. Les habitants de ce que vous appelez le S.A.S. pouvaient thésauriser une partie de ce qu'ils recevaient pour vivre, et au bout de trente ans environ, on leur reversait une rente non financière mais constituée d'allocations vitales. Eh bien, pour nous les Bulbs, c'est de la vie.

— Mais combien de temps va-t-il survivre ? demanda Isaie, angoissé.

— Évidemment, poursuivait le Bulb, je ne dispose pas de toutes mes fonctions anciennes. Je n'ai plus besoin de me nourrir ni de différentes choses ; toutefois j'ai quand même besoin de l'assistance de mes frères pour regagner mes territoires de chasse.

— Il ne va donc pas basculer.

— Je reste assez lucide... Cela durant quelque temps si j'économise mes batteries de survie. Aussi veuillez m'excuser, mais je

dois maintenant arrêter là cette conversation qui dépense beaucoup de mes réserves.

L'écran s'éteignit et ils se regardèrent, complètement abasourdis. Grathe osa rouvrir la porte et constatant qu'ils étaient encore en bon état, il entra tout à fait, s'approcha d'eux avec méfiance tout de même, comme si le fantôme du Bulb avait pu les transformer eux-mêmes en spectres.

— Ne crains rien, dit Isaie, nous ne sommes pas dangereux, tout simplement assommés par ce que nous venons de lire sur cet écran. Tout est à recommencer si les batteries d'accumulation de vie doivent durer encore longtemps.

— Si vous m'expliquiez ? demanda Grathe d'une voix tremblante.

Il écouta avec attention les explications de Gus et tout de suite son esprit pervers trouva la solution :

— Il faut décharger sa batterie. Je me souviens que petit j'enviais un de mes frères qui possédait une imitation de pistolet laser. Ce pistolet avait une batterie rechargeable, et la nuit je m'arrangeais pour la débrancher après que mon frère ait pensé à l'adapter à une prise de courant. Si bien que mon frère a cru que le jouet ne fonctionnait plus et l'a jeté. Moi je l'ai récupéré.

— Décharger ses batteries d'accumulation de vie, oui, mais comment ?

— Il va falloir chercher, dit Gus.

Mais au même moment ils eurent l'impression qu'une force effroyable secouait le satellite. Gus se précipita sur l'écran extérieur et se rendit compte que les Bulbs formaient une couronne autour de leur frère défunt.

— Ils cherchent à le désengager de l'orbite géostationnaire et apparemment ce n'est pas aussi facile qu'ils croyaient.

— C'est maintenant que je m'occupe des boosters ? demanda Grathe.

— Pas de précipitation. Nous allons attendre car...

Des secousses successives et très fortes empêchèrent Gus de poursuivre. Il se retrouva projeté contre les consoles et se blessa légèrement au visage. Grathe, lui, fut lancé contre le mur derrière tandis qu'Isaie se cramponnait à son siège qui basculait dans tous les sens.

— Ils se comportent comme des brutes, cria le petit docteur. On ne traite pas ainsi le cadavre d'un ami.

Les lumières s'éteignirent bientôt, remplacées par des veilleuses de sécurité qui donnaient une pâle lueur verte. Ce n'était pas du tout rassurant car cela signifiait que le réacteur lui-même avait des ennuis. D'autres secousses aussi brutales les entraînaient dans toutes les

directions et Isaie, qui avait cru se cramponner à son siège, s'envola avec le dossier de celui-ci et alla cogner le plafond, retomba en hurlant tandis que Gus glissait à toute vitesse sur le dos en direction du mur et rentrait la tête dans ses épaules en prévision du choc.

— On ne va pas résister longtemps, s'entendit-il crier. Ils ne parviennent pas à leurs fins et vont continuer à nous secouer de toutes leurs forces.

— Je suis à moitié assommé, cria Isaie. Grathe, tu es toujours là ?

— Je suis sous un pupitre et je n'arrive pas à en sortir.

La lumière revint mais sans beaucoup d'éclat, clignota, s'éteignit une nouvelle fois et se ralluma.

— Je n'imaginais pas que ça serait aussi ordinaire. Je m'étais dit que des animaux aussi supérieurs ne pouvaient user que de leur force mentale pour arracher leur copain à l'orbite géostationnaire, mais non. C'est du muscle qu'il leur faut. C'est tout de même assez décevant. Je me demande si notre Bulb ne nous a pas raconté des histoires sur lui et sa race.

Une nouvelle secousse empêcha Isaie de continuer et s'agrippant au pied fixe d'un meuble, il s'épargna des chocs dangereux. Au passage, il réussit de sa main libre à saisir la cheville de Gus qui, profitant d'une accalmie, attrapa lui aussi le pied en question. Peu après Grathe les rejoignait.

— Vous avez du sang sur le menton, dit-il à Gus.

— Et toi tu as une estafilade au cou, lui signala le docteur. Je me demande s'ils vont continuer.

Ils continuèrent et pendant un quart d'heure ce fut infernal. Le pied du meuble tint bon mais déjà les consoles ébranlées commençaient à se desceller, et Gus se disait avec angoisse que si les Bulbs poursuivaient avec acharnement leur méthode violente, il ne resterait plus rien de la salle des contrôles.

— Il faut peut-être en finir, dit-il.

— Les boosters ?

— Dans cinq minutes, s'ils n'arrêtent pas.

Le calme persistant, ils purent s'arrimer plus solidement avec des courroies et tout ce qui leur tombait sous la main. Gus profitant même de cette prolongation de la trêve pour commuter l'écran donnant des images extérieures. Il pensait que la caméra avait dû être abîmée, mais non. Les Bulbs formaient comme une couronne autour de leur frère, cependant assez éloignés. Ils devaient discuter sur la meilleure façon de parvenir à leurs fins.

— Les boosters, répéta Grathe.

— Je crains qu'ils ne soient pas assez puissants. Ils sont calculés pour le moment où notre satellite échappera à l'attraction terrestre et

basculera. Ce n'est pas le cas. Les Bulbs n'y sont pas arrivés, il faut attendre qu'ils ébranlent tout l'ensemble.

— Une masse de cette taille, murmura Isaie, comment feront-ils ? Ils sont aussi grands, aussi forts, mais tout de même. Je finis par croire que le Bulb va pourrir sur place et nous avec.

— Non, gardez l'espoir.

Curieusement, l'écran qui reflétait le niveau où se trouvait la secte du père Faro s'éclaira, et ils purent voir les membres de la secte en train de se laisser aller à la plus effroyable panique. Le gourou s'était complètement dénudé et brandissait une croix au-dessus de sa tête.

— Il assomme les autres ! hurla Isaie. Vous avez vu ? Il les massacre.

— Non, fit Grathe en claquant des dents. Il les sacrifie à la puissance infernale qui vient de se manifester. Il a toujours dit que viendrait le temps où la plupart des fidèles devraient être sacrifiés à la colère du Grand Satan...

C'était un spectacle hallucinant car Faro, chaque fois qu'il relevait son énorme croix, faisait voler dans l'air une gerbe de gouttes de sang. Et il recommençait aussitôt sur une autre victime, avec une sorte d'allégresse cruelle.

Gus parvint à éteindre l'écran mais les images de folie meurtrière persistèrent dans leur esprit, alors que les secousses recommençaient, que les objets de la salle des contrôles se mettaient à voltiger dans tous les sens et qu'eux-mêmes, malgré leurs liens, se sentaient projetés dans toutes les directions. Ces attaches les faisaient souffrir, même si elles leur épargnaient des blessures ou des fractures plus graves. Gus se disait qu'en dernier ressort il demanderait à Grathe de mettre le feu aux boosters, mais ce serait un geste inutile car jamais ces petites fusées, plus directionnelles que propulsives, ne parviendraient à les arracher au cercle des Bulbs.

Ils suivaient sur l'écran leurs efforts conjugués. Leur masse énorme couvrait entièrement celle du Bulb mort, et ils devaient aussi bien être dessus que dessous et sur les côtés pour engendrer de tels séismes. Dans les confins du Bulb, les peuples primitifs, les troupeaux d'animaux sauvages, de loupés et de garous, devaient connaître des moments terribles. Projetés dans tous les sens, ils devaient, pour la plupart, mourir sans comprendre la raison de cette catastrophe.

— Regardez, il y a des saus qui flottent.

— Les cryo-magasins ont dû s'ouvrir.

Des carcasses flottaient effectivement, et d'un seul coup les Bulbs abandonnèrent le cadavre et se ruèrent vers cette viande congelée.

— Ils profitent de l'aubaine.

Ils assistèrent à ce repas assez monstrueux. Les cloaques de ces

animaux dévoilèrent les énormes dents en triangle qui déchiquetèrent la viande durcie par le zéro absolu. Chacun sa carcasse, et comme ça ne suffisait pas, ils allaient en prendre d'autres.

— Si on trouvait autre chose pour nous protéger ? proposa Isaie.

Ils osèrent quitter la salle des contrôles pour aller chercher des matelas et des coussins. Ils purent les fixer dans un coin de la salle où désormais ils pourraient se tenir. Grathe rapporta aussi de quoi manger et boire mais ils touchèrent à peine à la nourriture, leurs estomacs malmenés par ces secousses ne l'auraient pas supportée.

— Ils bouffent encore. Ils ne vont plus pouvoir reprendre leur sale besogne, dit Grathe qui buvait de l'alcool.

Isaie lui arracha le flacon des mains :

— Il faut garder notre lucidité. Quand on te demandera de t'occuper des boosters, il faudra que tu sois en état de le faire.

— J'ai tellement la trouille que j'ai besoin d'un petit coup. Vous savez bien que je ne bois jamais, d'habitude.

Gus visitait tous les écrans et découvrait des scènes si hallucinantes qu'il évitait de le dire à ses compagnons. Dans les bas-fonds, c'était un véritable massacre, car les garous et les loupés les plus dangereux essayaient d'échapper par tous les moyens à la catastrophe en cours. Ils mordaient, griffaient, déchiraient, piétinaient sans la moindre pitié tous ceux qui faisaient obstacle à leur fuite, mais il n'y avait aucun endroit assez protégé pour les accueillir. Les cages d'escaliers ou d'ascenseurs étaient remplies de corps enchevêtrés et des groupes piétinaient cette purée de chairs et de sang pour gagner les hauts niveaux. Toujours ce mythe des hauts niveaux qui pouvaient offrir plus de sécurité. Ils n'y parviendraient jamais. Les primitifs sortaient des marécages et des forêts de flore intestinale, hagards et à peine identifiables à des êtres humains.

— Ils bouffent toujours. Les cryos ont laissé échapper des centaines de carcasses...

Grathe se tut et Gus pensa qu'il ne regardait plus, mais il le vit complètement tétanisé par ce qui apparaissait sur l'écran. Isaie réagit le premier, se précipita et ferma les yeux :

— L'Œil ! Le fameux Œil... Il est là, au-dehors, dans le vide spatial... C'est inimaginable !

Gus s'approcha et une nausée souleva son estomac. Un œil fantastique dont l'iris tournoyait dans une énorme sphère pour une vision totale, et le reste de longs, très longs filaments.

— Les Bulbs s'écartent. On dirait qu'ils ont peur. Oh ! vous avez vu ?

Un des Bulbs venait d'être flagellé par un des filaments et se tordait dans tous les sens, comme s'il éprouvait des signes d'une grande douleur.

Alors un des Bulbs s'approcha et s'arrangea pour que son cloaque soit dirigé vers le monstre. Un gaz coloré de vert fusa alors et atteignit l'Œil qui se convulsa.

— Il a pété, fit Grathe, scandalisé.

— Pas exactement.

Le Bulb avait recouvert l'Œil d'une substance qui l'empêtrait dans une toile gluante et pourtant résistante, et soudain le monstre parut attiré par quelque chose de puissant et disparut en quelques secondes. Ils le virent diminuer, diminuer, puis disparaître.

— Il a été attiré par la Terre, dit Gus.

— En pétant, le Bulb a dû lui faire perdre son équilibre.

— Ce truc-là vivait dans les cryo-magasins depuis toujours et nous avons failli le rencontrer, murmura Gus.

— Pourquoi cela ne s'est-il pas fait ?

— Une chance, répondit Isaïe.

Le Bulb, toujours en proie à de violentes convulsions, paraissait très mal en point, et ses camarades abandonnaient le cadavre pour se précipiter autour de lui.

— On dirait qu'il double de volume.

— Crise d'urticaire, dit Isaïe ; les filaments sont certainement empoisonnés et provoquent des piqûres redoutables.

— Vous croyez que celui-là aussi va mourir ?

La caméra donna soudain des signes de faiblesse, les images se déformèrent, disparurent et ne restèrent plus que des ombres floues qui ne pouvaient les renseigner sur le sort du Bulb.

— Nous sommes toujours en orbite, dit Gus, et je me demande si nous parviendrons à nous en arracher. Les Bulbs sont plus préoccupés de celui qui est atteint de convulsions que par le cadavre, et c'est normal.

— Contactez-le... Le cadavre... Les batteries d'accumulations de vie, si vous préférez.

Gus accepta et demanda au Bulb ce qu'il pensait des événements extérieurs. Il lui décrivit l'Œil avec ses filaments et lui dit qu'un de ses frères avait été atteint.

Le Bulb ne répondit pas tout de suite et Gus allait éteindre l'écran lorsque les mots s'alignèrent avec une extrême lenteur :

— Ce que vous appelez l'Œil est une Fomeg. Un parasite de la viande de saus qui peut se développer monstrueusement et atteindre des proportions incroyables. La Fomeg peut même ressembler à ce que les humains appellent une comète et être aussi grosse. Je savais que celle-là habitait dans les cryo-magasins mais je n'avais aucun moyen de la détruire, et d'ailleurs elle trouvait de quoi se nourrir sur place. Elle est très dangereuse avec ses filaments empoisonnés. Mon pauvre frère de race ne pourra pas y survivre car le poison attaque les centres

nerveux et le cerveau. Dans un moment il sera mort.

— Mais comment ne vous a-t-elle jamais attaqué quand elle était dans les cryos ? demanda Gus.

À nouveau la réponse fut longue à venir.

— Il économise sa batterie, gouailla Grathe.

— Les parois des cryos sont protégées contre ce risque, et puis la Fomeg n'avait pas intérêt à me détruire. Dans l'espace, elle ne peut survivre longtemps à cause des radiations cosmiques.

— Quand allez-vous les suivre dans l'hyperespace ?

— Ils n'arrivent pas à me soustraire à l'attraction terrestre. Je ne sais pourquoi. Il faudrait qu'ils me fassent basculer vers la planète et me récupèrent ensuite, mais ils n'osent le faire, et pourtant ils y seront contraints. Je sais que c'est très risqué, cependant ils peuvent très bien réussir. Mais la mort d'un de mes frères va les handicaper beaucoup car c'était le plus puissant et le plus intelligent de la bande.

La caméra d'extérieur restait toujours inerte et ils ignoraient ce que les Bulbs allaient faire. Ils commencèrent néanmoins à s'encorder de façon à pouvoir tout de même aller et venir sans trop de risques. Gus éprouva une petite faim et mangea un morceau de viande avec des galettes rassies, but un peu d'alcool. Isaie le regardait avec dégoût. Le petit docteur était blanc comme un linge et visiblement malade.

— Secouez-vous, lui dit Gus. Nous savions que ce serait un terrible moment à passer. Et si le Bulb bascule, nous avons toutes les chances de nous en sortir.

— J'dois avoir une lésion interne, dit le docteur, et je crains une hémorragie. Il faudrait me faire des piqûres. Elles sont dans la trousse d'urgence que Grathe a rapportée tout à l'heure.

Gus se hâta, car les séismes pouvaient reprendre d'un moment à l'autre. Il fallait une intraveineuse et il la fit sous la direction d'Isaie qui s'affaiblissait de plus en plus. Il injecta tout le liquide.

— Je vais m'évanouir certainement ou être si faible que je ne pourrai plus parler. Il faudra recommencer dans une heure et une troisième fois après une deuxième heure. Vous vous souviendrez ?

— Oui, dit Grathe, les larmes aux yeux. Moi je me souviendrai et j'ai vu comment Gus a fait. Si jamais il ne pouvait pas, moi je le ferais à sa place.

Les secousses reprirent peu après mais sans gravité, comme si les Bulbs essayaient de comprendre pourquoi leur frère mort offrait une si grande résistance. Avaient-ils eu déjà des problèmes d'attraction à résoudre lorsqu'ils voulaient rendre les derniers honneurs à un camarade ?

Gus essayait de ne pas se laisser aller à des pensées déprimantes au sujet d'Isaie, mais le petit docteur paraissait très mal en point et sa pâleur devenait tout simplement effrayante. Le petit Grathe ne le

quittait plus et, voyant qu'il grelottait, l'avait enveloppé dans une des couvertures de survie.

Les secousses cessèrent. Gus voulut consulter le Bulb par écran interposé mais ce dernier ne répondit pas. Est-ce que ses batteries de survie étaient sur le point de s'épuiser ?

— La piquûre, Gus.

Il réussit à trouver la veine du premier coup pour planter l'aiguille. Grathe leva vers lui des yeux bordés de larmes, questionna :

— Vous croyez qu'il va s'en tirer ?

— Il est robuste.

— Mais de quelle lésion parlait-il ?

Le foie ou la rate ? Dans les deux cas c'était extrêmement grave et Gus se sentait tout à fait impuissant. Il existait bien des salles spéciales où les opérations effectuées par des machines pouvaient se dérouler, mais pouvait-on y transporter Isaïe, et étaient-elles en état de fonctionner ? Gus avait retrouvé ses jambes dans un de ces régénérateurs spéciaux.

CHAPITRE V

Le satellite qu'il continuait d'appeler Nœud Spatial était indéniablement agité de mouvements bizarres d'après le film qu'il était en train de visionner. Il avait d'abord pris des dimensions énormes, mais par la suite il était revenu à une taille normale et Charlster n'arrivait pas à s'expliquer ces différents phénomènes.

Il avait fouillé dans ses notes amassées au cours des années, notamment dans les Échafaudages du Tibet, et les relisait entre deux projections d'images. Il avait fini par découvrir une hypothèse qu'il avait émise à la suite de différents calculs et observations : le satellite était-il composé de matière organique ? Il resta songeur devant une telle proposition mais rien ne pouvait désormais le surprendre.

Il quitta son labo afin de rejoindre Merva pour le repas du soir, mais elle n'était pas là et il mangea seul dans la petite cuisine. Il ne savait où elle était et chaque fois craignait qu'elle ne revienne jamais. Il reconnaissait que sa vie n'était pas un modèle du genre, cependant il n'aurait pu se passer de cette fille.

Il retourna dans son laboratoire et dans l'observatoire où elle le rejoignit quand elle rentra.

— Comment peux-tu vivre dans une telle chaleur ? s'exclama-t-elle. Et puis ça sent mauvais. Dehors il y a plein de monde dans les rues avec cette augmentation de la température.

— Merva, il faut que tu ailles trouver Ann Suba et que tu lui dises de venir me voir.

— Cette pimbêche ? Jamais de la vie ! Tu sais ce qu'elle va faire prochainement ? Présenter un véhicule qui roulera en dehors des rails. Tu t'imagines un peu ? À quoi ça va servir, je te le demande un peu !

Elle ne voulut rien savoir et alla prendre un bain. Il retourna dans son laboratoire et essaya de poursuivre la construction de son émetteur radio. Existait-il des appareils récepteurs capables d'enregistrer son message ? Il devrait coupler son manipulateur avec une émission sonore en morse qui intriguerait à coup sûr les gens à

l'écoute.

Il y travaillait lorsque Merva sortit de son bain et lui ordonna de venir avec lui dans sa chambre. Il dut s'asseoir dans un fauteuil et l'admirer tandis qu'elle essayait tout ce que contenaient ses armoires. Pourtant, ce soir-là il n'éprouvait aucun désir pour cette femme qui, par moments, se dénudait devant lui, tournoyait sur elle-même pour qu'il la dévore des yeux. Elle finit par s'en rendre compte et rentra dans une grande fureur, l'obligea à se mettre à quatre pattes pour lui botter le derrière. Il supporta stoïquement ce traitement, pensant qu'elle s'en lasserait et permettrait qu'il retourne dans son laboratoire.

Lorsqu'il put y revenir à minuit passé, il se produisait décidément d'étranges choses dans le ciel. Par exemple les poussières de Lune se regroupaient en énormes nuages qui dégageaient de belles portions de ciel, si bien qu'il put apercevoir quelques étoiles. Mais ce n'était pas tout. L'objet spatial qui le fascinait depuis toujours était encore agité de soubresauts incroyables qui ne suivaient aucune des lois de la mécanique céleste. N'importe quel objet situé sur cette orbite géostationnaire aurait, à la suite de ces mouvements désordonnés, abandonné celle-ci. Or il n'en était rien.

Il retourna dans le labo tandis que sa caméra enregistrerait une image par seconde l'objet inconnu. Il avait fait des relevés de température qui le laissaient pantois.

Plus tard il essaya d'ouvrir la porte de l'appartement, n'y parvint pas. Il tenta aussi de trouver des vêtements décents, mais Merva les avait soigneusement cachés. Il ne pouvait sortir ainsi, même s'il crocheta la porte. Déjà aux Échafaudages on le traitait de vieux fou obscène. S'il sortait ainsi, il serait très vite interné et jamais personne ne préviendrait Ann Suba ou Liensun.

Le lendemain, Merva s'habilla d'une façon si légère qu'elle devenait un véritable appel au viol, ou du moins aux tripatouillages dans la foule. Il osa lui demander si elle oserait sortir ainsi et elle le regarda avec mépris :

— Tout le monde sort en tenue légère désormais. Tu es un bel hypocrite toujours prêt à lutiner les petites filles et à t'offusquer parce qu'on montre son décolleté ou sa poitrine. Quand je pense comme j'étais naïve quand tu m'entraînais dans les recoins des Échafaudages pour me caresser et te faire caresser aussi... Et quand tu disais que tu avais froid dans ta couchette, et qu'il te fallait deux ou trois filles pour recouvrir ton corps et te donner leur chaleur.

Il détestait ces rappels du passé. Il se complaisait à le faire seul quand il était tranquille, mais n'aimait pas que cette fille le fasse sur ce ton moralisateur. Il avait occupé là-bas, aux Échafaudages, une situation que jamais plus personne ne pourrait obtenir, et tout avait continué quand il avait travaillé pour le Consortium des Bonzes à la

mise au point des dirigeables. Il avait eu jusqu'à douze assistantes, toutes aussi jolies les unes que les autres, toutes aussi complaisantes pour le vieux génie qui les impressionnait tant. Elle restaient si admiratives, si crédules quand il parlait ou quand il les entraînait dans ses compartiments à coucher ! Comment avait-il pu renoncer à tout cela, accepter de rester dans Lacustra City ? Là-bas, à China Voksal, cette voluptueuse façon de vivre aurait certainement continué alors qu'ici personne ne l'admirait ou se souvenait de lui. Les filles l'avaient quitté quand elles s'étaient rendu compte qu'il était oublié et tout à fait quelconque.

Il était désormais certain que, depuis des siècles, ce satellite commandait aux poussières lunaires également réparties autour de la Terre à une distance de trois cent mille kilomètres environ, comme l'était la Lune autrefois avant qu'une explosion nucléaire fantastique ne la réduise en cendres. Lorsque, plus jeune, il avait émis l'hypothèse que le Nœud Spatial empêchait les poussières de se disperser, il commençait d'appartenir au monde des dissidents de la société ferroviaire. Professeur d'université en Panaméricaine, il aurait pu atteindre des honneurs et une situation extraordinaires, d'autant plus qu'il avait souvent fourni à Lady Diana différentes solutions à des questions scientifiques. Il avait fallu qu'il se distingue en lançant cette idée révolutionnaire et sacrilège qu'il existait un Soleil, qu'il avait existé une Lune, que le ciel croûteux au-dessus des têtes n'était pas une enveloppe qui enfermait la Terre, mais une couche de poussières qui empêchaient les rayons du Soleil d'atteindre la planète et de la réchauffer. Quel tollé, quel scandale ! Et tout cela pour complaire à quelques très jeunes filles qui l'adoraient. Il avait voulu les éblouir encore plus, prendre l'auréole du savant martyr, ce qui n'avait guère tardé.

Les Rénovateurs du Soleil avaient bien essayé de l'aider, l'avaient caché un temps, le temps que ses découvertes soient reproduites à des millions d'exemplaires dans des tracts, mais ensuite les Aiguilleurs l'avaient capturé. Il avait été dénoncé par une famille de Néo-Catholiques dont il avait séduit la fille, une enfant très jeune dont il ne se souvenait même plus. Avait-il eu beaucoup de plaisir avec son jeune corps frais et doux, il n'aurait su le dire, mais il avait payé très cher cette attitude triomphaliste. Que de temps perdu, que de gâchis ! Même cette passion interdite lui semblait désormais, dans ses rares moments de lucidité, une erreur magistrale.

Il aurait pu épouser Ma Ker qui était une belle femme et une physicienne hors pair, mais il préférait les gamines, et Ma Ker avait épousé son Julius. Eux avaient réussi à fuir la Panaméricaine, Lady Diana et les Aiguilleurs, s'étaient retrouvés dans la banquise du Pacifique où ils avaient ressuscité le Soleil avec un matériel bricolé.

Huit jours d'un Soleil intempestif qui avait provoqué des catastrophes horribles et des milliers, certains disaient des millions, de victimes. Ils s'étaient enfuis vers le nord et Julius avait été puni de ce forfait. Comme un imbécile, il avait voulu contempler le Soleil en face et ses rétines avait été irrémédiablement brûlées. Il était devenu aveugle, tandis que Ma Ker devenait la responsable d'un groupe de plus en plus important de réfugiés Rénovateurs du Soleil. Dans les bases Fraternité I et II, elle avait attiré des milliers de clandestins.

Ann Suba et son mari Greog vivaient avec eux dans ce temps-là, et ils avaient mis au point le premier dirigeable en utilisant le filtre à hélium découvert dans le corps d'un baleineau. Par la suite, ces filtres avaient été recopiés, améliorés, mais tout avait commencé grâce à un cadavre de baleineau. Pendant ce temps, lui était enfermé dans un train pénitentiaire et devait jouer les aliénés pour qu'on lui fiche la paix. Encore du temps perdu et des années sans une fillette à admirer, à caresser. Il avait vraiment cru devenir fou.

Le lendemain, il se retrouva seul, Merva ayant éprouvé le besoin d'aller se promener car, disait-elle, elle ne supportait plus la chaleur qu'il faisait dans ces maisons de bois calorifugées. Elle préférait aller se balader et il fit une découverte incroyable. La porte qu'il croyait hermétiquement close pouvait être facilement ouverte, car il existait un système électronique qu'il pouvait aisément percer à jour. Il y travailla toute la journée. Il avait cru la solution impossible, et voilà qu'il parvenait à ses fins.

Merva allait rentrer et il n'avait guère de temps à perdre. Il chercha comment se vêtir et finit par enfiler un pantalon que la jeune femme ne mettait plus et une sorte de chemise. Il dissimula ses longs cheveux gris sous un foulard. Lorsqu'il franchit le seuil de cet appartement où il vivait cloîtré depuis si longtemps, il fut pris d'une telle panique qu'il retourna à l'intérieur. Mais là il se raisonna et réussit à ressortir. Juste comme il reconnaissait le pas de Merva dans l'escalier. Alors il se cacha dans un placard et lorsqu'elle passa à moins d'un mètre son violent parfum et son odeur de transpiration de grosse l'atteignirent.

Quelques secondes plus tard il surgissait dans la rue en planches et, d'un coup, la lumière vive et la chaleur le grisèrent. Il n'y voyait presque plus rien, ne savait plus où il était.

Il titubait et attirait l'attention. Il n'aurait jamais pensé que la lumière atteignît une telle intensité et se demandait comment faisaient les gens pour en supporter l'éclat. Il y aurait des accidents et beaucoup perdraient la vue ou devraient protéger plus efficacement leurs yeux. Il s'appuya contre un mur, ne se rendant pas compte qu'il soulevait la curiosité générale. Il lui fallait marcher, fuir, car Merva avait dû se rendre compte qu'il avait quitté son laboratoire. Elle devait le

chercher et le ramènerait. Il voulait bien revenir là-bas, poursuivre avec elle ses errements érotiques, mais avant, il fallait qu'il prévienne les autorités de Lacustra City et il devait trouver la Manufacture Kurts.

Il marcha à l'aveuglette, ne distinguant que des silhouettes et la verticale des façades, demanda d'une voix timide où se trouvait la Manufacture Kurts mais personne ne lui répondait.

— Je vous en prie, fit-il d'une voix plus forte. Je dois impérativement me rendre aux ateliers des hydravions. C'est très important pour moi et pour tout le monde.

— Encore un qui commence bien sa journée.

— On ne devrait pas servir d'alcool avant midi.

— Ce pauvre vieux, d'où vient-il ? Il n'y a pas beaucoup de vieux par ici.

— Pas plus que d'enfants.

Il poursuivait sa route. Le vent de la mer, chargé d'iode et de sel, lui faisait du bien mais lui donnait aussi une indication car il croyait savoir que la manufacture se trouvait précisément en bordure de l'océan, pour que les hydravions soient facilement grutés des ateliers sur l'eau.

— La Manufacture Kurts ?

— Vous voulez que je vous aide ? demanda une petite voix agréable.

Il frémit et crut que son cœur allait s'arrêter de battre. Une voix de très jeune fille, une source d'eau fraîche dans cette moiteur désagréable.

— Je cherche les usines Kurts.

— Vous êtes trop loin. Il faut retourner en arrière et prendre à droite la grande avenue, la Manufacture est au bout. Vous avez quelqu'un de votre famille qui y travaille ?

— Je dois rencontrer Ann Suba, la directrice.

— Vraiment, fit poliment la fillette qui posa sa main sur son bras.

Instinctivement il posa sa main libre sur ces doigts très fins et s'enthousiasma. Rien qu'à sentir ces doigts déliés, il savait que la petite était jolie, délicate, pleine de ce charme de l'adolescence qui n'était qu'une grâce fugitive. Il en avait souvent humé le parfum à s'en enivrer, mais comme toujours, en voulant trop boire à cette source délicieuse, il en avait détruit le jaillissement et l'âme.

— Vous avez l'air bien jeune, dit-il. Quinze ans ?

— Oh non, quatorze.

Quatorze, le chiffre magique, celui qui l'avait toujours ému à lui faire perdre la tête. Il caressait cette main légère, remontait même le long du poignet et du bras, soupçonnait un fin duvet, l'imaginait blond et transparent. La petite commençait de s'inquiéter mais il ne

s'en rendait pas compte. Il savait qu'il allait rencontrer la chaleur du bras et puis la légère moiteur d'une aisselle peut-être imberbe avec un peu de chance, et du bout des doigts, une fois sa main bien blottie dans ce creux, il effleurerait la rondeur d'un sein palpitant.

— Je vais vous laisser, dit-elle, maintenant c'est tout droit.

— Non, je ne saurai pas. Je vous en prie.

— Alors lâchez-moi.

Sans le vouloir, il étreignait le haut du bras nu sous l'aisselle justement. Une aisselle aux rares poils qui le ravissait.

— Lâchez-moi ou je crie.

— Mais non. Tu ne sais pas qui je suis ? Le célèbre professeur Charlster. J'ai chez moi des assistantes de ton âge et qui sont très heureuses de travailler pour moi. Veux-tu m'accompagner à mon laboratoire et à mon observatoire ? Tu pourras découvrir le ciel et le Soleil.

Il l'imaginait déjà juchée sur la sellette du télescope et lui un peu plus bas, caressant les longues jambes peut-être un peu maigres, mais si douces et si tièdes.

— Laissez-moi, dit-elle entre ses dents serrées.

— Tu verras comme c'est agréable chez moi. Nous ferons la fête et tu seras reçue comme une reine.

— Lâchez-moi ou je crie.

Il n'entendait pas. Il vivait son rêve. Il lui caressait les jambes, et elle riait, le laissait faire, faisant semblant de regarder dans le télescope. Elle se penchait même en avant, lui offrant les rondeurs menues de ses fesses.

— Je vais crier.

Il la tenait très fortement et la terrorisait. Des gens commençaient de s'arrêter mais lui n'avait à peine un quart de sa vision habituelle, ébloui par la lumière et par cette rencontre inattendue. La jeune fille se mit à hurler et tout de suite une vingtaine de personnes se rabattirent sur Charlster.

CHAPITRE VI

Malgré sa démission de l'Omnium, le Kid avait autorisé la création d'une ligne régulière d'hydravions entre l'île de Titan et Lacustra City. Une ligne quotidienne qui voyait arriver un appareil vers dix heures du matin. Des dizaines de voyageurs empruntaient les appareils, le plus souvent des techniciens et des hommes d'affaires ; toutefois la moitié de la charge utile était réservée au fret. L'hydravion décollait à quatre heures de l'après-midi pour la cité sur pilotis qu'il atteignait au petit matin, ayant dans la nuit croisé l'hydravion qui se dirigeait vers Titan. Les appareils récents dépassaient en pleine charge les cinq cents kilomètres à l'heure, étaient dotés d'un grand confort pour permettre aux voyageurs de ne pas trouver trop longues ces quinze à seize heures de vol. Cette ligne permettait au Kid de garder sur Titan des ingénieurs et des techniciens qui, sinon, auraient préféré travailler à Lacustra City. Là-bas la ville était plus agréable à vivre avec ses restaurants, ses théâtres, ses boutiques et grands magasins, alors que sur Titan, faute de place, les usines et ateliers empêchaient la création de lieux de loisirs et de détente. Le Kid avait conscience de l'austérité ambiante, mais ne pouvait trouver les terrains nécessaires à l'agrandissement de sa ville.

Toutefois ce n'était pas son souci majeur. La mort de Jdrien restait pour lui la plus grande épreuve de sa vie et son chagrin ne le quittait pratiquement jamais, même s'il faisait bonne figure devant ses visiteurs. Il était surtout déçu, amer de n'avoir trouvé chez ses amis aucun écho favorable à ses désirs de vengeance. Liensun, Lien Rag, Yeuse n'envisageaient pas de punir le Caudillo Hernandez dans un délai assez court et remettaient à plus tard sa mise en accusation. Pour le Kid c'était une trahison sans précédent qui le rongait nuit et jour.

Il avait cherché d'autres alliés et sa première pensée avait été pour les Hommes-Jonas qui considéraient Jdrien comme un des leurs. À cette fin il avait rencontré Rewa et Xave qui, depuis, avaient retrouvé une Solina pour vivre en harmonie avec elle. Leur baleine

précédente avait été abattue par la Guilde des Harponneurs et son squelette devait être toujours visible dans un coin perdu de l'Antarctique.

Rewa était en quelque sorte sa fille adoptive, même si elle n'avait vécu que quelques mois auprès de lui. Elle avait été découverte dans le corps d'une de ces baleines habitées par les hommes et abattue par erreur dans la région du Viaduc Géant. Le Kid avait recueilli l'enfant qui s'était fortement attachée à lui. Il se souvenait toujours avec émotion qu'elle l'appelait Doj, sans qu'il ait jamais compris ce que ce mot affectueux signifiait. Mais les Hommes-Jonas n'avaient pas accepté qu'elle reste parmi les Hommes du Chaud, et comme le Kid s'entêtait, durant des semaines les baleines volantes avaient hanté le ciel de sa capitale d'alors, Titanpolis, depuis détruite par le dégel. Il avait fini par rendre l'enfant mais il la revoyait de temps en temps.

— Doj, nous ne sommes pas des gens agressifs. Jdrien est mort et nous le pleurons mais nous ne ferons rien pour le venger.

— Je ne vous demande qu'une chose : transportez jusqu'en Antarctique mon commando, c'est tout ce que je vous demande.

— Ce n'est pas possible, dit Rewa. Nous voulons rester en dehors de cette tragédie. Nous avons essayé de délivrer Jdrien et nous avons échoué, perdant dans l'affaire notre amie baleine. Lorsque nous avons collaboré avec les Hommes du Chaud c'était toujours dans un but bien précis, pour sauvegarder les baleines détruites par la Guilde par exemple. Mais nous ne participerons pas à des représailles contre Herandez ni la Guilde.

Cette rencontre avec les Hommes-Jonas eut lieu dans l'atoll d'Euphrosia où désormais les baleines trouvaient du plancton en abondance. Elles étaient des milliers à croiser au large de cette île minuscule, et le professeur Lerys, responsable de l'élaboration d'une nouvelle race de krill, ces minuscules crevettes dont se nourrissaient les cétaqués, était très satisfait de ses résultats.

Le Kid se renseignait auprès de lui sur les habitudes et les mœurs du Caudillo Herandez. Durant des années, le professeur, contraint et forcé, avait dû travailler pour la Guilde dans le complexe baleinier à l'ouest de la mer de Davis.

— Je l'ai rencontré assez souvent car le complexe était pour lui d'une importance vitale. Il avait tout misé sur l'huile et la viande de baleine dont il voulait posséder d'énormes réserves. Il ne cachait pas que plus tard il chercherait à déstabiliser l'équilibre économique des autres Compagnies pour parvenir à ses fins. Il avait un plan très précis, voulait d'abord soumettre l'Australienne et ses centaines de petites Compagnies, pour la plupart mal organisées, et ensuite il se serait attaqué à la Panaméricaine. Chose curieuse, il ne songeait guère à l'Africanienne et je me suis longtemps demandé pourquoi.

Le Caudillo et la Guilde des Harponneurs avaient été pris de court par l'accélération du réchauffement général de la planète. Lorsqu'ils avaient fui la Compagnie de la Banquise du président Kid, on pouvait encore espérer que l'Australienne resterait à peu près protégée du dégel, mais la banquise avait très vite disparu vers le nord et les difficultés du Caudillo avaient alors commencé. En même temps, la puissance de China Voksal, sous l'impulsion de Tharbin et du Consortium des Bonzes, devint telle que le Caudillo comprit qu'il ne pouvait attaquer de front. Il chercha des biais qui échouèrent les uns après les autres et sa seule victoire fut l'invasion de la Patagonie Orientale où il s'accrochait fortement.

— Pourquoi le Caudillo n'a-t-il jamais menacé l'Africana qui, pourtant, était à sa portée ? Les habitants de cette Compagnie ne sont pas des vat'en guerre et leur apparente harmonie politique n'est qu'une façade. La Guilde aurait pu s'implanter sans violences.

— Le Caudillo a une bonne raison d'épargner l'Africana. La femme qu'il adore est une Africanienne du nom de Doudana. C'est une fille superbe, très excitante. Je l'ai rencontrée plusieurs fois, soit au complexe, soit dans des réceptions, et je vous assure que je n'ai jamais connu une fille aussi belle et aussi attirante. Le Caudillo en est fou et elle obtient de lui ce que personne d'autre n'oserait demander.

— Doudana..., répéta le Kid, songeur. Et d'où vient cette beauté ?

— C'est l'ancienne fille du chargé d'Affaires africain en Antarctique. Lorsque la Guilde est arrivée comme une horde sauvage, ils se sont heurtés à différents points de résistance. Les ambassades des divers Compagnies parmi les plus importantes étaient sérieusement protégées et le Caudillo a dû négocier avec elles. Doudana l'a séduit à cette époque. Il est marié et a trois enfants je crois, mais cette fille lui fait tourner la tête. Il paraît même que ses compagnons de la Guilde ne l'apprécient guère et la combattent sournoisement ; toutefois le Caudillo est solidement implanté parmi les Harponneurs. De plus il a une garde personnelle qui lui est fidèle.

— Parlez-moi encore de cette Africanienne. Son père est toujours en Antarctique ?

— Non, il est rentré au pays. Il habite désormais sur la côte sud. Dans une station qui s'appelle Esperance Station, juste en face de l'Antarctique, mais à des milliers de kilomètres.

— Il ne voit plus sa fille alors ?

— Doudana se rendait là-bas quand la banquise existait encore. Depuis, évidemment, elle a dû renoncer. La Guilde ne possède ni hydravions ni dirigeables pour effectuer la traversée.

— Mais désormais elle a acquis des cargos. Elle doit donc parfois se rendre auprès de sa famille ? La vie auprès du Caudillo ne doit pas

être drôle tous les jours, et les Africaniens sont des gens joyeux qui ne supportent pas longtemps une existence trop austère. Ce que vous me dites là est très intéressant.

Durant son retour en hydravion à Titan, il réfléchit intensément et, à peine débarqué, il convoquait son ancien secrétaire Fields. Ce dernier n'appartenait plus à sa suite. Le Kid l'avait chargé d'organiser la production de silicium et il s'en était merveilleusement bien sorti. Cependant le Kid savait qu'il aurait préféré aller vivre à Lacustra City, où, d'ailleurs, il se rendait assez fréquemment.

— Fields, je voudrais nouer avec l'Africana des relations commerciales plus importantes. J'ai réfléchi et le marché de ces régions de l'Asie du Sud-Est et du Nord n'offriront bientôt plus assez de débouchés. Je voudrais que vous vous rendiez là-bas et surtout dans le sud pour étudier la possibilité d'échanges fructueux. Il existe un port excellent qui est Esperance Station. Il ne serait pas plus éloigné pour nous que Djougrad par exemple. Et les Africaniens produisent des marchandises de qualité, surtout dans le domaine alimentaire et textile, et ils possèdent aussi des mines importantes. Pouvez-vous vous en occuper ?

— Le trajet demandera des semaines. Il faut que j'aille jusqu'à Lacustra et que je prenne le train en direction du nord de l'Australasienne, car il n'est plus possible d'emprunter des réseaux en dessous du dixième parallèle nord.

— Je ferai mettre un hydravion à votre disposition, dit le Kid.

— Nous devons nous ravitailler en huile. Aucun appareil ne peut voler aussi longtemps sans refaire le plein.

— Nous équiperons l'hydravion avec des réservoirs spéciaux sans nous soucier du fret, puisqu'il s'agit d'une première prise de contact. Vous n'emporterez que des catalogues, des brochures sur nos productions. Les Africaniens désirent depuis longtemps reprendre des relations avec nous. Ils n'ont rien à attendre de la Transeuropéenne qui est toujours secouée par des troubles politiques. Quant à la Sibérienne, ils sont très méfiants à cause des pétroles du Moyen-Orient.

C'était une zone mal définie que les deux grandes Compagnies revendiquaient. Il n'y avait pas vraiment la guerre entre elles, seulement quelques escarmouches.

— Obtiendrez-vous un hydravion ? demanda Fields qui savait que l'Omnium se montrait désormais pointilleux pour toutes les fournitures destinées à Titan.

— Bien sûr. Nous avons tous intérêt à ce que le commerce avec l'Africana soit de plus en plus important. Liensun le sait fort bien. Vous irez à Lacustra et Ann Suba sera prévenue de votre arrivée. L'hydravion sera équipé pour effectuer de grands vols sans escale, et

nous vous indiquerons où vous pourrez acheter de l'huile ou l'échanger contre certaines marchandises. Vous aurez un commando avec vous, pour vous protéger lors de ces ravitaillements dans des zones où les hydravions ne sont pas tellement fréquents.

Fields paraissait quelque peu perplexe sur cette nouvelle mission. Le Kid l'avait toujours utilisé pour des voyages spéciaux où il fallait faire preuve d'habileté et de diplomatie, et il se demandait bien ce que cachait cette expédition en Africaania.

CHAPITRE VII

Dans la nuit on avait relevé une température de douze degrés dans Lacustra City et lorsqu'en se rasant il entendit ce chiffre à la radio, Liensun resta songeur. Désormais la cité était complètement câblée et chaque logement, chaque atelier ou bureau pouvait recevoir les émissions de radio, de télévision, le téléphone et le télégraphe. On communiquait rapidement avec Markett Station par exemple et quelques autres villes importantes. Le Consortium paraissait disposé à se brancher sur ce réseau qui avait été créé par une société lacustrienne.

« Douze degrés la nuit, c'est très inquiétant, pensa-t-il. La chaleur ne cesse d'augmenter dans des proportions inattendues. »

Il faillit ne pas écouter les autres nouvelles, mais une présentatrice parla de l'arrestation d'un homme âgé qui avait eu une attitude incorrecte envers une très jeune fille dans les rues de la cité. Il avait été quelque peu malmené par la foule, mais devant ses déclarations, la police urbaine l'avait conduit à l'hôpital pour un examen psychiatrique. Le prévenu s'agitait beaucoup en prétendant qu'il était un savant mondialement célèbre et qu'il désirait rencontrer Ann Suba, la directrice de la Manufacture Kurts, prétextant qu'il l'avait connue autrefois.

Liensun ne pensait déjà plus à cette histoire lorsque Ann Suba l'appela à son bureau.

— Tu as des nouvelles de Charlster ? demanda-t-elle.

— Non. Je suppose qu'il poursuit ses expériences d'astrophysicien et de lutineur de filles dans la résidence que je lui ai fait obtenir ?

— Les jolies petites assistantes l'ont abandonné bien vite sauf une, une certaine Merva. Charlster est à l'hôpital psychiatrique accusé d'attentat à la pudeur.

— Le bonhomme arrêté, c'est lui ? Je vais là-bas.

L'hôpital occupait près de mille mètres carrés et c'était un

bâtiment de six étages. On avait prévu les agrandissements successifs en direction des terres inondées, mais il faudrait planter d'autres plates-formes sur pilotis. On y avait même déjà installé des bacs de terre pour faire pousser une végétation décorative.

— Le vieux déséquilibré, lui dit le médecin-chef, nous avons dû lui administrer la camisole chimique. Il est endormi et je pense qu'une cure de sommeil sera bénéfique.

Liensun se rendit dans la cellule où donnait Charlster et fut frappé par son air d'extrême vieillesse.

— Il s'agitait beaucoup, avait des propos incohérents... Il disait qu'il avait des révélations importantes à faire à Ann Suba... Et à vous-même mais nous n'avons pas cru nécessaire de vous en avertir.

— Ann Suba savait qu'il était ici, dit Liensun sèchement.

— Un témoin de la scène d'attentat à la pudeur travaille justement à la Manufacture et a averti la directrice.

— Pourquoi des propos incohérents ?

— Il parlait d'un Nœud Spatial et d'une haltère en disant qu'elle allait tomber et que le Soleil ravagerait tout. Qu'il fallait très vite installer des abris. Sinon tout va griller... Il s'énervait quand les infirmiers essayaient de le calmer et nous avons dû lui faire une série de piqûres.

— Réveillez-le, dit Liensun.

Le médecin-chef le regarda comme s'il venait de lui porter un coup bas.

— Le réveiller ? Mais c'est dangereux. Il ne pourra pas être lucide avant vingt-quatre heures.

— Essayez et tenez-moi au courant.

Cinq minutes plus tard il sonnait à la porte de Charlster et dut tambouriner jusqu'à ce qu'une femme blonde, grasse et le visage endormi, vienne lui ouvrir.

— Oh, fit-elle, Liensun ?

Stupéfait, il regarda ce visage épais, ne parvenant pas à reconnaître la toute jeune fille qui s'appelait Merva et qu'il avait dû connaître là-bas aux Échafaudages, quand elle n'était qu'une enfant. Ce vaurien de Charlster avait le chic pour débaucher ces fillettes. Il avait créé des cours d'astrophysique et était devenu le gourou de toute une génération. Il savait éliminer les garçons pour ne conserver auprès de lui que des filles et, lors de ses voyages en dirigeable pour surveiller les lucarnes célestes, il embarquait avec son harem.

— Vous ne me reconnaissez pas, minaуда-t-elle. Il est vrai que je ne suis plus la petite fille qui vous admirait tant. Je me souviens que dans les Échafaudages elles étaient toutes amoureuses de vous... Et puis vous savez la suite.

Elle le faisait entrer mais ne paraissait pas très à l'aise.

— Charlster est interné, dit-il sèchement, évitant de regarder cette chair rose et grasse que boudinait un déshabillé transparent.

— Je sais... Je devais veiller sur lui comme sur un enfant. Il est obsédé et il a profité d'une inattention de ma part pour filer...

— Il hurlait qu'il voulait voir Ann Suba.

— Oui, je sais... C'était son délire. Il voulait voir tout le monde, mais en fait il voulait surtout courir dans les rues et s'attaquer à des fillettes...

Liensun se dirigea vers le laboratoire et elle le suivit avec appréhension.

— Il travaillait beaucoup ?

— Je ne sais pas. Il passait beaucoup de temps ici.

Liensun essayait de retrouver des notes mais il ne voyait que des piles de paperasses griffonnées auxquelles il ne comprenait rien. Et puis il se rendit compte que dans l'observatoire une caméra fonctionnait et prenait des images du ciel.

— Savez-vous s'il a des films de vidéo ?

— Je ne sais rien.

Tandis qu'il fouillait, elle faisait mine d'en faire autant et en fait recherchait le contact de son corps. Il n'y fit pas attention tout de suite, mais lorsqu'elle se frotta avec une certaine impudence, il se sentit malgré lui troublé.

— Je suis une victime de Charlster, larmoyait-elle. J'étais innocente et bien jeune quand il m'a embauchée avec les autres qui étaient plus délurées et se sont chargées de faire mon éducation sexuelle. Maintenant, elles le méprisent, occupent des situations importantes ou vivent avec un mari et des enfants. Moi j'ai dû rester et continuer à satisfaire les exigences de ce vieillard libidineux.

Elle appuyait sa tête contre son épaule et posait ses mains sur lui. Il y avait dans cet endroit comme une atmosphère équivoque qui le dégoûtait et l'attirait à la fois. Il imaginait le professeur soumettant Merva à ses fantasmes, aurait voulu y puiser une raison d'en être écoeuré et cependant ne parvenait pas à échapper à cette sorte de sortilège malsain.

— Je devais toujours me déguiser en petite fille. Je sais que j'étais ridicule, mais que voulez-vous ! Il m'épouvantait et en même temps je le plaignais. Depuis que nous étions à Lacustra City, elles étaient toutes parties les unes après les autres, oubliant qu'elles aussi avaient été d'une complaisance honteuse. Maintenant elles veulent oublier, le rayer de leur souvenir. Moi j'ai eu quand même pitié. Il fallait le retenir, qu'il n'aille pas faire du scandale et...

— Il y avait aussi la pension qu'il percevait et qui permettait de mener une vie assez confortable, dit Liensun en s'efforçant d'être glacial.

— Oui, bien sûr, mais personne n'aurait fait ce que j'ai fait.

Ses mains potelées se déplaçaient le long du buste de Liensun qui respirait le parfum assez fort de cette chevelure blonde ébouriffée.

— Je vous ai toujours admiré, chuchotait-elle, et parfois c'était à vous que je pensais quand le professeur devenait trop... exigeant.

— Voici des films, dit-il pour lui échapper alors qu'elle se montrait d'une audace incroyable.

Elle poussa un soupir, le suivit alors qu'il se penchait pour ramasser des cassettes du même modèle que celle qui en ce moment enregistrerait des images du ciel. Il réussit à approcher de la visionneuse. Merva ne le lâchait plus, collait son corps brûlant et nu contre le sien. Depuis des semaines il n'avait pas connu d'intimité avec une femme et essayait d'oublier Yeuse. Ann Suba avait désormais rompu définitivement et Songe était trop femme d'affaires pour lui. Parfois il allait la voir à Markett Station, et comme elle ne cessait de parler économie, il finissait par repartir sans avoir passé une nuit avec elle.

— Oh ! comme vous êtes beau, murmurait Merva.

Il se souvenait soudain de cette fille grasse, Murmose, dont il avait fait son esclave là-bas à China Voksal. Une fille de Rénovateurs dont il s'était servi pour parvenir à ses fins. Elle lui était totalement soumise et il la prostituait pour obtenir des bonzes très riches des avantages pour reconstruire un dirigeable. Il avait par la suite eu quelques ennuis avec cette Murmose et Tharbin, le président du Consortium, avait fini par l'en débarrasser. Il ignorait ce qu'elle était devenue. Merva était plus jolie, et si elle avait accepté de perdre une vingtaine de kilos, il aurait retrouvé la jolie fille qui riait toujours dans l'équipe des assistantes du professeur. Toujours habillée comme une gamine, elle pouvait inspirer des sentiments mitigés, il avait parfois été choqué que le vieillard profite ainsi de l'innocence de cette enfant, mais il avait besoin de Charlster à cette époque et le laissait libre d'agir à sa guise avec sa petite troupe de recrues fascinées.

— Il prenait des tas de films qui ne servaient à rien.

Mais Liensun était soudain fasciné par ces images qui, à raison d'une par seconde, faisaient apparaître une étrange chose sur le petit écran, il savait ce qu'était le Nœud Spatial et la fameuse haltère qui se baladait dans le ciel. Lien Rag lui avait parlé du Bulb, du S.A.S., et il comprenait pourquoi le professeur désirait voir Ann Suba, physicienne comme lui, et capable de comprendre les raisons de son agitation. Le malheur avait voulu qu'il rencontre une jeune fille sur son chemin et que ses démons habituels le poussent à des actes répréhensibles, lui faisant oublier pourquoi il s'était échappé de son laboratoire.

— Oh, comme je suis heureuse, roucoulait Merva qui le caressait avec une précision experte. Depuis si longtemps j'en mourais d'envie.

Elle mentait, se prostituait pour lui faire oublier qu'elle s'était mal conduite avec le professeur. Il avait dû la supplier de prévenir ses amis de l'imminence du danger. Il avait la preuve, dans ces images, que le Bulb était en train de quitter son orbite géostationnaire, et Charlster avait toujours affirmé que cet objet spatial pouvait entraîner des catastrophes imprévisibles si jamais il disparaissait.

Liensun avait conscience que son monde actuel allait encore être bouleversé par des catastrophes proches, mais sa longue abstinence ne pouvait résister à l'habileté de Merva. Elle se comportait comme une fille de joie, et il ne détestait pas, au contraire.

CHAPITRE VIII

Isaïe avait repris connaissance et Grathe s'occupait de lui avec douceur. Gus savait que l'instant crucial approchait et que le Bulb allait être arraché à son orbite. Les autres Bulbs avaient trouvé une meilleure tactique et déjà la gravité intérieure s'en trouvait bouleversée.

— Prépare-toi pour les boosters, Grathe, dit-il d'une voix étonnamment calme.

L'écran du Bulb s'éclaira soudain :

— Je vais quitter enfin cette maudite orbite où depuis deux millénaires je suis rivé comme un esclave.

Il écrivit des mots sans suite : « galérien », « bagnard » et bien d'autres qui rappelaient sa soumission aux humains. Puis l'écran s'éteignit. Les batteries d'accumulation de vie donnaient des signes de faiblesse. Combien de temps pouvaient-elles garder leurs charges après la mort ?

— Je suis prêt, dit Grathe.

— Moi aussi, dit Isaïe ; je pense que mon hémorragie a dû cesser mais je préfère ne pas bouger pour l'instant, de crainte qu'elle ne reprenne.

Ils perdaient l'équilibre, se retrouvaient au plafond, mais grâce à leurs cordages pouvaient se déplacer pour rejoindre leur poste. La pesanteur artificielle avait des ratés impressionnants et la climatisation elle-même paraissait folle. Il faisait chaud une minute et froid l'instant suivant. Leur combinaison les protégeait, toutefois ils auraient dû revêtir des scaphandres extérieurs pour éviter le pire. Gus pensa à ses calculs au sujet des boosters, se demanda s'il pourrait suivre sur l'écran spécial leur pénétration dans l'atmosphère pour pouvoir rectifier les angles d'attaque, si par hasard ses hypothèses se révélaient fausses.

— Regardez si l'ordinateur central répond, demanda-t-il à Isaïe qui se trouvait tout à côté. Essayez d'avoir des précisions sur les

anomalies actuelles, apesanteur, oxygénation, climatisation.

Isaïe s'affaira autant que le lui permettaient les secousses et sa position actuelle. Un écran s'alluma et une sirène se mit à ululer. Ils découvrirent que le glissement hors de l'orbite géostationnaire était immédiatement décelé et que l'alerte était donnée. Y avait-il eu dans le passé des incidents de ce genre pour que tout ait été prévu par les anciens occupants ?

— Non, cria Isaïe, je ne me souviens pas.

— Je suis prêt ! hurla Grathe, très surexcité.

La sirène se tut quelques secondes mais reprit son hurlement infernal, tandis que sur l'écran apparaissaient les avertissements en lettres de feu.

— Nous quittons l'orbite, annonça Gus. Voici les instructions pour essayer de la retrouver.

— C'est bien le moment, fit Isaïe les dents serrées. L'ordinateur est en pleine hallucination et confond un peu tout. Il me donne des chiffres et des indications qui ne correspondent pas à la situation présente.

— Le réacteur fonctionne toujours ?

C'était la crainte de Gus que le réacteur tombe en panne et ne surchauffe pour exploser. Il espérait que le Bulb tomberait dans l'océan pour que l'eau froide des profondeurs arrête le processus.

— L'ordinateur commence à reprendre ses esprits, gouailla Isaïe, et cette fois il s'inquiète de la production d'oxygène, dit que le recyclage en a pris un sacré coup, de même que le recyclage de l'eau. Pour le réacteur, il ne signale rien.

— Nous tombons, dit Gus. D'après l'écran de surveillance, nous tombons.

— J'y vais ? demanda Grathe.

— Oui, feu !

Durant quelques secondes puis la minute suivante rien ne se produisit. Pourtant les boosters fonctionnaient si l'on en croyait le témoin lumineux que Gus avait lui-même installé. Puis il eut l'idée de jeter un coup d'œil à l'écran extérieur. La caméra fonctionnait à nouveau et il découvrit que la bande de Bulbs n'était plus visible. Il attendit encore quelques minutes avant de déclarer, la voix émue :

— Nous sommes sur une orbite plus basse que l'ordinateur peut calculer, s'il n'est pas trop endommagé.

— C'est exact, dit Isaïe, nous avons déjà perdu plus de deux kilomètres par rapport à notre précédente situation, et le rythme se poursuit. Nous devons bientôt perdre beaucoup plus.

— Arrête les boosters, dit Gus. Nous devons attendre désormais. Je me demande si les Bulbs vont essayer de nous rattraper ou bien si la précédente orbite représente pour eux la limite à ne pas dépasser.

— Boosters stoppés, déclara Grathe d'une voix très faible, signe de son intense émotion.

Ils restèrent silencieux, puis Isaie annonça qu'ils étaient désormais à cinquante kilomètres en dessous de l'orbite géostationnaire. D'ailleurs un autre signal s'alluma et un écran se mit à cafouiller dans un recoin.

CHAPITRE IX

Merva avait accepté d'endosser des vêtements plus présentables pour accueillir Ann Suba. Liensun, consterné par cette incontrôlable pulsion qui l'avait poussé à besogner plusieurs fois cette fille, essayait de montrer une indifférence glacée, mais Merva, fière de son triomphe, n'était pas prête à jouer les utilités. Elle se changea, d'ailleurs son déshabillé était en pièces, et se prépara à la venue d'Ann Suba. Elle détestait cette femme, se souvenait qu'aux Échafaudages elle se montrait pleine de morgue pour les autres et qu'elle détestait les enfants. On chuchotait d'ailleurs qu'elle était la maîtresse de Liensun qui aurait pu être son fils, et qu'on les avait surpris dans des postures scandaleuses.

Liensun avait téléphoné à la physicienne pour la prier de venir au plus vite.

— Je suis chez Charlster et il y a des choses qui m'inquiètent.

— Je serai là-bas dans une demi-heure, le temps de mettre un terme à une réunion.

Il regardait les films pour ne pas penser à la demi-heure de folie qui l'avait transformé en un mâle survolté. Cette fille douteuse, grasse, avait le don pour mettre son corps en feu. Cette relation n'avait rien de bien sain, mais il s'y était complu et à l'occasion il savait qu'il récidiverait.

Ann Suba fut surprise de voir cette blonde un peu trop grosse lui ouvrir dans un accoutrement ridicule : bas noirs, robe très courte avec un décolleté vertigineux. Elle ne se souvenait pas de cette fille qui était la dernière rescapée du harem de Charlster. Elle ne dit rien jusqu'à ce qu'elle pénètre dans le laboratoire de Charlster où Liensun visionnait un film. Elle se pencha vers l'écran et resta perplexe.

— L'observatoire est à côté, dit-il.

Ils s'y rendirent et grâce à des instructions précises notées par Charlster sur l'appareil, ils purent examiner le Soleil à travers un filtre puissant.

— Je ne savais pas que c'était aussi grave, murmura Ann Suba. Il aurait dû nous en avertir depuis des mois.

Merva entendit cette phrase depuis le labo et commença à se demander si l'appui de Liensun serait suffisant pour lui éviter un châtement sévère. Elle avait cru le satisfaire au-delà de ses espérances, mais désormais cette femme qu'elle haïssait allait dominer la situation. Liensun l'avait fait venir pour l'écouter et non l'inverse, et c'était elle qui prendrait toutes les décisions qui s'imposeraient. Merva se dit qu'elle avait peut-être le temps de s'enfuir, de gagner la station pour prendre un train pour Tcheou Voksal. Il y en avait toutes les heures et, une fois là-bas, elle pourrait échapper au ressentiment de cette femme et peut-être de toute la population. Charlster l'avait suppliée durant des jours et des jours et elle avait refusé d'alerter ses amis.

— Dans quelques jours, peut-être quelques heures, le Soleil va briller de tout son éclat, et d'après ce que je vois rien n'arrêtera ses radiations les plus dangereuses.

— L'ozone ?

— Il fait défaut en certains endroits. Nous étions protégés par les poussières lunaires et celles-ci sont attirées vers de grosses masses en formation. Leur vitesse est assez phénoménale, ce qui me fait redouter le pire pour très bientôt. Il faudrait s'enfoncer sous la glace.

— Tu plaisantes ?

— Non. Nous n'aurons jamais le temps de construire un dôme... Charlster avait prévu un dôme double avec entre les deux hémisphères une couche épaisse d'ozone. Mais il faudrait une année pour réaliser ce modèle... Et encore en dimensions modestes.

— Il faut réveiller Charlster. Il a peut-être des précisions plus rassurantes.

— D'après le médecin-chef ce serait dangereux de le réveiller brusquement. Ils s'y emploient et ce soir nous pourrons certainement lui rendre visite.

Ils passèrent d'autres films mais ils étaient plus anciens et le Soleil n'y apparaissait pas avec cette netteté comme dans les plus récents.

— Nous ne pouvons rien faire ? demanda Liensun.

— Reprendre les vieilles expériences des Rénovateurs à l'envers, sans toutefois beaucoup d'espoir. Dire aux gens qu'ils devront se protéger, s'enduire de produits pour se garantir des rayons ultraviolets... Il faudra dépenser beaucoup d'énergie pour baisser la température dans les maisons.

— Mais cette température peut atteindre combien ?

— Je ne sais pas. Soixante-dix ?

— A-t-on déjà vécu dans une pareille chaleur ?

— Je ne sais pas, dit Ann Suba. Non, vraiment, je ne sais pas. Mais je crains le pire, qu'on frôle les cent degrés extérieurs. Toute vie deviendra exclue à l'extérieur des bâtiments, et les animaux mourront, les cultures grilleront, aucun engin ne pourra rouler. Déjà nous avons des problèmes de refroidissement des moteurs, qu'en sera-t-il si le Soleil triomphe ?

— Il y a bien quand même un espoir ?

— Oui, un seul. Que l'évaporation soit telle que les brumes deviennent d'une grande épaisseur, et quand je parle d'épaisseur je veux dire plusieurs kilomètres... La chaleur sera élevée mais moindre, et l'humidité sera telle que nos organismes n'y résisteront peut-être pas.

Il se rendit dans la pièce voisine pour téléphoner. L'appareil était enfermé dans un coffre dont Merva détenait la clé. À cause de Charlster, avait-elle expliqué, gênée. Sinon il aurait téléphoné au monde entier. Liensun appela l'hôpital, demanda le médecin-chef, écouta puis raccrocha :

— Ils le réveillent très doucement pour ne pas le choquer. Nous pourrions essayer de l'interroger d'ici deux heures.

Il chercha vainement Merva. Il pensa qu'elle avait préféré s'enfuir, fut tenté de téléphoner à la station des trains pour Tcheou Voksal pour qu'on l'intercepte mais y renonça.

— Qu'allons-nous faire, donner l'alerte ?

— Attendons d'avoir interrogé Charlster.

— Tu imagines les conséquences ? Les hydravions dont le moteur chauffera en plein vol, l'*iceberg-ship* qui fondra à vue d'œil sans que les machines réfrigérantes puissent reconstituer la coque. Et des millions de morts grillés par la chaleur effroyable.

Ils retournèrent à l'observatoire et cette fois eurent la certitude que le satellite S.A.S. était en train d'abandonner son orbite pour une autre située beaucoup plus bas.

— Il pourrait se stabiliser à cette altitude, tu crois ?

— Non. Il est en train de tomber. Il va pénétrer dans l'atmosphère en brûlant mais ses restes viendront s'écraser sur la Terre. Et nous ne sommes pas assez malins pour établir le point de chute avec certitude.

CHAPITRE X

Dans Titan c'était la nuit, cependant la chaleur restait élevée, autour de dix-huit degrés, un niveau insupportable pour des gens depuis toujours habitués à de basses températures.

— Il y a quelques années nous subissions couramment des moins cinquante, moins soixante, et nous étions mieux armés pour résister à ce froid polaire qu'à cette vague de chaleur, entendit dire le Kid dans les bureaux de son secrétariat.

Il était seul et venait de déchiffrer le télégramme que lui avait envoyé Liensun. La nouvelle était brève mais terrifiante et le Kid ne pensait pas en avoir jamais reçu d'aussi effrayante. La mort de Jdrien ne concernait que sa propre personne alors que ce que lui disait Liensun condamnait toute l'humanité dans un délai très bref. Le garçon lui demandait quel genre de mesure il préconisait. Pour l'heure il n'existait que des moyens dérisoires pour se protéger du Soleil. Les gens qui s'abriteraient dans leurs demeures toutes portes et fenêtres closes auraient seuls des chances de survivre, mais combien de temps ? Quelques jours, voire quelques semaines de plus que les autres ?

Il convoqua Fields qui arriva deux heures plus tard.

— Je ne suis pas tout à fait prêt, dit l'ancien secrétaire. Je dois encore laisser des instructions et...

— Vous ne partez plus.

Fields resta impassible. Il avait l'habitude des contre-ordres et le comportement du Kid ne l'étonnait plus.

— Il est inutile de vous rendre en Africana, inutile de renouer des relations commerciales... Inutile que par ce biais j'essaye d'atteindre le Caudillo dans ce qu'il a de plus cher.

C'était donc cela, pensa Fields. Il se doutait bien que cette mission cachait une opération secrète du Kid et n'en était pas surpris, car il savait que le Gnome ne renoncerait jamais à se venger de la Guilde, et surtout de son chef. Il connaissait l'amour que le Kid portait à ce métier de Roux Jdrien, qu'on appelait aussi le Messie du Peuple du

Froid. Le Kid l'aimait comme un fils et Fields avait souvent été le témoin de cette affection.

— Fields, un danger terrible nous menace tous. La Terre entière, toute l'humanité. Le Soleil va réapparaître en totalité. Il n'y aura plus de lucarne où les rayons sont tamisés mais la lumière et la chaleur brutale. Nous deviendrons aveugles et nous grillerons sur place. Rien n'y résistera et nous ne pourrons même plus nous nourrir, si par hasard nous échappons au cataclysme. L'océan pourrait même se mettre à bouillir en surface. En montagne, les lacs, eux, risquent de se vaporiser puisque la pression atmosphérique est différente.

— Mais comment cette catastrophe peut-elle arriver si brutalement ?

— Nous avons cru que le réchauffement se maintiendrait à un certain niveau et nous nous sommes laissés entraîner par nos sales habitudes humaines. Nous n'avons pensé qu'au profit, qu'à la guerre, et avons oublié de regarder le ciel. Le seul qui se soit consacré à cette tâche était à moitié fou et tout le monde le prenait d'ailleurs pour un cinglé. Maintenant il est trop tard.

— Que faut-il recommander à la population ?

— La température sera à surveiller avec attention. Je pense qu'il lui faudra plusieurs jours pour atteindre des niveaux dangereux pour nous tous. Nous pourrions en profiter pour calfeutrer nos habitations. Elles le sont déjà contre le froid, mais il faut renforcer leur isolation et surtout essayer de garder des provisions. Mais quelles provisions, alors que la chaleur empêchera le fonctionnement des machines à froid. Notre civilisation de dégel à peine née va devoir céder la place à une autre. Quelques années d'espoir qui vont disparaître d'un coup.

Fields réfléchissait et soudain il releva la tête :

— Aujourd'hui il y avait des filles et des femmes court vêtues sur les quais. J'ai cru revoir un vieux film d'autrefois. Elles portaient des vêtements très légers et fleuris. C'était enchanteur.

Puis il rougit brusquement et se tut. Jamais le Kid n'aurait pensé que son adjoint fût capable d'une telle réflexion émerveillée.

— Ils ne vont pas nous croire, dit-il. Demain il fera deux ou trois degrés de plus et ils penseront que nous sommes des rabat-joie. Ils quitteront les ateliers pour descendre au bord de l'océan ou pour aller papoter dans les cafétérias.

Il fit signe à Fields qu'il pouvait se retirer. On apporta un autre message codé de Lacustra City. Il était signé de Liensun et précisait : « Charlster confirme imminence accélération de la température. Avertissement solennel au monde entier dans une heure. »

Voilà. Dans une heure ce serait quoi, la panique ? L'incrédulité ? Lui avait tout essayé dans sa vie avec la Compagnie de la Banquise, Titan, l'Omnium du Pacifique, et tout s'écroulait. Il ne resterait qu'un

tas de sable fumant d'ici quelques années, quand le Soleil aurait séché les océans et calciné la Terre.

CHAPITRE XI

L'éclairage de secours eut lui-même des défaillances et, par chance, la plupart des écrans et des commandes étaient phosphorescents, si bien que Gus pouvait surveiller leur prodigieuse descente. Ils fonçaient désormais à grande vitesse vers la Terre et il serait bientôt temps de ralentir, lorsque les détecteurs extérieurs commenceraient d'afficher des températures au-dessus du zéro. Pour l'instant, c'était le vide spatial, avec cependant une température loin de l'absolu. Des particules isolées et tous les déchets qui flottaient au départ autour du Bulb devaient subir des frottements qui engendraient une certaine chaleur.

— Isaie, Grathe.

— Ça va, dit le petit docteur, mais j'aimerais bien un peu de lumière tout de même.

— Les alternateurs doivent gripper les uns après les autres dans ces différents soubresauts que nous avons enregistrés.

La lumière revint très faiblement, suffisante cependant pour qu'ils puissent s'apercevoir.

— Les boosters sont bien coupés ? demanda Gus. Il ne faut surtout pas les gaspiller.

— Je pense à la tête des Bulbs quand ils ont vu le cadavre de leur copain leur glisser entre les mains.

— Quel anthropomorphisme audacieux, soupira Isaie. Où est leur tête, où sont leurs mains ?

— Ils vont retourner chez eux maintenant ?

— Ils n'ont plus rien à faire dans le coin, dit Gus.

La chaleur revenait aussi, pas très élevée mais suffisante en tout cas. Gus essaya de regarder à l'extérieur : il n'y avait qu'un fond noir diffusé par la caméra extérieure. Il imagina le Bulb fonçant vers la Terre à une vitesse impressionnante, suivi d'une sorte de queue formée de milliers de cadavres de toutes sortes, de déchets et aussi des longues banderoles de peau morte qu'il perdait depuis des siècles. Y

avait-il sur Terre un observatoire assez bien équipé pour photographier cette étrange comète qui allait bientôt s'écraser sur la planète ? Il se souvenait que dans les trains-mémoires de Karachi, là où se trouvait la plus grande des bibliothèques mondiales d'archives manuelles, il avait lu des bouquins d'astronomie. Au début il confondait astrologie et astronomie, et avait mis des mois avant d'établir la distinction et de comprendre la différence entre une sorte de charlatanisme et une science plus concrète. Il se souvenait de tous ces corps célestes qui voyageaient dans l'espace, et ceux qui le fascinaient le plus étaient les comètes avec leur chevelure fantastique.

— On a un surplus de lumière, dirait-on.

— Quelques lumens.

Isaïe essaya de se lever mais la vitesse devait engendrer une pesanteur qui s'ajoutait à celle, artificielle, que les appareils du satellite essayaient de maintenir dans le cadavre mort depuis plusieurs heures déjà.

— Nous avons voyagé dans le cadavre pourrissant d'un animal de l'espace long de cinquante kilomètres et d'un diamètre de quinze... Vous pensez que les Terriens nous croiront pour peu que le cadavre en question disparaisse dans un océan ?

— Comment en sortirons-nous ?

— Il plongera à des centaines de mètres, voire plus, mais remontera à cause de l'air emprisonné dans son corps. Je pense que nous aurons largement le temps d'évacuer cet endroit.

— Mais le Soleil, dit Isaïe. Si le Soleil provoque une élévation mortelle de la température, que devons-nous faire ?

— Endosser nos combinaisons isothermes qui peuvent nous protéger un moment.

Grathe se déplaça avec infiniment de lourdeur pour boire et manger quelque chose. Gus remarqua que son visage était boursoufflé avec cependant des phases où il s'aplatissait. Leurs corps étaient soumis à une pression assez puissante, alors qu'il avait pensé qu'ils s'envoleraient dans la pièce totalement allégés de leurs poids habituel. Grathe parut projeté contre lui et noua ses bras autour de son cou. C'était puéril mais affectueux et Gus le prit ainsi.

— Comment faisaient-ils autrefois pour regagner la Terre quand ils s'en allaient dans l'espace ?

— Il y avait des vaisseaux construits dans l'espace et reliés par navettes. Celles-ci regagnaient le sol en planant à travers les couches de l'air... D'autres utilisaient un parachute.

— Nous n'avons rien de tel, dit le garçon. Donc nous avons besoin de l'océan. Mais comment le trouverez-vous ?

— La surface des océans est énorme par rapport à celle de la terre, mais je ne me souviens plus du pourcentage qu'ils occupent. Je

pense que nous avons trois chances sur quatre d'amerrir.

Grathe serait bien resté dans ses bras et il le repoussa avec douceur. Isaie les regardait sans afficher de sentiment de jalousie, mais il préférait, dans les circonstances aussi dramatiques, éviter les tensions émotionnelles.

— Nous avons dû perdre des milliers de kilomètres, dit Grathe revenu à son poste. C'est tout de même extraordinaire, et si on ne risquait pas d'en crever, je trouverais ça superbe.

CHAPITRE XII

Vers la fin de la matinée, une foule silencieuse commença à s'amasser tout autour des quais résidentiels où stationnait le train de Lady Yeuse. Les gens arrivaient en famille, hommes, femmes, enfants, vieillards. Les boutiques fermaient, les bureaux se vidaient, les ateliers voyaient leurs ouvriers s'en aller et les chefs d'équipe et les contremaîtres suivaient le mouvement. Ce n'était pas une manifestation. C'était un besoin instinctif de se retrouver avec d'autres gens, de sentir leur présence, leur chaleur, mais le calme persistait et c'était ce qui impressionnait le plus le chef de la garde présidentielle. Il avait fait ranger ses hommes tout autour du train, avait installé des chevaux de frise garnis de fils de fer barbelé, mais les premiers manifestants se trouvaient à quarante, cinquante mètres de là et d'eux-mêmes formaient en se donnant la main une haie qui empêchait les nouveaux venus de déborder ce périmètre.

— La nouvelle a fini par se répandre, dit Yeuse à Reiner en laissant retomber le rideau sur le hublot de son bureau. Nous avons été prévenus quelques heures avant que toutes les radios ne lancent cet appel. Vous avez les derniers relevés ?

— Ils ne sont pas excessifs en ce qui nous concerne ici, à Chiloe Station. Par contre, sur les sommets élevés des Andes, on note une tiédeur inattendue et les glaciers depuis quelques jours fondent. Des centaines de ruisseaux, qui deviennent très vite des torrents, se forment et finiront par se réunir. Nous avons des inquiétudes pour certains niveaux inférieurs des voies ferrées du littoral. La situation serait encore plus préoccupante en Patagonie Orientale où la ville ancienne de Mendoza, qui a ressurgi des glaces voici un an, serait complètement inondée. Les ruines disparaîtraient sous plusieurs mètres d'eau.

— Que dit-on dans le nord de la Province et à Isthmus Station par exemple ?

— J'ai les températures pour Isthmus Station. L'ancien Mexique

étant sous le tropique du Cancer, les chiffres ne sont pas très significatifs pour le reste de notre Concession. La nuit dernière on a relevé vingt degrés, et dans la journée d'hier il faisait vraiment chaud, au point que beaucoup de gens se sont autorisés à se dénuder en grande partie, au mépris des lois sur la décence. La milice a dû sanctionner ces contrevenants.

— Il faudra revoir cette loi, soupira Yeuse, car bientôt nous ne supporterons plus un seul vêtement sur notre corps.

Reiner la regarda comme si elle venait de proférer un gros mot et elle ne put s'empêcher de sourire.

— Mais oui, mon cher Reiner. Vous vous promènerez torse nu avec juste un petit caleçon sur vous. Vous pourrez le choisir avec des fleurs imprimées, ce sera parfait.

— Lady Yeuse... Il est impossible de concevoir que la chaleur puisse atteindre de tel niveau.

— Vous êtes mon adjoint à la synthèse scientifique depuis que j'ai pris la direction de la Panaméricaine, et vous avez, à ma demande, étudié depuis des années l'évolution du dégel et du réchauffement de notre planète.

— Mais je pensais que nous reviendrions à des climats bien définis... Or, ce qu'on nous annonce, c'est un climat équatorial, et même pire pour la Terre entière, excepté peut-être le pôle Sud qui se trouvera protégé des rayons solaires, étant donné l'inclinaison de la Terre sur son axe. Il est à peu près prouvé que notre Terre a basculé sous le poids des glaces et que cette nouvelle position favorise le Sud... Mais elle peut revenir à un autre plan.

— Le Caudillo Hernandez va se hâter de revenir en Antarctique pour sauver sa peau et celle de ses Harponneurs. Mais que feront les Roux qui croient avoir partie gagnée ?

Désormais la Guilde n'occupait plus que des endroits stratégiques sur le continent austral, le Complexe baleinier, le réseau qui y conduisait depuis Leadership Station, mais cette capitale était complètement ruinée par les travaux sous-glaciaires des Roux. La mort de Jdrien n'avait pas freiné leur agressivité envers la Guilde, et désormais les Harponneurs devaient constamment surveiller leurs réseaux. Celui de la Reconquête, qui reliait la capitale à la terre de Graham où se trouvait le terminal portuaire, était protégé par des installations sophistiquées qui permettaient aux miliciens de découvrir les travaux de sape des Roux avec de plus en plus de précision. Ils pouvaient réagir très vite et, depuis que des centaines de Roux s'étaient trouvés ensevelis sous des tonnes de glace, ils ne s'aventuraient plus sous le fameux réseau qui restait à peu près intact. Toutefois la Guilde dépensait beaucoup d'argent, de matériel, et mobilisait des milliers d'hommes pour parvenir à ce résultat. Les

détecteurs perfectionnés qui pouvaient sonder la couche de glace étaient fabriqués par le Consortium dans son nouveau centre industriel de Tsing Voksal, et chacun coûtait à la Guilde plusieurs milliers de tonnes de baleinium.

— Le Caudillo va se trouver dans une situation délicate, dit Reiner, mais nous-mêmes, qu'allons-nous devenir ? La population qui attend au-dehors espère que vous allez leur faire une déclaration.

— Je ne peux présenter un plan de survie alors qu'il n'y a pas six heures que je connais le grave danger qui nous menace tous. Il faut que je réfléchisse.

— Vous devez leur parler. Et en étudiant soigneusement vos paroles, car à la moindre erreur la situation risquera devenir insurrectionnelle. Il faut gagner du temps. Proposez-leur d'élire des représentants qui viendront discuter avec vous des mesures d'urgence. Cela les occupera quelque temps.

— Vous connaissez toutes les astuces politiciennes, remarqua Yeuse. Et c'est une idée comme une autre. Entre nous, Reiner, que pouvons-nous faire pour mettre la population, du moins une grande partie, à l'abri des rayons solaires ?

— Il nous reste le sud, et les vallées encaissées, difficiles d'accès de la cordillère. Mais comment les transporter là ou là et les nourrir ? C'est tout le problème.

— Dans le sud les colonies d'éléphants de mer sont prospères et les troupeaux arrivent chaque jour plus nombreux. Ils fuient le nord qui devient trop chaud pour eux.

— Le sud risque de le devenir et ils émigreront vers l'Antarctique. La Guilde sera gagnante sur tous les tableaux si elle parvient à vaincre l'obstination des Roux.

— Devrons-nous conquérir un territoire sur les glaces de l'Antarctique ? fit Yeuse impressionnée.

— Treize millions de kilomètres carrés. Des millions d'hommes pourraient s'y installer. Avec moins de dix millions de kilomètres carrés les anciens États-Unis d'Amérique étaient peuplés de plus de deux cents millions d'habitants et avaient de nombreuses régions désertes. Il y a le volcan Érebus qui est très mal exploité.

— Il ne l'est plus du tout depuis que la Guilde a envahi cette Province.

— Il pourrait fournir du courant électrique à tout le continent. Il y aura les richesses minières qui restent à découvrir.

— C'est tout ce que vous voyez, et cela seulement pour un avenir lointain.

— Dans moins de dix ans.

— Il faudra tenir dix ans. Comment ? Le sud ? Peut-on savoir quelles seront les températures du sud de notre Patagonie ? Pouvez-

vous faire une étude prospective ?

— Je ne dispose pas d'éléments suffisants. Le professeur Charlster qui désormais habite Lacustra City pourrait seul établir une telle prévision. Je pense que depuis des années il a dû accumuler des données.

— Nous ignorons ce qui va se passer exactement. On nous dit, du moins les radios, et nous devons faire la part des mauvaises interprétations et du goût des commentateurs pour le dramatique, ces radios disent que le Soleil va briller avec férocité, c'est ce que j'ai le plus souvent entendu depuis ce matin. Ça veut dire quoi ?

— Que l'astre ne sera plus voilé par les poussières lunaires. Ces temps-ci les lucarnes plus ou moins opaques nous protégeaient. Il semble qu'à la suite d'un incident spatial ces lucarnes seront désormais largement ouvertes.

— J'aime bien votre « incident spatial », fit Yeuse, sarcastique. Il s'agit en fait d'un bouleversement terrible.

— À l'échelle cosmique c'est peu de chose... Mais pourquoi les poussières lunaires disparaîtraient ? Je l'ignore. Pourquoi le Soleil risque de tout griller, de faire bouillir les océans ? Je ne vois qu'une chose, la pauvreté en ozone de nos couches supérieures de l'atmosphère.

— On ne peut fabriquer de l'ozone ?

— S'il a été détruit, comment faire ? On ne peut fabriquer qu'une chose qui existe dans la nature. On peut l'obtenir grâce à une action électrique sur l'oxygène... Mais il en faudrait de telles quantités pour protéger une ville comme Chiloe que le temps nous manquerait.

— Alors c'est l'exode ?

— Je pense qu'il va falloir effectivement organiser le déplacement de nos populations vers le sud et vers la cordillère, mais le sud me paraît mieux convenir pour le ravitaillement.

— Je vais leur parler, dit Yeuse.

Elle sortit sur la plate-forme arrière du dernier wagon. On avait installé des haut-parleurs pour que tout le monde puisse entendre. On estimait la foule à près de cinquante mille personnes, car des paysans et des éleveurs venus vendre leurs produits venaient d'apprendre la terrible menace et avaient suivi le mouvement des citadins.

— Vous le savez maintenant depuis quelques heures, nous allons devoir affronter une nouvelle épreuve, peut-être la plus terrible de toutes depuis que notre planète est soumise au dégel et au réchauffement. Ce qui est à craindre, ce sont les températures de plus en plus élevées qui transformeront notre pays en désert stérile, surtout dans le nord, mais le sud finira par être atteint au bout de quelque temps. Nous devons donc envisager des solutions pour nous mettre à l'abri du danger. Dès que le Soleil apparaîtra, il faudra se protéger

contre son éclat aveuglant et la chaleur intense qu'il produira. Nous devons nous cantonner dans des endroits où l'ombre et une certaine fraîcheur pourront être trouvées. Nous pensons surtout aux vallées profondes et rendues humides par la fonte des glaciers de notre cordillère des Andes. Ceux qui ont là-bas des familles, des amis, ou qui connaissent bien ces régions, auront intérêt à les rejoindre dès que possible, mais qu'ils n'oublient pas que le ravitaillement devra être trouvé sur place, car viendra le jour où les convois de vivres ne pourront plus atteindre ces zones. Il y a ensuite le sud de notre continent, toutes les îles jusqu'au cap Horn. Des milliers d'îles avec des cavernes, des anfractuosités qui pourront éventuellement être aménagées en abris. Là-bas le ravitaillement pourra être facilité par la proximité de la mer...

Il y eut des murmures et elle comprit ce qu'ils signifiaient.

— On vous a annoncé que les océans se mettront à bouillir, mais je pense que seule une large bande de chaque côté de l'équateur sera concernée. Je ne pense pas que ce phénomène nous concerne même ici à Chiloe et encore moins dans le grand sud. L'eau atteindra des températures étonnantes, très certainement. Notre situation nous vaudra de subir avec moins de dommage cette lumière et cette chaleur, et nous donnera le temps de préparer notre exode. Je vous demande donc d'éviter la précipitation et de vouloir tous en même temps vous ruer vers les montagnes ou vers le sud. Réfléchissez, choisissez ce qui vous paraîtra le plus adapté à vos désirs. Je vous demande enfin d'élire des responsables qui pourront venir discuter avec moi dans les jours prochains. Pour cette station des responsables selon les différents quais et dans les campagnes selon les stations. Je tiens à vous préciser que, personnellement, je suis décidée à rester ici tant que ce sera nécessaire, et tant que la situation restera supportable. Nous faisons faire des études scientifiques pour déterminer à quel moment la vague des fortes chaleurs nous atteindra. Donc pas d'affolement et soyons tous solidaires et pleins de dignité. Ne donnons pas le spectacle d'une lamentable attitude en cherchant à gagner par n'importe quel moyen un abri.

Elle rentra dans son wagon mais constata qu'un quart d'heure plus tard les gens restaient en place. Seuls les paysans de l'extérieur s'étaient dépêchés de partir.

— Qu'attendent-ils ? demanda-t-elle à Reiner.

— Ils ne savent pas. Ils ne savent que faire. Ils chuchotent entre eux mais ne prennent aucune initiative.

La foule commença à se disperser au milieu de l'après-midi, lorsque le thermomètre indiqua dix degrés alors que la veille il n'avait atteint que neuf. Ce fut certainement le début d'une certaine prise de conscience, car peu après on signalait que les omnibus pour les

stations de montagne se remplissaient brusquement. Il y avait eu aussi des achats considérables de nourriture, et les magasins généraux du gouvernement avaient dû ravitailler les boutiques dévalisées, pour montrer qu'il n'y avait pas de pénurie pour le moment.

— Je me demande, disait Yeuse à Reiner, si ces mots, Soleil, équateur, éblouissement représentent quelque chose de concret pour ces gens-là.

CHAPITRE XIII

Liensun et Ann Suba ramenèrent le professeur Charlster chez lui le lendemain matin. Dans le glisseur carrossé, le vieillard regardait avec étonnement ces rues où les gens s'agitaient beaucoup, s'arrêtaient pour discuter avec des inconnus, paraissaient surchargés de paquets.

— Ils sont curieux, dit-il ; on dirait qu'ils sont pris de panique.

— Ils le sont réellement, dit Ann Suba. Nous avons dû hier au soir lancer un avertissement au monde entier pour expliquer la situation. Vous étiez à l'hôpital et je suis venue vous demander si le texte que nous avons préparé correspondait bien à la réalité scientifique de vos observations.

Charlster gloussa :

— J'étais encore très endormi. Maintenant je me souviens... Le Soleil va briller d'un éclat insoutenable et diffuser une chaleur excessive. Oui, c'est bien là mes conclusions. Vous savez, il ne faut pas trop en vouloir à Merva. Elle a refusé de vous alerter, mais je pense qu'elle m'a toujours pris pour un vieux radoteur qui ne sait pas ce qu'il dit. Je suis heureux de la retrouver car je pense que désormais nos relations seront meilleures.

Liensun échangea un regard avec Ann Suba et décida d'annoncer à Charlster que Merva avait disparu. Il le fit d'une voix douce, mais sans essayer de truquer la vérité. Charlster parut ne pas comprendre tout de suite :

— Elle a dû s'affoler et a pris une chambre dans un de ces hôtels récents. Elle reviendra dès qu'elle saura que je suis de retour ; pour moi, elle a craint d'être sanctionnée.

— Professeur Charlster, je suis renseigné sur ce qu'elle a fait. Hier elle a pris le premier train pour Tcheou Voksal et de là a continué pour Markett Station. Elle a quitté définitivement Lacustra City.

— Mais, s'énerva le vieillard, pourquoi ne l'avez-vous pas retenue ? Je ne peux pas vivre sans elle, j'ai besoin qu'elle soit présente à mes côtés. De jour comme de nuit.

Ann Suba regardait la rue et Liensun savait qu'elle était écoeurée par le bonhomme. La veille ils avaient retrouvé dans l'appartement des preuves de l'étrange relation qui liait cet homme à Merva. Il y avait tous ces vêtements de petite fille taillés aux mesures de la jeune femme, mais aussi des chaînes, deux cravaches, différents objets insolites et des photographies faites avec un appareil à développement instantané. Charlster était devenu l'esclave de cette fausse petite fille qui exerçait sur lui une emprise totale.

— Vous ne pouvez pas me conduire là-bas si elle n'y est pas. Je ne supporterai pas la solitude, je préfère retourner à l'hôpital et faire une cure de sommeil. Même je préfère mourir.

— Professeur, dit Ann Suba malgré sa répugnance, professeur, nous avons besoin de vous, de vos connaissances, de vos dons pour la prévision à long terme.

— Je ne suis pas un charlatan. Tout ce que j'annonce peut être vérifié. J'ai des photographies, des films, des notes...

— Nous le savons, professeur, et justement nous avons une grande confiance en vous. Il n'existe pas dans le monde un deuxième professeur Charlster. La société ferroviaire a fait en sorte d'occulter tout ce qui avait trait à l'astronomie et, de ce fait, aucun élève doué pour les sciences ne s'est orienté vers cette branche. Vous, vous avez passé outre tous les interdits, et avez pris de grands risques que vous avez payés très cher par des années de train pénitentiaire. Vous vous devez à l'humanité entière qui, depuis notre communiqué dramatique, attend des précisions, veut s'organiser pour échapper au péril. C'est vous qui conditionnerez le comportement futur de millions de gens.

Charlster ferma les yeux et bientôt un petit sourire satisfait apparut sur ses lèvres parcheminées. Sourire qui bientôt devint assez prétentieux. Liensun eut envie de rire, mais Ann Suba poursuivait dans les louanges, avec un ton tout à fait persuasif, si bien que Charlster lui prit la main et ne remarqua pas qu'elle faisait un effort pour ne pas la retirer tandis que son bras nu, depuis deux jours toutes les femmes portaient des tenues légères, se couvrait d'une chair de poule de répulsion.

— Ah ! ma chère Ann Suba... Vous savez reconnaître mon génie et il fallait quelqu'un de votre classe, de votre haute érudition scientifique pour le faire. J'ai bien conscience de ma valeur et de ce que je peux faire pour le bien-être de l'humanité tout entière. Il est un peu tard, car j'avais déjà lancé des avertissements mais on s'est moqué de moi, on n'en a pas tenu compte.

Il savourait sa victoire et Liensun se disait qu'il faudrait peut-être organiser une sorte de triomphe spectaculaire pour ce vieux prétentieux, et lui donner le sentiment qu'il devait se consacrer entièrement au bien public.

— Mais que fera l'humanité pour moi ? demanda alors Charlster. Je viens de perdre ma petite fille Merva, et qui la remplacera ? Il me faudrait des assistantes, de très jeunes assistantes pour les former à mes disciplines scientifiques. Au-dessus de quatorze ans elles ne sont plus bonnes à rien, car déjà leur esprit est envahi par des absurdités et de fausses connaissances. Voyez-vous, je pense que cinq à six très jeunes filles, toutes bonnes élèves de leur école, pourraient m'apporter une aide précieuse et un très grand réconfort.

— Professeur, murmura Ann Suba qui n'osait plus retirer sa main, mais dont le visage transformé par l'horreur pouvait à tout instant apparaître aux yeux du vieillard comme le symbole d'une désapprobation méprisante, professeur, il sera difficile dans cette cité de vous satisfaire. Pour l'instant ce type de jeunes filles est très peu représenté. Les gens qui s'installent ici sont souvent des célibataires ou des couples sans enfants.

— L'autre jour j'ai rencontré une enfant charmante, mais les passants se sont imaginés que je voulais l'agresser... Ces imbéciles... Ils font partie de cette humanité que vous me demandez de prendre en compte et d'aider, mais croyez-vous qu'après ce malentendu j'en aie envie ?

Ils arrivèrent dans la maison du savant et l'aidèrent à monter à son étage. Il poussa de profonds soupirs en parcourant les pièces où Merva aurait dû se trouver :

— C'est vraiment un grand chagrin pour moi et je n'ai aucune envie de me remettre au travail... Non, aucune envie. Si encore j'avais une équipe pour m'assister...

Il passa dans son laboratoire et se laissa choir sur un siège, le regard éperdu. Ann Suba prit Liensun à part :

— Il nous fait du chantage et je ne me vois pas en pourvoyeuse de petites filles pour cet épouvantail lubrique, il me dégoûte profondément et j'ai envie de lui cracher au visage.

— Cela se voit trop, vous devriez essayer d'être plus indifférente. Il vit dans et par ses fantasmes, et nous n'obtiendrons rien de lui s'il n'a pas ce qu'il souhaite.

— Vous n'allez quand même pas satisfaire sa monstrueuse folie érotique ? Je n'accepterai jamais...

— Il n'en est pas question, toutefois nous pourrions trouver quelqu'un qui, moyennant finances, accepterait de jouer ce rôle. Vous avez vu Merva ? Cette fille mafflue et fessue réussissait à lui faire croire qu'il avait affaire à une fillette capricieuse et autoritaire. Il y a des prostituées dans cette ville qui accepteront peut-être de jouer ce rôle.

— Vous en connaissez ?

— Non, mais je lis les rapports de police. Je vais faire rechercher

celles qui se prêtent volontiers à ce type de mascarade.

— On va trouver une fille stupide, vulgaire, qui ne nous aidera guère.

— Alors déguisez-vous en fillette, lança Liensun.

Elle lui dédia un regard très noir et s'éloigna pour voir où en était le professeur Charlster. Il dormait à moitié dans son fauteuil. Il avait reçu de telles doses de somnifères que son corps, déjà bien délabré, ne parvenait pas à les éliminer tout à fait.

— Vous devriez vous coucher, professeur, fit-elle avec une vague nuance de commisération.

Charlster ouvrit un œil lucide et la détailla silencieusement. Elle lui dit qu'il serait bien dans son lit et qu'avec Liensun elle veillerait à son entretien.

— J'aimerais que vous veniez vous allonger avec moi, murmura-t-il, et que vous me teniez la main.

— Je ne suis pas une jeune fille, professeur, ne put-elle s'empêcher de répondre, agacée.

— Non, mais je vous trouve fort belle. J'ai toujours froid quand je suis seul dans mon lit, et vous savez, ajouta-t-il dans un murmure mais d'une voix pleine de sous-entendus, je m'y entends pour faire plaisir aux dames... J'accepte tous leurs caprices et je sais respecter leurs desiderata.

Liensun surprit ces derniers mots et trouva la scène réjouissante, malgré l'approche de la catastrophe mondiale.

CHAPITRE XIV

— Mais, s'écria Gus, c'est l'image de la Terre. Comment cela peut-il bien se produire ?

— La caméra extérieure donne une autre image et semble désormais orientée vers le bas, lui dit Grathe. C'est ça la Terre, cette boule bleue et blanche ? Mais elle est assez nette on dirait.

— Je ne l'ai jamais vue ainsi, dit Gus. Au début de mon arrivée dans ce satellite on obtenait des images assez sombres malgré la présence des glaces. Le Soleil ne l'éclairait pas... Le Soleil, bien sûr, il commence à se dégager des poussières lunaires. Le Bulb me l'avait annoncé. Dès que nous avons quitté l'orbite géostationnaire, toute une mécanique s'est détraquée. Vous avez entendu parler du Postulat Abominable.

— Oui, dit Isaie, vous me l'avez expliqué.

— Jamais, dit Grathe. C'est quoi ce postulat ?

— La Terre devait rester plongée dans l'ère glaciaire, avaient décidé les Ophiuchusiens, et pour la maintenir dans cet état, ils avaient imaginé ce satellite hybride qui empêcherait les poussières lunaires de se disperser ou de s'accumuler en gros nuages. La mort du Bulb et sa chute empêchent le système de fonctionner et les poussières commencent à flocculer. À se regrouper, car elles s'attirent ou se repoussent comme des aimants, mais finissent par s'agglomérer en énormes masses. Désormais il y aura des quantités de lunes qui graviteront autour de la Terre. Combien, je ne peux le dire, mais enfin plusieurs centaines certainement, qui n'auront qu'une influence limitée, je suppose. Parfois elles passeront devant le Soleil et il y aura éclipse de celui-ci.

— Les Terriens soupireront de soulagement alors, fit Grathe.

— Oui, mais ça ne durera pas.

La caméra paraissait mettre une certaine complaisance à détailler les différentes parties de la Terre. Gus, qui avait souvent regardé des atlas anciens et de vieilles photos prises depuis des

satellites, indiquait les continents, les océans.

— Si le gris sale est la couleur de la glace, il en reste quand même pas mal, constata Grathe.

— Oui, dans le nord de l'Atlantique, mais elle doit se fracturer en énormes îles flottantes. Sur les sommets, bien sûr, mais aussi dans l'Australienne nord entre le Cancer et la Sibérienne... Mais elle va disparaître bientôt. On distingue les énormes fleuves qui atteignent des dimensions effarantes. Ce gros trait brun c'est l'Amazone, le plus grand, le plus puissant et désormais il recouvre des largeurs incroyables dans le nord de l'Amérique du Sud.

— Et celui-là, dans le coin ?

— C'est le Nil, qui a dû réapparaître en Africa, dit Gus. Quand j'ai quitté la Terre la seconde fois, il restait environ quatre cinquièmes de banquises et de glaces, et maintenant à peine un cinquième de la surface des océans et des terres émergées sont encore sous les glaces.

— Qu'est-ce qu'il y a comme flotte, murmura Grathe. Moi ça me flanque une de ces peurs... Dire qu'on fonce droit vers cet océan immense.

— Le Pacifique, précisa Gus. Bientôt nous allons faire plusieurs fois le tour de la Terre pour aborder les couches de l'atmosphère, et nous ne plongerons peut-être pas dans les eaux du Pacifique. Il faudra économiser les boosters car, au dernier moment, si je vois que nous allons nous écraser sur une montagne ou même une plaine, une poussée de quelques secondes peut nous permettre d'atteindre une surface liquide.

Isaie estimait qu'ils avaient dû parcourir plus de douze mille kilomètres depuis qu'ils avaient quitté l'orbite ancienne, et que bientôt les couches atmosphériques se rapprocheraient.

— Vous êtes sûr que le Bulb reviendra en surface et flottera ? L'air n'est-il pas en train de foutre le camp ? Ces traînées blanchâtres qui se congèlent, c'est quoi ?

Gus se pencha et ne comprit pas tout de suite ce que Grathe voulait qu'il voie, et puis il se rendit compte que la caméra photographiait des sortes de flèches de glace qui commençaient de hérissier tout le pourtour de son objectif extérieur. C'était de l'eau, mais plus sûrement de la vapeur, donc de l'air qui devait s'échapper de quelque part. Bientôt toute la caméra serait recouverte et elle ne diffuserait plus d'images de la Terre.

— Ce sont des fuites sans gravité.

— Espérons-le. Si je comprends bien, le Bulb peut donc se remplir très vite d'eau si l'air a foutu le camp, et jamais nous ne pourrons rejoindre la surface de l'océan où nous tomberons ?

— Peut-être avec des scaphandres spatiaux, dit Gus. Pour

vaincre l'énorme pression des grands fonds.

— Et ensuite nous barboterons dans l'immensité liquide avec autour de nous des tas de cochonneries qui s'échapperont du Bulb, des cadavres surtout, de loupés, de primitifs et d'animaux. Il y a des prédateurs dans ces océans ? Ils vont accourir par milliers, non, et ce sera un fabuleux festin pour eux ?

— Des requins, dit Isaïe. J'ai lu autrefois une histoire de requins.

— Avec les banquises, ils ont en partie disparu, dit Gus qui voulait éviter qu'ils ne s'affolent, mais sachant que les requins, justement, avaient parfaitement résisté au chambardement climatique.

CHAPITRE XV

Farnelle était descendue dans les cales encombrées par les bois déjà manufacturés et destinés à la construction d'usines nouvelles. Elle suivit un étroit passage entre des piles énormes de portes et de fenêtres avant d'atteindre le local où son fils Gdami essayait de vaincre la chaleur ambiante. En s'approchant du tropique, il avait eu plusieurs malaises et on n'avait trouvé que cet endroit où il marinait dans un baquet rempli d'eau.

— M'man, je peux pas supporter ce temps, ça va durer longtemps ? Faudra que je reste dans le nord désormais, et ça m'ennuie car j'aime bien le *Princess* et la navigation. J'ai fait d'énormes progrès avec Zabel.

Farnelle pensa que les progrès avaient été multiples dans beaucoup de matières effectivement. Elle en arrivait même à se demander si Zabel n'était pas enceinte, ce qui la rendait mi-furieuse mi-enchantée à la pensée de devenir grand-mère.

— Il fait combien dehors ?

— Trente-cinq, mais nous espérons trouver plus de fraîcheur à l'ouest.

— Tu parles, ce sera pire, je ne pourrai pas débarquer à Lacustra City. Il faudrait installer une climatisation. Tu sais, je rêve aussi d'une fabrique de glace qui me fournirait une sorte de lit sur lequel je pourrais m'allonger. Les nouvelles sont comment ?

— Rien de neuf depuis que Liensun a fait ce communiqué à l'adresse du monde entier. On reparle du professeur Charlster qui va essayer de faire une prévision à moyen terme. C'est-à-dire sur un mois, mais d'après lui le Soleil continue à se libérer des strates de poussières car quelque chose ne fonctionne plus dans le ciel. Les Aiguilleurs, enfin ce qu'il en reste, ont publié un communiqué eux aussi. Ces salauds disent que le monde est foutu parce qu'il n'a plus voulu suivre les directives de la caste. Ils affirment qu'ils détenaient le secret qui permettait aux poussières lunaires de rester comme un voile sur la

Terre, pour la protéger de ce monstre de feu qu'est le Soleil. Avant, ils interdisaient qu'on prononce les mots de Soleil, de poussières lunaires, et les gens se rendent compte qu'ils ont été dupés de nombreux siècles. Du coup le communiqué des Aiguilleurs n'est pas pris au sérieux, alors que dans le fond ils disent vrai. Le satellite que leurs ancêtres avaient mis en place permettait la pérennité de la glace. Tu as besoin de quelque chose ?

— De fraîcheur. On ne trouve pas de machines à faire le froid ?

— Pour l'instant elles sont énormes et équipent des installations industrielles ou les *icebergs-ships* de Lien Rag. Mais on finira par faire de petites armoires qui nous donneront de la glace.

— Tu me feras construire une petite cabane où je pourrai vivre ?

Farnelle en eut les larmes aux yeux. Elle savait que pour sauver Gdami, elle devrait consentir à de grands sacrifices, accepter de se séparer de lui. Le pôle Nord ? On disait qu'il ne serait pas tellement à l'abri des chaleurs infernales et de l'éblouissement, que seul le pôle Sud et l'Antarctique deviendraient habitables, mais tout le monde se précipiterait là-bas et les Harponneurs ne laisseraient personne débarquer sur leur territoire.

— Même le S.I.R.C. ne sera plus vivable pour moi ? demanda Gdami. Et les Esquimaux, comment feront-ils ?

— Je l'ignore.

Le *Princess* avait pu couper droit à travers les Kouriles, le détroit de Lapérouse et la mer du Japon. Il avait croisé des cargos du Consortium qui paraissaient peiner avec leurs machines peu faites pour ces fortes températures. Les diesels du *Princess* se comportaient bien pour le moment.

— Je reviendrai. Il faut changer l'eau de ton bain, elle sera plus fraîche, tu verras.

Elle remonta sur le pont et la chaleur la suffoqua. Pour son petit métier de fils, ce devait être un supplice infernal. Dans la passerelle, Zabel attendait, inquiète :

— Comment est-il ?

— Pas très bien. Il parle de machine à faire du froid. J'espère qu'on en trouvera bientôt. Il faudrait qu'il vive au pôle Sud. Je voudrais que Lien Rag l'embarque dans son S.I.T. Gdami serait bien dans cet univers de glace monumentale.

— Je vais le perdre, osa dire Zabel, prête à affronter la colère de Farnelle.

— Moi aussi, dit la mère de Gdami, mais je préfère ne pas le voir souvent et le savoir en vie. Pas vous ?

— J'ai besoin de lui.

Farnelle laissa glisser son regard sur le ventre et les hanches de la jeune femme. Enceinte ou pas enceinte ?

— J'attends un enfant effectivement, dit Zabel sans hésiter. Dans six mois vous serez grand-mère. Je veux aussi embarquer sur le S.I.T. de Lien Rag. Je m'adapterai vite à ce nouveau moyen de navigation.

— Vous arrivez trop tard, les *icebergs-ships*, les S.I.T. fondront comme le reste. Six mois ? Vraiment ? Vous êtes sûre ?

CHAPITRE XVI

Depuis que le Consortium des Bonzes avait installé un puissant réémetteur radio sur l'île Christmas, il était possible de capter des émissions en plein océan Pacifique, alors que quelques mois auparavant cette possibilité était exclue. Les *icebergs-ships* avaient longtemps traversé cette zone de silence que leurs équipages redoutaient car, durant deux à trois semaines, ils étaient isolés entre ciel et eau. Tous ces hommes, pourtant excellents spécialistes de navigation maritime, restaient encore conditionnés par la vie réduite et inquiète qu'avaient menée leurs ancêtres durant des siècles. On détestait les banquises à cette époque-là, parce que sous des épaisseurs de glace variables mais pourtant solides existaient des abysses d'eau salée, et les terriens avaient alors eu pour les mers dissimulées sous les calottes glaciaires une appréhension irraisonnée. Ce qui expliquait la constante angoisse de ces équipages abordant des traversées de deux mois parfois.

Lien Rag regrettait de ne pas avoir songé lui-même à l'île Christmas pour y installer un réémetteur, mais il avait failli être assassiné par le révérend Fatouah et n'avait jamais été tenté de le rencontrer une fois de plus.

La nouvelle que le monde était menacé par un retour du Soleil parvint au *super-ice-tanker*, alors qu'il avait quitté Chiloe Station depuis quinze jours et remontait vers le nord-ouest.

— Nous allons traverser les tropiques et l'équateur, commandant ? demanda l'homme de barre auprès duquel se trouvait Lien Rag cette nuit-là.

— Bien évidemment.

— Et si l'eau bout ?

— Non, elle ne bouillira pas. Ce que vous venez d'entendre n'est pas pour tout de suite.

Mais avec le quart descendant, à la relève, la nouvelle se répandit et, bientôt, il n'y eut plus un seul marin dans sa couchette. Ils

se pressaient sur le pont du monstre de glace, humaient l'air, sondaient l'eau pour relever la température.

Il faisait une nuit très tiède, même chaude à cette latitude pourtant encore basse. Lien Rag allongeait sa route pour suivre le plus longtemps possible le cinquante-cinquième parallèle et ses eaux froides, économisant ainsi du carburant, la coque en glace n'ayant pas besoin d'être hautement réfrigérée. Mais ils allaient évidemment remonter vers le Capricorne et l'équateur et l'équipage commençait de s'agiter.

Le second, un certain Malar, entra dans la passerelle pour mettre Lien Rag au courant de l'inquiétude croissante des hommes d'équipages.

— Ils relèvent des températures de l'eau inquiétantes. Nous ne devrions pas avoir dix degrés à cette hauteur-ci. Tout juste sept.

— Nous ne risquons rien. Et nous avons assez de carburant pour faire circuler abondamment le fluide glacial dans notre structure de capillaires. Le S.I.T a été construit avec un soin extrême, parce que moi-même et tous les ingénieurs savions que le climat irait en s'adoucissant.

— Mais vous ne prévoyiez pas la proximité d'une telle catastrophe. Le Soleil va tout griller, nous aveugler et faire bouillir l'eau des océans. Il n'y aura plus rien de vivant sur cette terre maudite, ni les plantes, ni les animaux ne pourront résister et si nous ne mourons pas carbonisés nous crèverons de faim et de soif.

Plus tard le message de Liensun adressé à toute l'humanité fut confirmé par celui du professeur Charlster. Peu de gens connaissaient l'astrophysicien et Lien Rag dut expliquer qui il était.

— Croyez-vous que ce soit la fin des *icebergs-ships* et des S.I.T. ? demanda un marin lorsque Lien Rag réunit tout le monde sur le pont avant.

— Il faudra certainement y renoncer. Je ne crois pas que les océans se mettent à bouillir, mais je crains que l'eau n'atteigne les quarante à cinquante degrés aux approches de l'équateur, d'ici à quelques mois. Aucune de nos machines à produire du froid ne pourrait travailler dans de telles conditions. Il faudrait une telle dépense d'énergie que le transport du fuphoc ne serait plus rentable.

Dès lors les marins dormirent très mal, ne pouvant se résoudre à regagner leurs couchettes une fois leur service terminé. Ils se fatiguaient en discussions stériles et restaient aux écoutes des radios. Bientôt celle de Christmas fut remplacée par la station de Titan et les nouvelles n'étaient guère meilleures. On disait que le professeur Charlster essayait d'établir des prévisions à moyen terme sur les conséquences d'un retour aussi brutal du Soleil.

Dans la journée on regardait le ciel très nuageux, on croyait

souvent apercevoir le feu du Soleil, mais en général c'était une illusion d'optique.

— Par chance cette évaporation d'eau de mer nous protège, et surtout nous empêche de distinguer véritablement le ciel. Le plafond est très bas, et un dirigeable ou un hydravion aurait les plus grandes peines à nous trouver.

Certains jours, le S.I.T. naviguait dans un épais brouillard qui limitait toute visibilité à cinquante mètres. On surveillait les radars, les infrarouges, les échos sondeurs avec vigilance, et les quarts étaient réduits de moitié, à cause de la fatigue provoquée par une trop grande attention et par la tension du danger qui rôdait.

— La température de l'eau est de vingt-deux. Nous sommes certainement sous le tropique du Capricorne, dit Malar un matin. Nous trouverons plus de trente à l'équateur.

— Tout dépend des courants, dit Lien Rag qui sortit une carte établie depuis peu, d'après ses propres observations et celles qu'un dirigeable de l'Omnium avait faites.

On était allé jusqu'à colorer les courants froids en bleu et les chauds en rouge durant des jours. Puis on avait photographié ces grandes écharpes qui sur des milliers de kilomètres traversaient l'océan Pacifique.

— Regardez, Malar. Ici vous avez le courant du Pérou qui est froid et qui remonte vers l'équateur. Il mêle ses eaux à celles plus chaudes et les tempère, mais plus au nord le contre-courant équatorial ainsi que le courant équatorial nord sont très chauds. Et malheureusement, pour atteindre Rock Station en Nemicie, nous suivrons ensuite le Kouro Shivo qui remonte vers le nord et qui est chaud également. Nous allons dépenser énormément de fuphoc et nos compresseurs seront mis à rude épreuve. Il faudra redoubler de vigilance nuit et jour.

Désormais, les différentes radios qu'on captait ne parlaient que de la catastrophe imminente. Il y avait des témoignages de la Sibérienne affirmant que le Soleil avait déjà aveuglé et tué des centaines de gens, dans un endroit où n'existait aucune évaporation d'humidité.

— C'est ce qui nous sauve pour l'instant, croyez-vous ?

— Non, répondait Lien Rag à ceux qui posaient ce type de question. Même si le brouillard se déchirait, je ne pense pas que le Soleil serait dans sa pleine puissance. Les poussières lunaires ne se disperseront pas du jour au lendemain.

— Et cette histoire que racontent les émetteurs des Aiguilleurs ? Ils auraient été les maîtres des poussières lunaires et, depuis qu'on les a privés de leur pouvoir, le monde se trouve sur le point de disparaître.

— Je ne suis pas assez qualifié pour répondre, dit Lien Rag.

Mais peu à peu on commençait à savoir qu'il avait quitté la Terre un jour pour une autre planète, enfin ce que l'on appelait un satellite artificiel qui se serait trouvé au-dessus des nuages. Tout le monde se racontait ce type d'histoires, avec des variantes si extravagantes qu'il était difficile de connaître l'exacte vérité. La réputation mystérieuse de Lien Rag faisait de lui un héros supérieur, et on racontait qu'il avait eu un fils Messie des Roux et un autre qui dirigeait l'Omnium du Pacifique, tous deux excessivement doués et eux aussi crédités de pouvoirs étranges.

Mais lorsqu'à proximité de l'équateur on releva une température de quarante degrés pour l'eau de surface, l'affolement s'empara du *super-tanker* de glace. On pouvait voir de grands pans de glace se détacher de la très haute coque et fondre presque instantanément dans l'eau chaude.

— Un bain à quarante est insupportable pour un homme, disaient les marins. Nous n'arriverons jamais en Nemicie.

— Si, dit Lien Rag. Les compresseurs donnent le maximum et la coque est d'une épaisseur telle que nous pouvons perdre plus d'un mètre sans aucun inconvénient.

— Pour plus tard, dit Malar, ne pourrait-on pas l'isoler ? Il suffirait de quelques centimètres pour faire d'importantes économies.

Lien Rag se taisait. Il savait que le S.I.T. terminait un voyage difficile et que peut-être ils ne pourraient jamais retourner sur les côtes de Patagonie. D'ailleurs, l'île aux Phoques allait rapidement disparaître. On déménageait les installations et les troupeaux des éléphants de mer la quittaient par milliers chaque jour. Le seul poste de ravitaillement serait Chiloe et le sud de la Patagonie, mais les côtes étaient dangereuses avec des îles nombreuses, des chenaux hérissés de récifs et d'une trop grande étroitesse.

Lien Rag pensait à Jael qui devait l'attendre, angoissée, dans la ria de Rock Station. Il pousserait un grand soupir de soulagement quand il apercevrait sa silhouette charmante sur le môle d'accès.

Le brouillard se déchira et le plafond remonta à deux ou trois mille mètres, mais le soleil resta invisible. On soupçonnait sa présence flamboyante cependant, et on ne pouvait trop fixer cette tache d'or qui apparaissait dans les nues.

— Il dévorera les nuages jusqu'aux derniers. Il dégagera le ciel et alors commencera notre agonie.

Un marin s'était juché sur le gaillard d'avant et prophétisait à sa manière.

— Je le fais mettre à fond de cale, s'emporta Malar, mais Lien Rag l'en empêcha.

Le voyage s'achèverait avant huit jours et nul ne savait ce qui

arriverait ensuite. Ils devraient conserver la moitié de la cargaison pour un éventuel voyage de retour et l'alimentation des compresseurs à froid. Deux cent cinquante mille tonnes seulement seraient commercialisées, mais c'était mieux que rien en ces heures dramatiques.

— Nous avons encore perdu des épaisseurs de glace, lui annonça Malar alors qu'ils remontaient toujours dans le Kouro Shivo.

Ils devaient bientôt l'abandonner pour pénétrer dans la mer des Célèbes. Lien Rag était un des rares, avec Farnelle, à utiliser ces anciens termes qu'il avait retrouvés sur des cartes anciennes. Mais il fallait bien trouver un nom à ces passages-là puisque la banquise avait complètement disparu.

— Dans la mer de Chine Méridionale, peut-être que l'eau de mer sera beaucoup moins chaude.

— On aperçoit les capillaires à certains endroits. Juste quelques trous comme la grandeur d'une main, mais c'est suffisant pour effrayer l'équipage.

— Nous arriverons sans dommages, répétait Lien Rag.

Un soir Charlster parla, et le ton emphatique et vaniteux du vieillard était difficile à supporter.

CHAPITRE XVII

— Ça sent la bonne viande grillée ! s'exclama Grathe. Et ça me donne drôlement faim. Pas vous ?

Effectivement ça sentait la viande grillée et Gus se revit autrefois sur la banquise de la Dépression Indienne, quand il n'était qu'un pauvre cul-de-jatte traîne-wagon, c'est-à-dire clochard ferroviaire à l'affût d'un petit boulot pour survivre. Il avait participé à la récupération de marchandises éparpillées lors d'un déraillement. Une entreprise se chargeait de ce boulot dans cette région perdue où les accidents étaient nombreux, à cause des vents furieux, des icebergs et des congères. Un jour il avait récupéré des cochons morts. Des centaines de cochons morts qui, avant de crever, avaient voulu courir sur la glace mais le froid les avait tous rattrapés. Le soir, ils ne mangeaient que du cochon, sous toutes ses formes et souvent grillé.

— Le Bulb est en train de frire, dit Grathe.

Ils venaient d'aborder les hautes couches de l'atmosphère et l'angle n'avait pas été fameux. Mais dans cet air encore rare, les conséquences avaient été minimales. Désormais, il fallait garder son sang-froid et veiller avec soin à peaufiner son angle de pénétration.

— Ça fait fondre la glace sur la caméra, vous avez vu ?

Effectivement la vision était bien meilleure, mais on n'apercevait que l'océan Pacifique dans toute son immensité, de quoi donner froid dans le dos des trois rescapés.

— Tout carbonisé, tout noir, le Bulb. Il n'avait pas prévu cette fin-là certainement. Le trou noir c'est quoi ?

— Je ne sais pas, dit Gus. Peut-être le néant, peut-être l'orée d'un autre monde, qui sait ?

Isaïe se plaignait à nouveau de douleurs internes. La pression atmosphérique s'était appesantie sur eux depuis un moment. Gus ne savait pas s'il y avait un rapport avec leur entrée dans l'atmosphère.

— À combien sommes-nous de l'impact, en chute libre ?

— Mille kilomètres.

— Et autrement ?

— Nous ferons plusieurs fois le tour de la Terre pour éviter de flamber comme une torche. Alors tu n'as qu'à compter.

Les flammes apparurent plus bas et coururent le long de l'immense corps. La caméra disparut bientôt, certainement grillée puisqu'en matière organique, une sorte de substance cornée. Ils ne savaient plus où ils étaient mais les calculateurs fonctionnaient à peu près bien. Isaie se tordait là-bas et il fallait lui faire des piqûres. Gus rampa vers lui et prépara la seringue, fit un garrot.

— Combien de temps encore ?

— Trois fois le tour de la Terre à six, sept mille à l'heure, peut-être vingt heures, peut-être moins. J'ignore à quelle vitesse exactement nous glissons sur les couches d'air.

— Ces flammes, c'est normal ?

— Oui, vous inquiétez pas.

Gus s'avavançait beaucoup. Il ignorait si c'était dangereux ou pas et préférait ne pas y penser. Le Bulb devait brûler, mais combien de temps la carapace résisterait-elle ? Il revint à sa place et discrètement tâta la paroi à côté de lui : elle n'était ni chaude ni froide.

— Moi aussi j'ai tâté, dit Grathe à mi-voix. On ne peut pas dire exactement si ça chauffe ou pas. Un sandwich ?

Le garçon mangeait et buvait beaucoup. Gus s'abstenait, de crainte de devoir tout évacuer. Aller aux toilettes dans de pareils moments c'était exclu. Il aurait voulu le faire comprendre au garçon, mais il le laissait se gaver si c'était là un moyen pour vaincre sa peur. Ils avaient tous peur. Pire, ils étaient terrorisés et incapables de vraiment réfléchir sur ce qui allait leur arriver.

— Les gens sur Terre, comment sont-ils ? Beaux, gentils ?

— J'ai quitté des individus qui vivaient sous des dômes à cause du froid, je ne sais pas ce que sont les hommes de l'époque de la grande chaleur. Tout ce que j'ai connu a dû disparaître et peut-être même mes amis.

— C'étaient qui, vos amis ?

Il énuméra Lien Rag, Kurts, Jdrien, Yeuse, Farnelle et Ann Suba. Mais surtout Yeuse. Il était heureux de se représenter devant elle avec des jambes solides et non comme un misérable cul-de-jatte. Pourtant il lui avait fait l'amour, mais dans des circonstances où une femme avait plus besoin d'une présence que d'un mâle. Il avait abusé de son état pathologique d'angoisse mais ne le regrettait pas. C'était une belle femme, merveilleuse en tout.

— Vous avez l'air ému, dit Grathe. Vous les aimez beaucoup ?

— Oui, pas mal.

— Je n'ai jamais compris pourquoi vous êtes revenu dans cette saloperie de satellite au lieu de rester avec eux.

— Moi non plus, dit Gus ; je ne sais pas ce qui m'a pris.

CHAPITRE XVIII

Liensun traversait les rues parmi une foule fébrile qui paraissait tourner en rond entre les différents magasins où elle achetait tout et n'importe quoi. De quoi manger pendant des semaines, mais aussi des produits ayant la réputation, justifiée ou non, de protéger contre les brûlures du Soleil. Une crème, utilisée par les métallurgistes pour se protéger de la chaleur dégagée par les coulées d'acier à la sortie des hauts fourneaux, connaissait un succès fou, et les pharmaciens et les droguistes avaient dû en commander des milliers de tubes. Elle était fabriquée dans une petite Compagnie himalayenne à partir d'un produit animal et les actions de cette Compagnie flambaient à la Bourse de Markett Station. Il le savait parce que Songe lui avait téléphoné la veille au soir pour prendre de ses nouvelles, et lui dire qu'elle faisait de bonnes affaires avec les produits alimentaires les plus simples comme le riz, le blé, le sucre, la viande séchée. Par contre la viande congelée ne trouvait plus preneur et d'énormes quantités attendaient dans les silos réfrigérés de la station. Pas une fois Songe ne manifesta un quelconque regret qu'il ne soit pas auprès d'elle. Elle s'enquit de Charlster, voulant savoir ce qu'il pensait de la situation.

— Il boude, avait répondu Liensun. Il a perdu son âme sœur qui pourtant le réduisait en esclavage. Il veut qu'on lui trouve tout un groupe de très jeunes filles. Évidemment il n'en est pas question, et du coup il refuse de nous communiquer le résultat de ses dernières observations.

— Je peux vous trouver quelques jeunes et jolies filles, lui avait dit Songe. Ce n'est pas ce qui manque ici à Markett Station, et à raison de cent dollars l'une par jour, il n'y a aucun problème. Elles satisferont Charlster dans toutes ses demandes.

— Va dire ça à Ann Suba, lui avait répondu Liensun, plein de ressentiment envers la physicienne.

— Toujours aussi puritaine ? La situation actuelle exige pourtant que les préjugés et les règles de morale s'estompent. Charlster est un

vieux cochon mais nous avons tous besoin de lui et de ses prévisions.

— Le climat, à Markett ?

— Tu as de ces mots, remarqua Songe. La température est assez peu élevée pour l'instant. Il semble que les côtes souffrent plus que l'intérieur des terres et nous sommes toujours environnés de glaces. Celles-ci fondent très vite et d'ailleurs les réseaux commencent à devenir difficiles à emprunter, surtout ceux du sud. Pas de problème avec ceux du nord-ouest en provenance de l'Himalaya. Bien des gens commencent à quitter la ville pour ces régions élevées où les glaces persisteront longtemps. Mais les affaires continuent et de plus en plus d'hommes d'affaires s'intéressent à notre Omnium, et surtout à Lacustra City. Ils se rendent compte que la construction sur pilotis est peut-être une garantie pour l'avenir, même si la chaleur devenait difficile à supporter. Autrement, il y a des petits malins, voire des arnaqueurs qui proposent des tas de protections contre le Soleil. De plus, la glace commence à fondre sur les quais et on patauge dans une sorte de boue désagréable.

Liensun, en se rappelant ces dernières paroles, regardait autour de lui avec satisfaction. Les rues en planches de Lacustra City étaient sèches, bien propres. Toutes les villes construites sur les glaces allaient connaître des jours difficiles, puis disparaîtraient. Lacustra City aurait aussi des ennuis, mais déjà il songeait à une protection sous un globe énorme qui filtrerait les rayons solaires et climatiserait la ville. Mais il avait besoin des conseils de Charlster avant de lancer la construction d'une telle ampleur.

Dans l'appartement de Charlster se trouvaient plusieurs personnes, deux scientifiques travaillant pour Ann Suba et celle-ci. Le vieux savant était invisible.

— Il refuse de quitter sa chambre. Il maintient ses exigences.

— Vous avez progressé ? demanda Liensun aux deux spécialistes ?

— Non. Nous devons avouer notre ignorance dans un domaine aussi spécifique que celui de l'espace. L'analyse des films, à raison d'une image par seconde, nous montre qu'un objet inconnu assez volumineux est en chute libre vers la Terre, depuis une orbite géostationnaire qui était située à trente-six mille kilomètres. Cet objet devrait brûler dans les couches atmosphériques, mais seulement en partie. Le reste viendra s'écraser sur terre ou tombera dans un océan. Nous ne pouvons pas préciser l'endroit de l'impact.

— Tout cela je le savais, dit Liensun, agacé, j'ai quitté cet endroit à deux heures du matin. Ann, qu'en penses-tu ?

— Juste une remarque. L'objet en question est bien d'origine organique comme l'avait prévu le professeur Charlster, et pour l'instant il diffuse même des rayonnements d'infrarouges assez

importants. J'en ignore la cause. Normalement il devrait être froid. Autre chose, aussi : il est radioactif.

— Dangereux ?

— S'il tombe sur Lacustra City par exemple, il peut contaminer la population dans un rayon assez étendu.

Liensun pénétra dans la chambre de Charlster, après avoir essayé en vain de lui parler à travers la porte. Le vieillard était assis dans son lit avec des dizaines de photographies éparpillées sur son drap. Il faisait horriblement chaud dans cette pièce. Charlster était nu et la peau de son torse pendait de tous côtés.

— Voulez-vous déjeuner ?

— Regardez celle-là, merveilleuse, non ?

Liensun jeta un bref regard à la jeune fille qui se tenait légèrement penchée au-dessus d'une table, montrant ses reins mignons et tournant vers l'objectif un visage espiègle.

— Je ne veux rien, je veux mourir. Ne comptez pas sur moi pour vous fournir des renseignements. De toute façon, nous sommes foutus. Nous allons griller.

— Le Bulb est en train de tomber vers la Terre.

— Ce nom est ridicule.

— Je le tiens de mon père. Lui est allé là-haut dans ce satellite et en a rapporté des informations intéressantes. Ne voulez-vous pas le rencontrer ? Il doit arriver à Rock Station sous peu et de là embarquera dans un hydravion pour être ici au plus vite.

— Bientôt plus aucun hydravion, plus aucun dirigeable ne pourra voler dans un air chauffé à blanc.

— Charlster, qu'exigez-vous exactement ? Une femme ?

— Non, pas de femme, j'ai horreur des femmes. À partir de vingt ans elles sont exécrables et je déteste leurs corps...

— Merva avait plus de vingt ans.

— C'est faux, vous mentez, cria le vieillard. C'était une petite fille que je chérissais.

Liensun alla lui préparer un petit déjeuner copieux. Il avait fait livrer des produits de choix et ne lésinait pas sur les dépenses. Lorsque Ann Suba le rejoignit, il lui marqua sa froideur et elle comprit qu'il lui en voulait :

— Vous attendez que je vous donne le feu vert pour aller recruter dans une école d'adolescentes de quoi assouvir les vices de ce bonhomme ?

— Il ne s'agit pas de ça. Songe me propose des filles assez jeunes pour séduire Charlster, pas des fillettes mais des personnes pouvant tout de même faire illusion. Cent dollars par jour.

— Des filles qu'elle fourre dans les bras de ses clients pour leur faire signer des contrats ?

— Ne soyez pas aussi méchante. Nous voulons que Charlster analyse heure par heure la situation et projette plusieurs hypothèses d'avenir. Les médias commencent de nous harceler pour avoir des précisions. Ils finiront par envoyer ici leurs journalistes les plus efficaces. Je vais d'ailleurs faire protéger cette maison par un cordon de police.

— Écoutez, je vous propose ceci. Deux des filles qui travaillaient pour Charlster sont désormais employées chez moi. Elles se débrouillent très bien dans leur spécialité qui est l'analyse des nouveaux matériaux organiques, justement. Un jour elles sont venues me trouver en me disant qu'elles en avaient marre de ce vieux fou, ce fut exactement leurs termes, et qu'elles voulaient travailler en toute liberté et je les ai embauchées. Je vais aller les trouver, non pour les convaincre de reprendre une place momentanée auprès de Charlster, mais pour essayer de comprendre comment il fonctionne dans son travail et dans sa vie privée, voire intime.

— D'accord. Mais si vous échouez, j'appelle Songe et j'envoie un hydravion chercher quelques-unes de ces filles.

— Je suis d'accord, dit Ann Suba.

Il apporta le plateau à Charlster mais ce dernier le surprit et, dans un geste de colère, envoya tout balader sur le tapis de la chambre. Puis il s'enfouit sous son drap en criant qu'on le persécutait. Liensun préféra le quitter et se rendit dans l'observatoire pour visionner les derniers films. Il attendait avec impatience que son père aborde en Nemicie. Il voulait le faire venir, espérant que les précisions scientifiques qu'il développerait devant Charlster inciteraient ce dernier à reprendre ses travaux.

CHAPITRE XIX

Après avoir survolé le matin les innombrables îles du sud, les archipels importants de Madre de Dios, l'hydravion se trouva au-dessus de l'entrée du détroit de Magellan. Un cargo l'empruntait, se dirigeant vers Punta Arenas. Yeuse avait aperçu d'immenses troupeaux d'éléphants de mer sur toutes les côtes, s'était rendu compte que les travaux de construction de voie ferrée avaient vraiment progressé et que sous peu Punta Arenas ne serait plus isolée de Chiloe Station.

— Votre future capitale ? demanda Reiner qui l'accompagnait.

— Pourquoi pas. Les températures extérieures sont encore très basses. Vous pouvez voir les glaciers qui ne paraissent pas fondre très vite car les torrents restent peu nombreux, avec un débit assez sage.

Là-bas dans Chiloe, les exodes avaient commencé surtout vers la cordillère ou les gens possédaient des racines dans les anciens villages en partie abandonnés. La population espérait survivre là-bas de quelques cultures et d'élevage, cependant beaucoup choisissaient des vallées trop ouvertes où le Soleil brûlerait tout.

À l'atterrissage elle fut reçue par les autorités locales, chef de station, chef de poste militaire. Benfield et Jikano se trouvaient également là. Ils étudiaient déjà la possibilité d'envahir la côte nord de l'Antarctique, dans le cas où la survie dans le sud de la Patagonie deviendrait impossible.

Yeuse apportait des nouvelles qui ne pouvaient malheureusement pas être captées dans l'extrême sud. Elle songeait à faire installer un réémetteur sur le Fiz Roy, un sommet élevé de la cordillère.

— Les habitants des régions équatoriales fuient dans le désordre. Dans le nord de la Patagonie c'est la panique et les trains ne peuvent contenir tous ceux qui veulent gagner le sud et les hauteurs des montagnes.

— Les réseaux du littoral sont encore en état ?

— Non. Trop de torrents dévalent des montagnes et les coupent

en des dizaines d'endroits. Nous devons faire la part des choses. Pour ces populations du nord nous ne pouvons plus rien faire. Nous enverrons des hydravions avec des vivres et des médicaments, mais hélas nous ne disposons pas des quantités suffisantes pour empêcher les famines et les épidémies. Nous devons nous replier sur la partie sud de la Patagonie, disons à partir du trente-cinquième parallèle. Je sais que c'est cruel, cependant je pense surtout à la sauvegarde de l'espèce humaine sans trop faire de sentiment. Je ne désespère pas des possibilités de survie des hommes dans le nord. Beaucoup lutteront avec acharnement, et je pense qu'ils découvriront des endroits où les méfaits du Soleil pourront être combattus. Il y a des zones d'élevage d'animaux habitués à l'altitude et qui souffriront de la chaleur. Maintenant, est-ce que le Soleil sera aussi destructeur pour nos régions que pour celles situées plus haut ? Nul ne peut le dire.

— Les informations de Lacustra City sont toujours répercutées sur toutes les radios du monde, non ?

— Elles devraient, mais depuis deux jours ces informations sont nulles. Les commentateurs répètent toujours la même chose, quand ils n'inventent pas de toutes pièces des faits qu'on ne peut vérifier.

— Le Soleil est-il déjà apparu dans toute sa puissance ? demanda Benfield.

— Non, répondit Reiner. Il n'y a pas un seul témoignage crédible là-dessus. Par chance, le Pacifique s'évapore beaucoup plus vite et d'énormes brouillards sont en suspension dans l'air. Certains, d'après des observations qu'on peut estimer sérieuses, auraient plusieurs kilomètres d'épaisseur. Un hydravion aurait mesuré une masse totale de dix kilomètres. Brouillards au plus bas, nuages ensuite. Mais il suffit d'une légère variation des températures pour que tout cela se transforme en pluie et pourquoi pas en grêle ou en neige.

Dans l'après-midi, elle visita une fonderie ultramoderne utilisant le lard des éléphants de mer qui pullulaient littéralement dans le détroit de Magellan, au point que les cargos qu'elle avait achetés devaient naviguer lentement pour traverser ces troupeaux énormes. Le poisson était abondant et les espèces qui proliféraient dans les eaux froides descendaient de plus en plus nombreuses vers ces parages. Pour l'instant, les réserves d'huile et de viande s'accumulaient mais on devait envisager d'autres moyens de stockage et là était la difficulté. On salait, on fumait la viande, toutefois les installations restaient artisanales, médiocres.

— Pas de silos réfrigérés envisageables avant des mois ou des années, lui dit le chef de station, un certain Alakayu. Les compresseurs devraient venir de Titan ou de China Voksai et nous les attendons en vain.

— Le président Kid a dû se les réserver, expliqua Yeuse, et c'est

tout à fait normal. L'île du Titan est proche du tropique et doit connaître des températures élevées en ce moment.

Dans Punta Arenas l'air était agréable, autour de six degrés, et l'eau de mer était toujours aussi froide ; des glaciers continuaient d'occuper les vallées voisines mais on ne pouvait utiliser leur froid.

— À moins de creuser en profondeur, expliqua Alakayu. Atteindre l'inlandsis et entreposer les quartiers de viande là-dessous. Nous aurions ainsi un délai de grâce en attendant d'hypothétiques compresseurs.

Benfield avait organisé un service d'espionnage qui fonctionnait de mieux en mieux, et désormais les informations sur Magellan Station de la côte orientale arrivaient nombreuses.

— La Guilde réembarque pas mal de matériel mais pas ses hommes. Les habitants commencent à penser que le Caudillo va les abandonner pour essayer de se réimplanter solidement dans les glaces de l'Antarctique, où le Soleil ne pourra jamais provoquer de catastrophe. Cependant les Roux ne se laisseront pas faire.

— Étrange, dit Yeuse, le nouveau comportement des Hommes du Froid. Des gens si pacifiques, souvent humiliés, traqués, massacrés sans qu'on ait relevé de véritables révoltes. Juste du temps de la Zone Occidentale où des Roux évolués, des métis, avaient essayé de construire un foyer d'accueil et s'étaient organisés militairement.

— Les Roux ont pressenti la catastrophe solaire bien avant tout le monde, répondit Reiner, et dès lors ils ont décidé que leur seule terre d'asile ne pouvait être que l'Antarctique. Ils ont également compris que la Guilde, avec ses lois barbares et ses désirs guerriers, ne pourrait jamais devenir un partenaire ni tolérer leur présence. Et depuis ils mènent une guerre d'usure contre elle. À grands frais les Harponneurs protègent un seul réseau et un seul terminal ferroviaire et portuaire, et ne peuvent pas faire mieux.

— Si nous voulons avoir une base là-bas, continua Benfield, il nous faudra traiter avec les Roux. Sinon ce sera inutile. Mais si nous obtenons cet accord, tout sera possible, car nous délimiterons une surface bien précise en nous engageant à ne jamais déborder, sauf accord préalable. L'Antarctique pourrait recevoir des centaines de millions de gens, cependant n'oubliez pas que la vie sauvage et nomade, telle que les Roux la désirent, nécessite d'immenses étendues. On peut estimer que pour un Roux vivant de la chasse, de la pêche, dix kilomètres carrés sont obligatoires. S'ils sont un million, ils auront besoin de tout le territoire antarctique. Toutefois je ne pense pas que ce chiffre soit atteint. Les tribus du Nord ne parviendront jamais au but. Elles essayeront de survivre autour du pôle Nord, mais devront s'adapter à une existence semi-aquatique. Entre le Nord et le Sud existera bientôt une ceinture de feu qu'il sera impossible à traverser.

— Une ceinture, précisa Reiner, de trois à quatre mille kilomètres de large où toute vie sera bannie, ce qui ne veut pas dire qu'au-delà ce sera le paradis. Je ne le pense pas et nous devons vivre près des pôles, surtout du pôle Sud où le continent est vaste.

— Combien de Roux à votre avis réussiront à rejoindre ce territoire ? demanda Yeuse.

— Deux cent mille aux moins, quatre à cinq cent mille au plus. Donc ils auront besoin de cinq millions de kilomètres carrés, surtout pris le long des côtes. Celles-ci sont longues, en tout de plus de vingt mille kilomètres. Les Roux les choisiront en priorité, mais voudront aussi capturer des ovibos et des rennes. Nous devons nous contenter de l'intérieur avec juste quelques terminaux sur les côtes.

— Et les éléphants de mer, les baleines, comment les capturer et nous procurer huile et viande ?

— Notre flotte devra être importante. Pour les éléphants de mer, nous devons avoir des accords très précis.

— Il n'y a aucun représentant des Roux depuis la mort de Jdrien, dit Yeuse avec tristesse. Et lui-même ne pouvait que répercuter certaines informations. En fait c'était la volonté collective qui décidait en dernier ressort, et je suppose qu'il en est toujours ainsi. Par exemple l'idée d'une guerre ne s'est pas implantée comme ça d'un jour à l'autre dans les esprits. Il y a eu prise de conscience collective, et sans que beaucoup de mots ou de palabres aient été nécessaires, la guerre a été déclarée. Nous devons préparer aujourd'hui même l'idée de notre implantation future d'ici quatre ou cinq ans. Ceux qui n'agiront pas ainsi n'auront aucune chance de réussir. J'irai prochainement sur le tombeau de Jdrien, et j'expliquerai à ceux qui se trouveront là ce que nous voudrions faire en plein accord avec eux. L'idée voyagera durant des mois, voire des années, et nous en recueillerons les fruits un jour ou l'autre.

Le lendemain elle reprenait l'hydravion avec Reiner et Jikano. Benfield, lui, préférait rester pour surveiller les Harponneurs tout au bout du détroit de Magellan.

En approchant de Chiloe Station, les nouvelles tombèrent et Yeuse apprit avec déplaisir, mais sans étonnement, que sa capitale avait déjà perdu plus de la moitié de ses habitants et que beaucoup d'entreprises fermaient. Par exemple on ne pourrait plus remplir avec autant de rapidité les cargos qui se présenteraient pour charger de l'huile. Yeuse ne pensait pas que les *icebergs-ships* ou le *super-ice-tanker* reviendraient un jour. Lien Rag ne pourrait plus effectuer le voyage de retour sans prendre des risques insensés.

Les trains, sur les réseaux et les voies secondaires, se suivaient en file ininterrompues et devaient donc rouler à petite vitesse, ce qui compliquait encore le trafic. Les marchandises indispensables à la vie

et qui venaient des marchés intérieurs ne pourraient être acheminées normalement vers la côte.

— Il faudra, par exemple, expédier les moutons sur pied, les volailles vivantes. Quant aux produits laitiers, comment les conserver ?

La chaleur était élevée lorsqu'elle descendit de l'hydravion en plein midi. Elle eut une sorte d'éblouissement et dut faire un effort pour ne pas se cramponner à Jikano. Le ciel avait beau être rempli de nuages épais, la luminosité devenait insoutenable.

— Il est temps que nous nous installions à Punta Arenas, dit-elle, mais je quitterai la dernière Chiloe.

— Nous aurons quelques problèmes avec les appareils et nous devons étudier d'autres produits de graissage, dit son chef d'escadrille.

CHAPITRE XX

Malgré la présence de Jael à ses côtés, Lien Rag restait préoccupé et arpentait le pont du S.I.T. d'un air absent. Il était impossible de décharger le fuphoc pour le moment car les wagons-citernes ne pouvaient plus approcher d'assez près. Ils étaient immobilisés à des kilomètres sur des rails qui s'enfonçaient inéluctablement dans la glace. Celle-ci se transformait en soupe épaisse, disait Jael qui avait eu le plus grand mal pour atteindre le quai où le super-tanker venait d'accoster. Elle avait dû marcher des heures dans la gadoue et plus personne ne s'aventurait dans le coin. C'était d'une désolation extrême. Les wagons d'habitations étaient tout de guingois, vides d'occupants, de même ceux de l'administration du port, et le brouillard chaud et salé n'arrangeait rien. Le moral de l'équipage s'en ressentait et tous les marins regardaient Lien Rag à la dérobée, attendant de lui une décision. Mais il ne trouvait rien à leur dire.

— Nous ne pourrons débarquer l'huile nulle part, avoua-t-il à la jeune femme. D'une part, il n'existe aucun endroit aussi bien équipé pour nous recevoir, et d'autre part, nous sommes dans une zone à hauts risques. La chaleur y est extrême et notre tanker va fondre sur place malgré nos compresseurs poussés à bout.

Les vibrations du monstre de glace étaient impressionnantes. Toutes les machines à produire du froid tournaient à pleine puissance et la défaillance d'une seule pouvait entraîner les pires conséquences. Des équipes de mécaniciens se relayaient, s'épuisaient, faisaient des miracles pour effectuer des réparations urgentes sans arrêter la mécanique, et Lien Rag s'attendait à des accidents graves.

— Djougrad, dit Jael, ou bien le S.I.R.C. Mais Djougrad a des possibilités de stockage plus élevées. Seulement Markett Station attend ce fuphoc dont le prix frôle huit cents dollars à la tonne et atteindra mille dollars dans quelques jours.

— N'est-ce pas dérisoire alors que nous devons abandonner

toute cette région avant peu de temps ?

— Markett Station est moins exposé et déjà ses habitants se tournent vers l'Himalaya. De petites Compagnies ont été rachetées et jusqu'à la Sun Company, celle du Tibet où les Rénovateurs des Échafaudages vivaient. Les Tibétains accepteraient des gens qui pourraient investir, pas en argent mais en marchandises et en machines modernes. Le fuphoc est la meilleure monnaie d'échange qui soit.

— Le sud est inaccessible... Pourquoi pas Tsing Voksal, le nouveau port de Tharbin ?

— Tu accepterais de livrer chez le Consortium ?

— Il faut bien livrer quelque part.

— Mais que dira Liensun, et Farnelle ?

— Il faut que je parle à mon fils.

Il comprit rapidement que Liensun se moquait bien du fuphoc et du sort du super-tanker. Il avait des ennuis avec Charlster et pour lui, désormais, c'était la catastrophe en vue qui primait sur l'économie.

— D'accord, dit Lien Rag. J'ai cinq cent mille tonnes d'huile, un bateau énorme en glace qui peut fondre sur place, un équipage à protéger. Je veux bien m'entretenir avec Charlster, mais dis-moi si je peux aller à Tsing Voksal. Il faut que Songe, depuis Markett Station, obtienne l'accord de Tharbin.

— Tsing Voksal est tout aussi menacé, répondit Liensun. Enfin, je vais voir ce que Songe peut faire. Il faudrait que tu t'entretiennes par radio avec Charlster, mais il refuse. Il veut qu'on lui fournisse des filles très jeunes et Ann Suba est réticente.

Lien Rag sentait monter un fou rire nerveux. Le sort de l'humanité dépendait en partie d'un vieillard faisant une fixation sexuelle sur les très jeunes filles.

— Tu peux quitter le S.I.T. en face de Lacustra City et le rejoindre plus tard à Tsing Voksal.

L'attente commença. Songe n'avait pas paru très enthousiaste pour traiter avec le Consortium, sachant que le prix de la tonne ne serait pas acheté au tarif actuel.

— Incroyable, dit Jael. Je crois qu'elle verrait tout griller à côté d'elle qu'elle poursuivrait, imperturbable, ses affaires et à gagner encore quelques dollars sur les marchandises. Il a fallu la convaincre qu'il était impossible de débarquer une goutte d'huile ici.

— De toute façon, dit Lien Rag, il n'y aura certainement plus d'autres livraisons. Le S.I.T. ne pourra peut-être même pas retourner dans le sud de la Patagonie.

— Tu resteras avec moi ? demanda Jael, pleine d'espoir.

— Je pense que oui, mais qu'allons-nous faire ? Nous réfugier dans l'Himalaya, nous aussi ? J'aurais préféré la Patagonie.

— À cause de Yeuse.

— Non, de l'Antarctique. Ce sera le seul endroit où l'on pourra survivre. Et la température y sera moins rigoureuse mais suffisante pour empêcher les glaciers continentaux de fondre. On peut recommencer une vie là-bas et Jdrien y dort à jamais. J'aimerais finir mes jours non loin de son tombeau.

Songe répondit dans la soirée. Les négociations étaient sévères, Tharbin ne voulant acheter qu'à cinq cents et elle en demandait sept, puisque le cours de l'huile frôlait déjà les mille dollars. Mais Tharbin se sentant en position de force en profitait.

— Acceptez cinq cents, s'emporta Lien Rag.

— Oui, mais ma commission sera diminuée de cinquante pour cent.

C'était incroyable. Sa commission !

— Bien sûr, dix millions, dit Jael. C'est toujours bon à prendre si elle exige d'être payée en fuphoc. Comprends-la. Si elle doit filer dans les montagnes, elle aura de quoi payer en huile de phoque.

Finalement Songe obtint six cents dollars et, la nuit étant venue, le S.I.T. ne put quitter son poste d'amarrage. La chaleur fut telle que personne ne put dormir et que l'équipage se retrouva sur le pont. L'inquiétude ne cessait de grandir. On avait hâte de quitter ces eaux trop chaudes, mais on ignorait ce qui attendait plus haut. On essayait de situer Tsing Voksal sur le quarante-deuxième parallèle nord, on supputait les chutes de température, toutefois les nouvelles que donnaient continuellement toutes les radios ne laissaient guère d'espoir. C'étaient des relevés de température à ne plus finir, température de l'air, des océans, et partout des chiffres à faire dresser les cheveux sur la tête. Jamais on ne pourrait descendre et traverser l'équateur par exemple, puisqu'on donnait quarante-huit degrés pour l'eau.

— Comment rejoindras-tu l'Antarctique ? demandait Jael. Les hydravions eux-mêmes ne pourront plus décoller. Il y a ce brouillard, la chaleur, et les moteurs grippent facilement.

Dans les soutes du S.I.T. il avait fallu installer une climatisation, et parfois elle se déréglaît et très vite le bruit des machines donnait l'alerte.

Au petit matin le S.I.T. se déhala de son quai auquel il ne reviendrait plus jamais accoster. Il n'y avait personne pour un dernier adieu. Les habitants de la Nemicie avaient, depuis longtemps, déserté cet endroit où la glace devenait de la boue.

CHAPITRE XXI

Isaïe dormait, assommé par les médicaments, et Gus surveillait son visage, craignant qu'il ne devienne encore plus pâle, signe que l'hémorragie intérieure se poursuivait. Ils venaient d'effectuer un premier tour de la Terre à une vitesse plus réduite qu'il n'avait pensé et déjà ils en entamaient un second.

— À combien sommes-nous ?

— Moins de deux cents kilomètres. Nous ricochons.

— C'est quoi ricocher ?

— Autrefois c'était jeter un caillou plat sur une surface d'eau et essayer de lui faire faire plusieurs rebonds.

Et il lui fallut expliquer le mot caillou, surface d'eau. Grathe ne pouvait imaginer un monde ancien et solaire, avec des rivières, des lacs, des prairies et des fleurs, des arbres remplis d'oiseaux, des papillons. Les mémoires du Bulb n'avaient guère conservé de documents aussi poétiques et sentimentaux, de crainte que le moral de ses habitants ne soit à jamais atteint. Lui-même se souvenait de ses lectures dans la bibliothèque géante de Karachi, et nulle part ailleurs il n'avait eu cette vision d'un monde disparu. Et le retour du Soleil, tant attendu par les anciens Rénovateurs, serait une catastrophe effroyable. Pas de prairies, pas de rivières au murmure soyeux, pas de fleurs ni de papillons. Gus avait toujours eu du mal à imaginer les papillons. Il savait ce qu'était un oiseau, puisqu'il avait vu des millions de goélands, et les oiseaux des poèmes étaient toujours tout petits et charmants, mais les papillons ?

— Vous croyez que les Terriens savent que nous arrivons ?

— Je n'en sais rien. Ils ne peuvent guère observer le ciel, sauf avec des appareils spéciaux, très sophistiqués, et je ne connais personne qui dispose de télescope assez puissant. Équipés d'infrarouges ou de diffuseur d'ultrasons pour voir à travers les brumes et les nuages.

Grathe avait essayé de trouver un hublot ouvrant sur l'extérieur,

avait dû renoncer car ils n'étaient pas dans cette partie du Bulb. Gus, lui, avait voulu obtenir des images de l'intérieur du satellite, et n'avait reçu que des clichés flous dans lesquels des formes s'agitaient, si imprécises qu'on ne pouvait dire s'il s'agissait de primitifs humains, d'animaux ou de garous.

Isaïe parla dans son sommeil et Grathe voulut lui donner à boire. Gus le lui défendit :

— Imagine qu'il ait l'estomac ou les intestins en bouillie. Il vaut mieux ne pas lui faire prendre d'aliments.

Le garçon devenait d'une docilité exemplaire et Gus ne pensait pas que c'était par hypocrisie. Grathe avait besoin d'être informé, considéré, et il appréciait les explications de Gus.

— Je pourrais lui mouiller les lèvres seulement.

— D'accord.

Isaïe ouvrit les yeux, sourit faiblement au garçon qui lui demanda comment il se sentait.

— J'ai sommeil et je crains d'avoir perdu beaucoup de sang. Il faudrait me faire une ponction dans le ventre que je sens dur, ballonné, pour évacuer ce mauvais sang qui va pourrir.

— Maintenant, fit Gus effaré, alors que nous allons bientôt devoir nous mobiliser pour ne pas s'écraser ?

D'après les données que l'ordinateur affichait, ils s'étaient rapprochés à moins de quatre-vingts kilomètres de la Terre, et bientôt devraient choisir le lieu d'amerrissage.

— Cela me soulagerait, dit Isaïe, et en quelques minutes vous pouvez me placer un trocart qui alimentera un drain. Je suis vraiment très mal, sans doute menacé de septicémie.

Gus abandonna son poste et trouva le fameux trocart dans la trousse médicale de son ami. Grathe dénuda le ventre d'Isaïe. Il était extrêmement gonflé, comme sur le point d'éclater.

— Je pense que l'hémorragie est stoppée mais il y a un ou deux litres de sang et de sérosité à évacuer d'urgence. Il faut enfoncer le trocart ici pour ne pas léser les organes sains, et dès que le sang coulera, il sera en place.

Aidé par Grathe, Gus mobilisa toute son énergie pour accomplir cet acte chirurgical et, quelques secondes plus tard, le sang coulait dans une poche spéciale.

— Ça soulage, murmura Isaïe. Vous vous en êtes tiré comme un véritable professionnel, je n'aurais pas fait mieux.

Gus retourna rapidement à son poste et comprit que dans moins d'une heure l'impact aurait lieu. Il fallait effectuer plusieurs corrections pour amener le Bulb au-dessus du Pacifique Nord, dans une zone désertique du tropique du Cancer.

— Nous devons nous préparer, dit-il. Nous avons failli nous

écraser en Chine, et ce sera l'océan. Le plus grand de tous. Désormais nous ne pouvons plus rien faire pour sauvegarder nos vies. Tout va être une question de chance.

CHAPITRE XXII

Liensun pénétra dans la chambre du savant. Charlster boudait toujours et refusait de se lever, de manger, ne voulait donner aucune explication sur les images aux infrarouges que ses appareils captaient malgré l'épais brouillard qui avait envahi la région depuis deux jours. Il y avait aussi des échographies assez surprenantes. Liensun, la première fois, les lui avait tendues, mais Charlster s'était mis à les déchirer et il avait dû les lui arracher des mains. Désormais il agissait avec une extrême prudence :

— Charlster, mon père va arriver ici. Mais il y a une nouvelle très grave. L'objet céleste, ce satellite, ce Bulb, est en train de tomber sur Terre. Au début nous avons pensé qu'il brûlerait en traversant l'atmosphère, du moins en partie, mais nous savons désormais qu'il ricoche sur les couches d'air. Nous ne sommes pas des spécialistes comme vous, nous n'avons pas votre expérience. Le satellite a pris un angle de pénétration qui l'empêchera de brûler. Ann Suba pense qu'une intelligence se trouve à bord pour ramener le satellite sur Terre dans la meilleure condition. Qu'en pensez-vous ?

— Ann Suba est une salope. C'est elle qui ne veut pas que des jeunes filles me servent d'assistantes. Déjà là-bas aux Échafaudages elle faisait sa mijaurée, pinçait sa bouche de dégoût quand elle me voyait avec mes élèves... N'empêche qu'elle se faisait sauter par vous et peut-être même par d'autres.

— Je ne pense pas, fit Liensun, choqué.

Charlster ricana mais n'ajouta rien. Liensun retourna dans l'observatoire où deux autres physiciens et des deux spécialistes des photographies à l'infrarouge et des échographies se penchaient sur les derniers documents.

— Ann Suba a téléphoné, lui dit-on. Sa tentative a échoué.

— Je m'en doutais, dit Liensun. Heureusement que j'ai pris mes précautions.

La directrice de la Manufacture Kurts avait parlé aux deux

anciennes assistantes de Charlster, dans l'espoir qu'elles viendraient rendre visite au vieux savant, et d'après ce coup de téléphone, elles avaient refusé.

L'hydravion qu'il avait envoyé à Markett Station réussit à revenir rapidement et à se poser sur l'aérodrome, malgré l'épaisseur du brouillard. Un glisseur discret alla accueillir les passagers qui en débarquèrent, et bientôt Liensun se trouvait en présence de trois jolies et jeunes filles qui lui souriaient, attendant ses explications. L'une d'elles paraissait très jeune et il lui demanda son âge.

— Vous faites quatorze ans, lui dit-il en retour. On ne dirait jamais que vous avez vingt ans.

— C'est mon job, dit-elle tranquillement. Donner l'impression que je suis une élève d'une école distinguée pour jeunes filles de bonne famille.

Les deux autres avaient plus de mal à paraître aussi jeunes, mais enfin il pensait que Charlster serait satisfait. Il commença de parler du vieux monsieur qui ne voulait plus quitter sa chambre et insista sur le côté humanitaire de leur « mission », ce qui ne les fit même pas sourire. Elles en avaient vu d'autres, et Songe les avait déjà utilisées pour convaincre des potentats venus des pays du Moyen-Orient et de Sibérienne.

— Nous avons entendu parler de Charlster. Il aime les fillettes, quoi, et ne peut prendre son pied que si elles ont moins de quatorze ans. C'est le chiffre habituel de tous ces vieux dingues. Pourquoi quatorze, on n'en sait rien, mais si on annonce quinze ils ne sont pas preneurs. Bon, on commence ?

— Venez.

Charlster, en l'entendant venir, s'était caché sous son drap. Liensun fit aligner les filles au bout du lit, un doigt sur sa bouche. Il se retira vers la porte, claqua celle-ci comme s'il sortait mais resta dans la pièce. Presque aussitôt le visage mal rasé du savant émergea et ses yeux s'arrondirent de stupeur.

— Je dois rêver... Ou alors c'est du cinéma...

— Mais non, professeur Charlster, vous ne rêvez pas, dit celle qui paraissait vraiment la plus jeune. Je suis venue vous rendre une petite visite. Vous voulez bien ? Je vous présente mes amies...

Elles étaient toutes les trois habillées comme de très jeunes lycéennes et prenaient d'un seul coup des attitudes correspondant à cette illusion. Charlster s'assit dans son lit et les contempla avec ravissement. Grâce au brouillard qui tamisait le jour, la pièce n'était pas trop éclairée.

— Vous avez bien fait, très bien fait.

Soudain il se dressa dans son lit et apparut complètement nu. Liensun jugea inutile de rester là et sortit discrètement tandis que de

petits rires joyeux s'élevaient.

— D'ici ce soir j'espère que Charlster sera disposé à collaborer, dit-il aux quatre spécialistes qui s'agitaient beaucoup entre le laboratoire et l'observatoire, sans parvenir à des résultats probants.

— L'objet va certainement amerrir et nous ignorons comment calculer son point de chute.

— Il ne peut plus être observé ?

— Il a été remarqué par des observateurs en Panaméricaine du nord. Nous venons de l'apprendre par une radio.

Liensun pensa à son père qui devait naviguer au large, et qu'un hydravion irait chercher dès que le *super-ice-tanker* serait à la hauteur de Lacustra City. Sa conversation avec Charlster serait des plus instructives.

— La température a encore grimpé dans certains endroits. On dit que des gens se baigneraient dans le Pacifique, vous y croyez ?

C'était la nouvelle la plus incroyable. Des terriens, après des siècles de froid polaire et une phobie profonde pour l'eau, auraient osé aller patauger sur les rives de l'océan ?

— Même avec cette chaleur je n'irais pas, dit un des photographes. La glace est restée dans les fonds. L'océan la submerge mais elle est toujours là et on doit se glacer les pieds.

Quand Ann Suba revint, il était seul dans le laboratoire et elle alla jeter un coup d'œil dans l'observatoire, machinalement.

— Il boude toujours. Il va continuer car ses deux anciennes assistantes refusent de venir. Elles se sont même vexées à la pensée que je pourrais leur demander de lui rendre visite, se sont imaginé que j'allais les forcer à se prostituer.

— Vous ne voulez pas passer pour une entremetteuse, bien sûr.

— Il faut le convaincre différemment. Peut-être en lui promettant des honneurs, une cérémonie grandiose avec décorations et tout le processus habituel.

— Pourquoi pas, fit Liensun. Il faut tout tenter car les images que nous recevons sont assez inquiétantes. Et on ne parvient pas à les analyser entièrement.

Il regarda Ann Suba du coin de l'œil.

— Vous devriez aller parler au vieux. Faire appel à ses responsabilités de grand scientifique, lui dire que nous sommes prêts à le porter en triomphe, je ne sais pas, moi.

Ann Suba essaya de comprendre pourquoi il voulait l'envoyer dans la chambre du vieux et soudain se sentit concernée :

— Vous ne pensez quand même pas que je pourrais éventuellement prendre la place d'une de ces filles dont il souhaite la présence ? D'abord je n'ai rien d'une jeunette et, ensuite, même au nom de la science et de l'humanité, rien ne me fera trouver quelque

charme à ce vieux débris.

— Il faudrait quand même faire quelque chose, dit Liensun. Mon père arrivera prochainement, et en parlant ensemble, ils pourraient nous donner quelques éclaircissements sur notre avenir.

— Il a mangé ?

— Non. Il me refuse mes plateaux, peut-être acceptera-t-il d'une autre personne ? Vous ou je ne sais qui ?

— Je vais préparer quelque chose.

Elle revint cinq minutes plus tard avec un plateau bien appétissant et Liensun dit que c'était parfait.

— Je vais voir s'il l'accepte. Est-ce qu'il couche toujours nu ?

— Oui, mais il s'enroule dans son drap.

Il s'installa confortablement et sourit. Il y eut seulement le bruit du plateau qui tombait au sol et Ann Suba revint, silencieuse, pâle mais l'œil féroce :

— Tu avais accepté l'offre de Songe bien avant que j'aie sollicité l'aide des deux anciennes assistantes ?

— Je savais que tu échouerais, que tu t'y prendrais de telle sorte que, décemment, elles ne pourraient que refuser. Je te connais, tu sais, et mis à part tes propres errements, tu ne supportes pas ceux des autres.

— Tu... tu es toujours ignoble. Tu l'as toujours été mais, désormais, plus que jamais.

Là-dessus Charlster, enveloppé dans une serviette de bain, arriva tout joyeux :

— Salut, mes enfants ! Préparez-moi donc un autre plateau pour quatre personnes pleines d'appétit... Pendant ce temps je vais jeter un coup d'œil à ces photographies récentes.

Il disparut dans son observatoire et soudain il poussa de grandes exclamations :

— Eh bien cette fois c'est foutu !

CHAPITRE XXIII

Yeuse descendit seule de l'hydravion et se dirigea vers les mausolées à moins d'un kilomètre de là. Elle n'avait pas voulu que Jikano l'accompagne ni personne d'autre. Dans l'hydravion, un commando en armes veillait sur sa sécurité. Elle n'avait rien à redouter des Roux, mais des miliciens de la Guilde pouvaient se trouver dans la région. Le Caudillo pouvait savoir que Jdrien était enseveli à cet endroit, ce qui lui aurait donné l'idée d'organiser un guet-apens, se doutant bien que Lien Rag, Liensun ou elle-même, viendraient un jour se recueillir sur la tombe.

Les Roux n'étaient qu'une centaine, et à cause des vents puissants qui balayaient cette vallée ils avaient élevé des igloos, si bien que l'ensemble ressemblait à un village. Cependant ils n'y vivaient pratiquement jamais, sauf en cas de tempête. Ils avaient aussi allumé du feu pour faire cuire des cuissots de rennes. Elle se souvint que s'ils mangeaient la viande et la graisse de phoque crues, ils cuisaient parfois les autres aliments.

Elle s'immobilisa devant la tombe centrale et la vue du visage de Jdrien à travers la glace transparente la saisit. Elle ne s'attendait pas à le revoir ainsi, comme endormi, le visage serein auréolé de sa chevelure blonde. Il était intégralement nu et reposait sur la peau de loup rouge sur laquelle Jdriele l'avait ramené depuis Leadership Station.

Peu à peu les Roux se rapprochèrent et certains durent savoir qui elle était, car ils communiquèrent entre eux au moyen de quelques gestes. Lorsqu'elle s'éloigna de la tombe, elle se dirigea vers les igloos et s'approcha du brasier. Une des femmes déjà âgée arracha un morceau de viande au cuissot et le lui tendit. Elle ouvrit la cagoule de protection et mordit dans la tranche saignante, un peu dure et au goût très fort, mais mangea lentement le reste.

Bientôt ils furent deux ou trois dizaines assis autour d'elle, lui souriant tranquillement. Peu de jeunes, mais des hommes dans la force

de l'âge. Elle demanda si la guerre continuait contre la Guilde des Harponneurs et on lui répondit qu'elle serait bientôt finie.

— Ils ne partiront pas, dit-elle. Ils vont revenir car dans le nord la chaleur devient si forte qu'on ne peut plus y vivre.

Elle dut adapter cette phrase au langage roux universel. Peu de mots, beaucoup de gestes, quelques termes d'anglais. Ils se parlaient entre eux pour élucider le sens exact de ses paroles, hochaient la tête une fois qu'ils avaient compris.

— Bientôt il n'y aura pas que la Guilde pour venir ici. Tous les peuples du Chaud voudront s'abriter de la lumière et de la chaleur. Vous ne pourrez conserver seuls ce territoire si des milliers d'étrangers débarquent sur les côtes. Vous avez forcé les Harponneurs à se contenter de peu de place, et bientôt vous aurez affaire à dix fois, peut-être cent fois plus d'adversaires. Comment ferez-vous ?

Elle dut répéter la même chose sous d'autres formes, tracer dans la glace quelques lignes qui représentaient l'Antarctique puis la Patagonie et le reste du monde, montrer comment les terriens, chassés par la cruauté du Soleil, arriveraient avec des bateaux, des dirigeables ou des hydravions, puis à l'aide de moyens de fortune.

— Vous, vous avez besoin des côtes, des troupeaux de phoques, de quelques troupeaux de rennes et de bœufs musqués. Il faudra défendre vos territoires mais vous ne pourrez pas défendre tout le territoire.

Ils avaient une idée plus précise des contours de l'Antarctique depuis qu'ils avaient engagé la guerre sous-glaciaire contre la Guilde. Ils savaient où se trouvait la nourriture abondante et les endroits où il n'y avait rien pour eux d'intéressant. Cependant ils étaient inquiets, échangeaient des gestes rapides qu'elle ne comprenait pas toujours. Elle pensa que c'était suffisant pour une première prise de contact, que la volonté collective allait s'en nourrir et que d'ici quelques mois, un an peut-être, une décision générale serait prise. Elle craignait aussi que les événements ne se précipitent, car les nouvelles du nord étaient désastreuses. La température ne cessait de monter. Mais, par chance, des couches de brouillard et de nuages protégeaient pour l'instant une partie du monde, surtout dans le Pacifique. La radio de Lacustra City avait annoncé qu'un hydravion laboratoire se préparait à monter au-dessus des couches nuageuses pour étudier le Soleil. Cet appareil était préparé avec le plus grand soin pour éviter que la grande chaleur ne mette ses moteurs en panne et n'attaque ses passagers. Charlster, le célèbre professeur, serait de cette expédition. La veille, il avait prononcé quelques mots pour expliquer que les poussières lunaires se trouvaient livrées à une anarchie totale. Le système qui les empêchait de se disperser depuis des siècles n'existait plus et il fallait s'attendre au pire. Yeuse pensait que la plupart des Terriens n'avaient pas

compris le quart de ce discours. Toutes ces notions, longtemps cachées par la société ferroviaire, interdites par une censure impitoyable, ne représentaient rien pour des esprits aussi ignorants.

— Je vais repartir, annonça-t-elle en se levant, mais je reviendrai sur la tombe de Jdrien le Messie.

Elle s'inclina et ils l'accompagnèrent. Une dernière fois elle s'immobilisa devant le cadavre de Jdrien, lui sourit tendrement et continua vers l'hydravion. Volontairement, elle n'avait apporté aucun cadeau, les sucreries ou l'alcool. Elle ne voulait pas entacher cette première prise de contact par une sorte d'hypocrisie. Les Roux étaient peut-être frustrés, toutefois ils allaient répercuter ses paroles à l'infini au cours des marches et des veillées. Les femmes en parleraient entre elles, dans ces longs bavardages qu'elles affectionnaient.

Jikano parut soulagé de la voir revenir.

— Il doit y avoir une ligne de chemin de fer à proximité, avec des Harponneurs qui circulent dessus.

L'hydravion décolla et fit un détour vers le sud pour vérifier les images du radar. Effectivement il y avait une draisine immobilisée mais dans une fâcheuse position, à moitié enfouie dans la glace. Une centaine de Roux formaient un cercle tout autour. Ils étaient assis et paraissaient attendre patiemment que les Harponneurs se montrent.

L'hydravion survola aussi le Réseau de la Reconquête, et les passagers se rendirent compte de l'importance de la surveillance exercée par la Guilde pour protéger ces lignes. De nombreuses draisines, des postes fréquents, des avisos de patrouille étaient visibles tout au long de ces centaines de kilomètres.

— Jamais la Guilde ne pourra continuer ainsi. Elle va s'y épuiser et ses ressources en baleinium finiront par fondre.

Le terminal était lui aussi très encombré, et deux cargos débarquaient du matériel ferroviaire ainsi que des hommes en uniforme. La Guilde évacuait Magellan Station et certainement la Patagonie Orientale pour retrouver sa base d'origine.

— Les Roux auront fort à faire, cependant je ne vois pas comment le Caudillo pourra reconquérir les territoires perdus.

— On dirait que c'est un peu l'affolement et leur D.C.A. ne fait même pas attention à nous.

Ce fut Jikano qui attira l'attention de Yeuse sur trois petits points minuscules qui se déplaçaient au large de la côte occidentale.

— Trois cargos. Je vais aller les voir d'un peu plus près.

Au troisième survol ils avaient leur opinion faite.

C'étaient trois navires de quatre mille tonnes environ et surchargés de passagers.

— Des émigrants, dit le chef d'escadrille. Ces cargos sont sous pavillon du Consortium.

— Combien de personnes en tout ?

— Pas loin de dix mille. On a dû les caser un peu partout et ils comptent certainement s'installer en Antarctique, loin du terminal de la terre de Graham. Les Harponneurs ne les toléreront pas longtemps et les Roux pourront vérifier que vous ne leur avez pas raconté d'histoires. Si nous-mêmes voulons un jour créer une colonie de survie sur ce continent, comment devons-nous faire ? Nous tailler une place avec nos armes, nos hydravions, nos commandos ?

Yeuse resta silencieuse. Jikano avait raison. Trois cargos pour commencer, mais combien d'autres dans l'avenir ? La seule certitude rassurante : ces trois cargos ne pourraient jamais retourner à Tsing Voksal, traverser en sens contraire la terrible ceinture de feu qui, à hauteur de l'équateur, séparerait désormais la Terre en deux parties auxquelles toute communication serait interdite. Même si le Consortium continuait de fabriquer des cargos, leur nombre finirait par s'épuiser. Elle ne pensait pas que le chiffre de cent mille émigrants soit jamais atteint, mais d'autres groupes tenteraient l'aventure depuis l'Africania et la bordure australe de l'Australasienne.

— Il va falloir préparer un plan, dit Jikano. À moins que l'installation dans l'extrême sud n'offre toutes les garanties de sécurité.

— Pour l'instant, les éléphants de mer s'y sont fixés et c'est un signe favorable. Toutefois, il est certain que nous devons avoir un terminal sur l'Antarctique en cas de nécessité soudaine.

CHAPITRE XXIV

À l'arrivée du *Princess*, il fallu hospitaliser Gdami d'urgence et le placer dans une pièce réfrigérée. Le médecin chef du service dit à Farnelle que l'enfant n'aurait pas résisté vingt-quatre heures de plus et que, désormais, il devrait toujours vivre dans une température ne dépassant pas les six à sept degrés, et qu'il serait parfaitement à l'aise dans des zones où le zéro serait la moyenne habituelle.

Elle avait retrouvé Ann Suba qui venait d'arriver à l'hôpital.

— Je ne sais plus quoi faire. Même dans les îles de la Reine Charlotte on n'aura jamais une température aussi basse. Gdami est un métis peu privilégié, contrairement à Jdrien qui lui pouvait sans trop d'ennuis supporter jusqu'à quinze degrés au-dessus de zéro. Pas mon petit.

Ann Suba l'entraîna dans son glisseur et en route essaya de lui changer les idées en lui parlant des caprices de Charlster. Très amusée, et en même temps gênée, elle lui raconta comment Liensun avait résolu le problème.

— Charlster ne paraît pas se rendre compte qu'il a affaire à des prostituées. C'est Songe qui les a proposées. Je suis à la fois consternée et impuissante d'apprendre que l'Omnium c'est aussi cela, ces à-côtés équivoques, immoraux. Songe a réussi en partie grâce à des gens douteux, et Liensun se complaît lui aussi d'évoluer à la limite du bien et du mal.

— On dirait une Néo-Catholique qui parle, dit doucement Farnelle.

— Non, mais aimerais-tu devoir ta fortune et ton ascension sociale à des filles qui se vendent ? Pas moi.

— L'hydravion qui doit effectuer des mesures va bientôt prendre l'air ?

— Quand il sera prêt à affronter des températures élevées. Charlster estime qu'on pourrait trouver des soixante degrés au-dessus de la couche protectrice.

Dans les rues en planches, les lumières brillaient partout, essayant de lutter contre l'épaisse purée de pois qui envahissait même les demeures. Dans les boutiques, les vendeurs et les clients évoluaient dans un air saturé d'humidité, et parfois, malgré la chaleur, on éprouvait une sensation de froid. Les vêtements se gorgeaient très vite d'eau, et porter des imperméables était un véritable supplice car on transpirait alors abondamment.

— Lien Rag a débarqué voici deux jours et s'entretient avec Charlster assez fréquemment. Lien Rag connaît le Bulb qui s'est écrasé dans l'océan Pacifique et a pu donner des précisions utiles.

— On a relevé le lieu d'impact ?

— Non. Il faudrait survoler une immense zone, et avec ce brouillard c'est impossible. Des cargos sont perdus dans l'océan et demandent des secours. Certains sont en panne d'huile car ils ont tourné en rond durant des jours. Il faut dire que les cargos du Consortium sont sous-équipés de façon assez scandaleuse. Le Consortium a produit des navires à la chaîne, sans les doter de tout le matériel nécessaire. Ces malheureux n'ont même pas de gonio pour établir une triangulation grâce aux nombreux émetteurs de radio qui prolifèrent depuis un an.

Farnelle s'installa dans un fauteuil, accepta une boisson alcoolisée mais resta soucieuse.

— Gdami s'en sortira.

— Je le pense aussi, mais il y a Danglov en pleine mer avec un radeau. Il n'est pas seul car dix autres radeaux essayent de rejoindre Lacustra. Dans ce brouillard, je ne sais comment ils feront pour retrouver leur route. Eux aussi sont sous-équipés, mais ce sont de sacrés marins. N'empêche que je suis follement inquiète.

— Je vais te laisser car je dois me rendre chez Charlster. C'est le seul endroit susceptible de fournir quelques précisions. Mais nous avons dû demander aux voisins de s'en aller. Nous les avons relogés ailleurs et Charlster peut occuper leur appartement avec son harem. Ce vieillard est complètement dépravé, mais pour les calculs sur la situation il est assez génial. Malgré le brouillard, malgré les appareils assez peu performants dont il dispose.

— Tu crois que l'expédition au-dessus des nuages sera sans danger ?

— Nul ne peut le dire.

— Puis-je aller avec toi ? Je désire rencontrer Lien Rag.

Elles partirent à pied, sur les planches glissantes des rues. On avait jeté du sable mais l'humidité ruisselait le long des façades et les rues devenaient de petites mares boueuses.

— Liensun se désespère de voir notre belle cité devenir aussi sale, aussi peu attirante. Le bois a été bien imprégné et résistera, mais

devrons-nous vivre perpétuellement dans ce brouillard ?

— Si c'est notre seule chance de salut.

Elles arrivèrent trempées chez Charlster et heureusement on avait prévu des peignoirs de bain pour les visiteurs. On évitait de laisser les portes ouvertes et une sorte de sas, en bas de l'immeuble, essayait de maintenir le brouillard au-dehors sans y parvenait complètement. Bien des gens commençaient d'avoir des ennuis de bronches et de poumons.

Lien Rag parut heureux de voir Farnelle et fut rassuré sur l'état de santé de Gdami.

— Ce sera très dur pour lui, désormais, et pour tous les métis de Roux. Quand aux Roux de race pure, je ne pense pas qu'on en aperçoive désormais beaucoup en dehors des pôles.

— Lien, peux-tu embarquer Gdami à bord de ton *super-ice-tanker* ? Dans ce bâtiment de glace il pourra enfin vivre normalement.

— Ma pauvre Farnelle, le S.I.T. est condamné. Jamais il ne repartira de Tsing Voksal et il finira ses jours là-bas. Sa coque, ses superstructures et sa quille vont rapidement fondre et il ne restera qu'un squelette léger de capillaires. Un belle statue monumentale de style très moderne qui disparaîtra à son tour dans les flots, et il en sera de même de tous les *icebergs-ships* et du cargo en glace que nous avons construits pour Yeuse.

— Que dois-je faire ? Le pôle Nord ? Il y a là-bas des tribus hostiles, les Tchouktes, et puis le pôle Nord n'est pas un continent et la banquise finira par fondre.

— Pour gagner l'Antarctique ce sera de plus en plus difficile, car les abords de l'équateur seront brûlants. Je ne pense pas que l'océan va se mettre à bouillir mais une eau à soixante-dix degrés est tout simplement brûlante et impossible à traverser en bateau. Car cette ceinture d'eau très chaude aura des milliers de kilomètres de large.

Farnelle, très inquiète, ne savait plus que faire.

— Essaye l'Alaska. Il doit y avoir des vallées à l'ombre. Autrefois il y avait l'adret ensoleillé et l'ubac qui n'était jamais exposé aux rayons solaires. Il doit être possible de trouver des terres où s'installer. La température n'y sera jamais élevée. Mais pour l'instant elles sont envahies par d'énormes glaciers qui glissent vers l'océan dans un mouvement rapide et irrésistible.

CHAPITRE XXV

Les deux vedettes *Titan I* et *Titan II* avaient été volées dans la nuit et une centaine de personnes avaient quitté l'île à bord de ces deux petits navires, avec suffisamment d'huile et de provisions pour espérer atteindre l'Antarctique.

Le Kid fut réveillé par son entourage qui l'informa de l'attaque en régie menée contre les deux embarcations par un commando décidé.

— Les hommes de garde n'ont rien pu faire. Ils ont été ligotés et abandonnés dans un local du port et les quelque cent personnes, certainement une trentaine de familles bien organisées, ont pris la mer depuis maintenant quatre heures.

— Nous pouvons les rattraper avec l'hydravion et les obliger à faire demi-tour, dit le Kid. Nous aurons besoin de ces deux bâtiments dans un avenir proche.

Comme le *Rewa* se trouvait aussi dans le port, il ordonna que la garde soit renforcée, mais il ne se faisait aucune illusion. L'affolement devenait si général que même ces policiers chargés de la surveillance du vieux charbonnier étaient capables de partir avec. Ce qui serait du gaspillage, car les dix mille tonnes du *Rewa* pouvaient emporter des milliers de personnes et des vivres en quantités importantes. « Ils feront certainement escale à Euphosia », pensa-t-il.

Cependant il renonça à les faire poursuivre. Le bruit de cette attaque et de ce départ courut bientôt dans l'île et l'agitation ne cessa de croître, si bien qu'une foule nombreuse commença de se regrouper auprès du train présidentiel. Alors que de nombreuses constructions en dur ou en bois avaient surgi à la surface de l'île, le Kid s'obstinait à vivre comme autrefois dans son train particulier. Certains y voyaient le signe d'une nostalgie profonde en souvenir d'une époque fastueuse, mais le Kid n'avait aucun regret. Il aimait son train et ne voulait pas dépenser de l'argent pour construire un palais de gouvernement.

La foule commençait à demander qu'on s'occupe d'elle alors que

la température continuait de monter. Le climat tropical devenait insupportable, et par exemple on avait dû rationner l'eau potable qui était assez rare dans l'île ; ce brouillard épais, qui empêchait que le thermomètre ne bondisse vers les cinquante ou soixante degrés, ne pouvait fournir que des quantités minimales d'eau. On le récupérait sur de grandes plaques inclinées où il se déposait et finissait par former des filets d'eau qu'on recueillait dans le bas. Le ravitaillement restait normal, toutefois les ateliers se vidaient et la présence du volcan et de sa chaleur devenaient intolérables. La vapeur d'eau que la lave provoquait et qui avait été si utile jadis ne faisait qu'accroître l'inconfort des habitants.

— Je n'ai rien de neuf à leur apprendre, dit le Kid. Nous ne pouvons évacuer tout le monde. Nous sommes deux cent mille et le *Rewa* devrait effectuer vingt rotations pour aller déposer les gens en Antarctique. Oui, mais où ça en Antarctique et comment ? On ne peut les abandonner sur la glace avec juste des combinaisons isothermes.

— Le stock de ces combinaisons est limité, lui dit-on ; on n'en fabrique plus depuis quelques mois puisqu'elles devenaient complètement inutiles.

Pourtant le Kid dut s'adresser à son île pour calmer les esprits et inciter les gens à se disperser. Bien sûr, il déplora que des groupes égoïstes et irresponsables aient privé le pays de deux bâtiments importants, cependant il restait le *Rewa* et il envisageait d'envoyer le charbonnier dans le sud, certainement en Antarctique.

— Pour créer une colonie, il faut déjà acquérir un territoire, et là-bas nous aurons affaire aux Roux et aux Harponneurs. Les Roux ont décidé que l'Antarctique leur appartenait et ils ont réussi, malgré leur pacifisme légendaire, à éliminer pratiquement la Guilde. Nous ne pouvons tuer les Hommes du Froid pour nous installer.

Visiblement la population était d'un avis différent et les gens étaient prêts à en découdre avec tout le monde, pour s'installer dans un endroit où l'on pourrait enfin survivre loin de la chaleur infernale de ce Soleil qui allait apparaître. Les Aiguilleurs avaient bien eu raison de faire en sorte qu'il reste caché par les poussières lunaires, et chacun de regretter la belle époque des glaces, du froid et du chemin de fer. On mourait quelquefois de froid, mais dans l'ensemble on n'était pas si mal.

Le Kid pensa qu'il devait se rendre en Antarctique pour trouver un endroit susceptible d'accueillir deux cent mille personnes. Il calcula qu'on pouvait se contenter de cinquante mille kilomètres carrés, à condition qu'ils soient largement bordés par l'océan d'où viendrait la nourriture sous forme de phoques, de poissons et de baleines. Dans Euphrosia, le professeur Lerys n'avait rien à redouter pour l'instant, l'atoll se trouvant à basse latitude bien en dessous de l'ancienne

Nouvelle-Zélande. Le Kid pensait qu'Euphrosia était un ancien atoll des îles Bounty. Là-bas le climat était assez austère autrefois, et la chaleur y serait supportable. On pourrait y débarquer une dizaine de milliers de personnes qui chasseraient les baleines et pêcheraient, mais pas plus.

Jdrien aurait pu favoriser l'implantation d'une colonie, désormais il devrait négocier lui-même avec les Roux et n'était pas certain d'obtenir un résultat. Aucun des Hommes du Froid ne pouvait parler pour tous les autres et l'accord général serait difficile à obtenir. Il fallait donc prévoir des conflits, et la guerre sous-glaciaire que les Roux menaient contre la Guilde pouvait ruiner la nouvelle colonie. Il y avait donc un danger très grave à s'installer là-bas, mais s'il ne prenait pas une décision, les habitants de l'île du Titan se passeraient de lui et n'en feraient qu'à leur guise.

— Qu'on prépare l'hydravion.

— Les pilotes refusent de voler avec ce brouillard.

Il les convoqua et leur exposa la situation.

— Nous pouvons voler à ras des vagues, et ce sera dangereux.

— La visibilité s'améliorera peut-être vers le sud puisqu'il y aura moins d'évaporation.

— Nous voulons bien rejoindre Euphrosia, sans promettre que nous irons plus loin.

Le Kid, rongé par son frein, dut accepter ces propositions. Il sentait que le pouvoir lui échappait et qu'il devrait, de concession en concession, abandonner peu à peu son dirigisme absolu.

On prépara l'hydravion alors que les nouvelles continuaient à devenir préoccupantes. On signalait de nombreux cargos perdus dans le Pacifique en plein brouillard, avec des visibilités inférieures à dix mètres. On parlait aussi de la ceinture de feu, au niveau de l'équateur, qui allait séparer en deux les hémisphères sans espoir qu'ils puissent un jour se réunir.

— Ces journalistes, enrageait le Kid. Dans l'esprit des gens la Terre va se trouver carrément partagée en deux moitiés. C'est vraiment stupide, cette façon de présenter les choses.

CHAPITRE XXVI

Liensun pria son père de l'accompagner dans l'appartement voisin où Charlster habitait désormais avec ses trois « fillettes ». Ils sonnèrent longuement, et lorsque la porte s'ouvrit, une des filles leur souriait, ne portant qu'un tablier en dentelle noué autour de la taille.

— Oh ! vous arrivez bien pour le thé.

Elle marcha devant eux, leur laissant admirer une jolie croupe. Lien Rag ne se laissait pas désarçonner mais remarquait l'air troublé de son fils.

Ils trouvèrent Charlster au lit avec une des filles qui lui faisait boire le thé à la cuillère, et une autre qui lui tressait les cheveux qu'il portait longs sur la nuque. Elle essayait d'y natter un ruban rose. Le savant paraissait le plus heureux des hommes.

— Professeur, nous devons aller vérifier si l'hydravion est en parfaite harmonie avec ce que nous avons décidé. J'ai besoin de vous pour une dernière inspection. N'oubliez pas que demain nous allons effectuer cette mission dangereuse.

— Oh ! papy, tu ne vas pas nous quitter maintenant, dit une des filles, celle qui paraissait la plus jeune.

Dans les quatorze ans, alors que son passeport indiquait vingt. Lien Rag faillit répondre sèchement qu'à cent dollars par jour elles n'avaient pas à se mêler des affaires du vieillard.

Charlster soupira :

— Je vous fais confiance, allez-y sans moi.

— Il n'en est pas question, dit Liensun trouvant lui aussi que c'était suffisant. Demain, quand vous embarquerez, vous êtes capable de ne rien trouver à votre convenance. Alors autant que ce soit aujourd'hui, que nous puissions remédier à tout ce qui paraîtra défectueux.

Pour éviter que Charlster ne se dérobe ou ne fasse durer les choses, ils assistèrent à l'habillage coquin du vieillard, ce qui n'alla pas sans fous rires, plaisanteries, attouchements impudiques. Les filles

en rajoutaient, en jetant des regards effrontés au père et au fils qui attendaient impassibles que cette comédie soit terminée. Les trois prostituées n'en finissaient pas de chouchouter leur client et Charlster, aux anges, de s'exclamer :

— Sont-elles gamines, tout de même !

Un moment Lien Rag et Liensun crurent que le savant allait se laisser aller à une sollicitation trop précise de l'une des trois professionnelles. Mais Liensun alla jusqu'au lit et sans ménagement arracha la fille à sa proie.

— Maintenant, professeur, enfiler votre pantalon.

Ils le prirent en charge et le soulevèrent presque pour le transporter jusqu'au glisseur où il fut installé à l'arrière.

— Vous êtes des rabat-joie. J'étais sur le point de connaître un orgasme de qualité... Que croyez-vous, que je réponds très vite à ce genre de sollicitations amoureuses ? Il me faut parfois toute une journée pour arriver à mes fins et vous m'avez interrompu.

Il ne cessa de gémir jusqu'à l'aérodrome, mais quand il aperçut l'hydravion il battit des mains, oublia ses « fillettes ».

— Je ne suis jamais monté dans un de ces appareils. Je n'ai jamais voyagé que dans les dirigeables, vous en souvenez-vous, Liensun ?

— Oui, et vous étiez exécrable. J'espère que vous vous montrerez plus raisonnable demain.

Charlster se montra très professionnel pour les dernières vérifications et son pointillisme fut efficace, car il fit remarquer que plusieurs points méritaient d'être réexaminés.

— Nous pourrions être confrontés à des cent degrés. Je ne le souhaite pas mais il faut tout prévoir.

Liensun avait pensé qu'il bâclerait son inspection, au contraire celle-ci se prolongea assez tard, et lorsqu'il rentrèrent, Charlster voulut s'arrêter dans des boutiques pour acheter des bijoux à ses « gamines ». Il dépensa pas mal d'argent pour leur faire des cadeaux. Il voulut aussi aller boire une bière dans un bar et écouta avec ravissement de la musique avant d'accepter de rentrer. Puis il passa dans son observatoire où il ne trouva rien d'exceptionnel à signaler, sinon qu'il pensait que le Bulb devait flotter quelque part du côté des anciennes îles Hawaï.

— Celles-ci sont-elles habitées depuis que la glace ne les recouvre plus ?

— Nous l'ignorons, répondit Lien Rag. Les Roux devaient autrefois les occuper. Il est possible que Farnelle ait navigué dans ce secteur.

Farnelle répondit que ces îles ne se trouvaient pas sur les routes maritimes qu'elle empruntait depuis des années. On appela Tsing

Voksal pour essayer de savoir, mais nul ne pouvait dire si ces îles étaient habitées.

— Un cargo mettrait des semaines pour les atteindre, expliqua Liensun à Charlster. Et nous ne pouvons envoyer ni un dirigeable ni un hydravion à cause du brouillard. Des cargos errent dans ces régions sans pouvoir retrouver leur route et certains sont même en panne d'huile.

— Demain nous devons partir très tôt. Nous devons rester au-dessus de la couche nuageuse durant au moins douze heures. Vous y avez réfléchi ?

— Tout est prêt pour que nous puissions même voler durant vingt-quatre heures.

— Un dirigeable n'aurait-il pas été préférable ?

— Nous ignorons les qualités de résistance à la chaleur de l'enveloppe et des ballonnets. Il était plus pratique pour nous d'utiliser un hydravion.

— Très bien. Je vous souhaite de passer une bonne nuit, car, ne vous faites pas d'illusions, il y a autant de chance pour que nous revenions sains et saufs comme nous y laissions notre vie.

Charlster demanda qu'on lui livre un souper très fin avec des vins et des liqueurs.

— Autant passer ma dernière nuit en beauté, leur dit-il.

Ils se retrouvèrent tous dans un bon restaurant de Lacustra City. Lien Rag, Liensun, Farnelle, Ann Suba et Jael. Les habitants de la ville n'étaient jamais autant sortis le soir et tous les établissements étaient bondés.

— La couche de nuages s'élève à combien ? demanda Farnelle.

— Peut-être dix kilomètres, répondit Ann Suba, et sans elle nous ne serions sans doute plus en vie.

Au-dehors le brouillard dégoulinait de partout et les gens qui arrivaient dans le restaurant devaient laisser leurs vêtements de pluie à l'entrée. Un garçon surveillait leur passage dans le sas vitré pour empêcher les vapeurs de pénétrer dans l'endroit, néanmoins les lumières étaient comme tamisées par de fines gouttelettes en suspension.

— On a l'impression que nos poumons sont aussi tapissés d'eau, disait Jael. Nous allons tous finir tuberculeux.

Ils essayèrent d'entretenir une atmosphère de fête mais ce fut peine perdue, et ils se séparèrent assez tôt, faisant le bonheur d'une bande de joyeux fêtards qui attendaient une table avec impatience. Lien Rag et Jael rejoignirent leur chambre d'hôtel à proximité. Lorsqu'ils furent seuls, la jeune femme ne put retenir son angoisse et éclata en sanglots.

CHAPITRE XXVII

Le décollage s'effectua dans un brouillard si opaque que le jour ne s'était pas encore levé. Il était pourtant huit heures lorsque le pilote quitta la piste et amorça la spirale qui devait, du moins tout le monde l'espérait à bord, les conduire au-dessus de cette masse de nuages. L'hydravion effectuait des spires de trente kilomètres de rayon et chaque fois s'élevait de quatre à cinq cents mètres.

— En principe, nous devrions d'ici trois quatre heures atteindre le ciel libre. Jusque-là le voyage sera très monotone dans cette purée de pois et si certains veulent dormir ils le peuvent, déclara Liensun.

Au dernier moment Charlster aurait voulu embarquer avec ses trois assistantes, et Liensun, aidé de son père, avait eu le plus grand mal à le faire renoncer à ce caprice. Le savant s'installa confortablement dans son fauteuil, ferma les yeux et ne bougea plus. Liensun alla s'asseoir derrière le pilote qui observait scrupuleusement les consignes données au départ.

— L'essentiel c'est de ne pas trop s'écarter de la verticale de l'aérodrome, et de rester au centre de la triangulation gonio. Sinon nous pourrions nous perdre en mer et ne plus entendre les balises.

Au bout de deux heures l'hydravion avait effectué cinq spirales et gagné trois mille mètres de hauteur, mais les nuages qui remplaçaient le brouillard restaient toujours aussi compacts. Parfois une pluie violente cinglait les vitres du cockpit. Le radio dit à Liensun qu'il enregistrerait une demi-douzaine d'émissions radios dont quatre en provenance de cargos en perdition au large.

— Demandez-leur s'ils n'ont pas assisté à la chute dans l'océan d'un énorme objet venant du ciel.

Les cargos répondirent qu'ils n'avaient rien vu de tel et supplièrent pour qu'on vienne à leur secours.

Une heure plus tard, à près de cinq mille mètres, aucune amélioration du temps n'était en vue et Liensun alla s'asseoir à côté de son père, dans la partie réservée aux passagers.

— Cela devient si inquiétant que j'ai demandé au pilote de réduire le diamètre des spires et de prendre plus rapidement de la hauteur. Je me demande si nous parviendrons au sommet de cette masse énorme de nuages.

Vers une heure le steward distribua des plateaux de nourriture et Charlster se réveilla. Ann Suba dit que la température s'était élevée de dix degrés depuis leur décollage et que, depuis une demi-heure, elle paraissait grimper plus vite. À trois heures de l'après-midi ils étaient toujours dans le brouillard le plus épais qui fût.

— Nous avons dû dépasser les dix mille mètres, dit Liensun sans noter la moindre amélioration. Cet appareil a été testé à vingt mille.

— Les dirigeables pouvaient également gagner une telle altitude, dit Charlster qui avait fait une petite sieste après un repas copieux. Si nous ne parvenons pas sur le toit de cette masse nuageuse, nous devons revenir un autre jour avec des ballons sondes.

Mais à quinze mille mètres le pilote signala que la température venait de gagner dix degrés d'un coup et affichait trente-huit degrés et que ce n'était pas fini. D'ailleurs les nuées ne collaient plus aux hublots et commençaient à glisser le long, comme si un vent violent les poussait. Puis ce fut une zone où la visibilité augmenta rapidement. On pouvait voir à plus de deux cents mètres et la caméra du toit signala une grande clarté à moins de huit cents mètres. Dès lors le pilote évita de prendre trop de hauteur.

— Nous allons émerger dans un ciel chauffé à blanc, dit Charlster. Équipez-vous soigneusement. Préparez-vous au pire car nous ignorons tout de l'influence des rayons solaire sur l'appareil et sur nos organismes. Liensun, veuillez à passer une inspection scrupuleuse. Vous, Lien Rag, occupez-vous de l'appareil. Ann Suba et moi allons nous soucier des nombreux appareils de mesure. Nous devons fermer les volets pour ne les ouvrir ensuite qu'avec la plus grande prudence.

Lorsque les volets furent fermés, la lumière artificielle éclaira seule la cabine et le cockpit. Le pilote ne naviguait plus qu'aux appareils. C'était le meilleur spécialiste que l'école d'Ann Suba avait formé. Il était pilote d'essai et avait de nombreuses heures de vol. Mais il ne dissimula pas l'angoisse de voler dans une telle opacité.

— Nous approchons d'une très grande clarté, dit Ann Suba. La température ne cesse de grimper et va atteindre les cinquante degrés et je ne pense pas que ce sera le maximum.

L'appareil sortit enfin des nuages et très vite il y eut des signes d'affolement des appareils et des moteurs. L'indicateur de température des moteurs grimpa en flèche. Le pilote vit passer son aiguille dans le rouge puis revenir lentement en bordure de celui-ci, ce qui ne le rassurait qu'à moitié. Il fallait surveiller la pression et la température

de l'huile.

— Nous sommes dans une mer de lumière et de chaleur, dit Charlster qui venait de soulever légèrement un volet. Sans l'air glacé extérieur, la nuit refroidit considérablement ces couches de haute altitude, nous aurions cent degrés et peut-être plus. Il est impossible de situer exactement le Soleil, il semble avoir tout envahi. Le ciel lui-même n'est que Soleil.

Des siècles durant, les Rénovateurs avaient souhaité vivre un pareil instant, pensait Liensun. Lui-même avait été un adepte de cette idéologie fanatique, et voilà que le Soleil devenait la pire des choses, un ennemi cruel et invincible.

— Nous allons essayer de tenir une heure, annonça Charlster, mais je ne sais pas si nous pourrons aller jusqu'au bout de ce délai. Il ne faudra pas plonger trop brutalement dans l'épaisseur des condensations pour éviter les chocs thermiques.

Tous les enregistreurs fonctionnaient et donneraient de précieux renseignements au retour quand on les analyserait. Ann Suba se passionnait pour cette tâche. Liensun alla s'asseoir derrière le pilote qui manifestait quelques signes d'inquiétude.

— Nous ne savons pas comment c'est à l'extérieur. Les photographies pourront-elles vraiment nous en donner une image réelle malgré tous ces filtres ?

— Espérons-le, dit Liensun. Rien à signaler ?

— Nous bouffons pas mal d'huile à cause du climatiseur, sinon nous serions en train de nous transformer en steaks trop cuits. Même les volets sont brûlants, et si vous touchez les vitres vous vous brûlez. Une heure me paraît un peu trop, et dès le moindre signe d'ennui mécanique je plonge sans prévenir.

— C'est vous le patron, répondit Liensun. Inutile de prendre des risques.

— Nous sommes dans un océan de feu, dit le copilote qui venait de soulever son volet d'un demi-millimètre, et malgré ma cagoule noire j'ai eu l'impression de recevoir un flash violent en pleines rétines. Je me demande si les pneus du train d'atterrissage tiendront le coup. Ils ont été testés à plus de cent degrés, mais ils ont tendance à s'amollir très vite. Dans la descente ils peuvent durcir trop rapidement, avec des déformations. Il sera peut-être plus prudent que j'amerrisse dans l'océan pour les vérifier ensuite avant de rejoindre l'aérodrome.

Au bout de trois quarts d'heure le pilote annonça qu'il devait plonger pour éviter une surchauffe d'un des moteurs droits, et très vite ils furent à nouveau dans la couche épaisse des brumes et éprouvèrent une sensation de soulagement.

— Si mes calculs le confirment, dit Charlster, j'estime que dans

moins de un an l'océan Pacifique verra son niveau baisser de quarante à cinquante mètres par évaporation. Cette eau ne retombera pas forcément en brumes, bruines, pluie ou grêle, mais sera emportée par les vents sur des montagnes. Les vallées s'inonderont car les pluies seront incroyablement violentes et pourront durer des mois, voire des années. Vous allez me dire que les fleuves alimenteront l'océan, toutefois ils ne pourront jamais combler le déficit. Par contre il pourrait arriver que dans un délai assez long, vingt-cinq à trente ans, la couche d'ozone se reconstitue précisément à cause de l'oxygène contenu dans toute cette eau. Je ne vais pas vous faire un cours et je ne suis pas bon pour la vulgarisation, adressez-vous à Ann Suba.

La physicienne haussa les épaules, mais dit que le vieux savant pourrait bien avoir raison.

— Cinquante mètres de dénivellation, fit Liensun. N'est-ce pas exagéré ?

— Peut-être plus encore.

Le pilote reprenait ses spires ; retrouvait ses balises et paraissait plus joyeux. Cependant il persistait dans son intention d'amerrir d'abord pour vérifier l'état de ses pneus, disant qu'il ne voulait pas que ceux-ci éclatent à l'atterrissage. L'appareil serait alors déséquilibré et pourrait capoter.

— La couche durera longtemps ? demanda Lien Rag à Charlster.

— Qu'appellez-vous longtemps ? ricana ce dernier. Là-haut, le Soleil la dévore à toute vitesse au fur et à mesure qu'elle grimpe vers lui. Disons entre quelques semaines et quelques années.

CHAPITRE XXVIII

Depuis deux jours, Gus était le seul à oser sortir en plein air pour contempler autour de lui le mur de brouillard qui empêchait toute visibilité. Un brouillard incroyable, d'une épaisseur difficile à admettre. Il restait assis sur l'énorme cadavre qui flottait sur l'océan, et quand il en avait assez d'être mouillé jusqu'aux os, il rentrait se mettre à l'abri, rejoignait les autres dans l'ancienne salle des contrôles qui ne pouvait décemment plus s'honorer d'un tel titre. Tout était bouleversé, sens dessus dessous, cassé, détruit.

Il y avait eu l'impact assez étrange, une longue glissade de plusieurs dizaines de kilomètres sur l'océan, avant que le Bulb ne s'enfonce d'un coup à plus de mille mètres certainement. Il avait paru hésiter, et une heure durant Gus avait cru qu'ils allaient mourir à cette profondeur quand l'oxygène serait épuisé. Puis il se produisit un miracle. Les appareils commencèrent à fournir de l'oxygène spontanément, comme si une telle situation avait été prévue, et cet oxygène avait chassé l'eau et lentement le cadavre de l'animal de l'espace était remonté vers la surface. Par d'énormes ouvertures il perdait beaucoup de choses en route, des êtres vivants, les primitifs des confins, des garous, des loupés, des animaux, des appareils, des machines, des carcasses de sauts mais aussi de cochmouth, des containers, des meubles, un peu de tout. Certains objets descendaient vers les profondeurs, d'autres restaient entre deux eaux, mais une bonne partie suivait le Bulb à la surface.

Très vite Gus avait voulu sortir malgré l'opposition des deux autres. Isaïe s'emportait et Grathe suppliait, et il avait réussi par le sas du silo des navettes à atteindre l'air libre. Jamais il n'avait respiré avec autant de bonheur cet air gorgé d'humidité, qui sentait l'iode, laissait un goût de sel et de poisson sur les lèvres.

Il retrouva ses amis, changea de vêtements dans le sas auparavant. Chaque fois, Grathe se précipitait avec une serviette. Il le laissait l'essuyer mais devait finir par l'écarter quand il se montrait

trop caressant. Il se rhabillait sous l'œil attentif du garçon, rejoignait Isaie.

— Du brouillard et de l'eau.

— Ça commence à puer, dit le petit docteur ; le cadavre se putréfie. Cette nuit j'ai ressenti des secousses qui n'ont rien de ces spasmes post mortem. Je pense que des prédateurs sont en train d'attaquer ce corps en pénétrant dans toutes les ouvertures situées sous l'eau.

Aucune caméra ne fonctionnait pour donner des images des autres niveaux. Le Bulb ne flottait pas dans toute sa longueur, ce qui aurait fait de lui une île assez imposante. Salt avait disparu dans l'océan et Gus craignait que l'axe central, soumis à de fortes torsions, ne finisse par céder. Les deux parties se détacheraient alors et l'eau s'engouffrerait et ferait baisser la ligne de flottaison. Celle-ci se situait à plus de quatre cents mètres en dessous, si bien que lorsque Gus sortait en plein air il se trouvait au sommet d'une petite colline.

— Nous venons d'apporter un festin fabuleux à tous les carnassiers de l'océan. Ils arriveront de partout et bientôt grouilleront par millions. Aucun sauveteur n'osera les affronter pour nous porter secours.

— Pour l'instant nous sommes en vie, et vous, vous allez beaucoup mieux puisque vous râlez, dit Gus au docteur.

— Je reconnais que votre ponction dans des circonstances inouïes m'a aidé à supporter l'épreuve. Tout ce sang avant de se gâter m'aurait provoqué d'atroces douleurs en appuyant sur mes organes. Il aurait pu remonter jusqu'au cœur et le bloquer.

Grathe préparait le repas et l'odeur d'une viande en train de frire ne cachait pas les puanteurs qui remontaient vers eux. Bientôt ils devraient abandonner le Bulb, mais comment ? Gus imaginait une embarcation, sans trop savoir comment la construire ni avec quels matériaux. Et où se trouvait donc la première terre émergée ?

— Il fait trop chaud, se plaignit Isaie en se levant pour s'approcher d'une tablette qui était à peu près horizontale, et où ils avaient l'habitude de prendre leurs repas.

Une série de secousses le fit taire. Elles se prolongèrent durant une minute et Gus pensa que des centaines de mille, voire des millions de requins étaient en train de se battre férocement juste sous leurs pieds. Il pensa aussi aux léopards de mers et aux orques si agressifs. Les ouvertures béaient suffisamment pour qu'un animal de grosse taille puisse pénétrer dans la cavité. Le Bulb allait finir dans de multiples estomacs et avec lui ce monde extraordinaire, terrible mais envoûtant qu'était le satellite hybride.

— Il faut évacuer cet endroit, dit Isaie. Mais comment se déplacer sur de l'eau, avec quoi ?

— Un radeau, dit Gus. Mais nous pourrons prendre notre temps malgré la puanteur de la décomposition organique. Je voudrais d'abord essayer de connaître notre position. Si nous allons vers l'est en pensant qu'une terre est proche alors qu'il aurait fallu choisir l'ouest, nous n'arriverons jamais. Une chance que l'océan soit aussi calme. Mais si le brouillard se disperse, la tempête peut nous surprendre.

Grathe apporta le plat qu'il venait de confectionner.

CHAPITRE XXIX

Durant une semaine, les missions au-dessus de la couche des nuages se poursuivirent au rythme d'une tous les deux jours. Charlster qui, quelque temps auparavant donnait l'image d'un homme prématurément vieilli et amoindri par ses vices, paraissait rajeunir, et c'était son enthousiasme qui désormais galvanisait toute l'équipe. Il en oubliait ses trois gamines, passait des heures dans l'hydravion et une fois de retour à Lacustra se précipitait sur son ordinateur pour emmagasiner les données. Les trois filles envoyées par Songe ne s'en formalisaient pas. À cent dollars la journée, elles auraient accepté de poursuivre l'expérience des mois durant. Lorsque le savant les rejoignait, elles l'accueillaient comme dans une maison de poupée, jouaient à la dînette, se comportaient comme des enfants capricieuses, ce qui l'enchantait.

Charlster obtenait des résultats et commençait à dresser une prospective plus affinée pour les mois à venir. Il pensait que la couche nuageuse allait encore s'épaissir, car entre deux missions il avait noté un gain de plusieurs centaines de mètres. D'ailleurs le brouillard était total et l'obscurité presque de règle, avec seulement trois quatre heures de jour crémeux dans le milieu de la journée.

— On annonce une légère décrue des températures à l'équateur et la ceinture de feu n'est pas pour tout de suite. L'eau de mer ne fait plus que quarante à quarante-cinq degrés selon les endroits. La vague de chaleur qui s'était répandue assez rapidement de chaque côté commence à se limiter aux tropiques. Il est à noter qu'en dessous du Capricorne, par exemple, la moyenne est de quinze degrés seulement, et que vers les quarante-cinquièmes sud elle approche du zéro. Il suffira qu'une masse importante de strates lunaires occulte le Soleil durant quelques jours pour que nous perdions vingt ou trente degrés. Et d'après les photographies de plus en plus excellentes que nous obtenons, les énormes masses de poussières ne flocculent qu'avec réticence entre elles. Elles semblent le plus souvent se fuir, n'étant pas

attirées forcément. Les unes sont ionisées, les autres chargées d'anions mais en moins grand nombre. Si bien qu'elles se repoussent au lieu de s'agglomérer et de former une masse unique.

— Une nouvelle Lune ?

— Eh, doucement, jeune homme, disait Charlster à Liensun. Ne me faites pas dire une chose pareille. La Lune a été pulvérisée en grains de différentes grosseurs. Certains pourraient même atteindre plusieurs kilomètres dans leur plus grande dimension. Il n'y aura jamais une autre Lune mais des dizaines, voire des centaines de lunes spongieuses. Je n'ai pas d'autre mots mais cela ressemblera plutôt à de la pierre ponce instable. Ces lunes gravitent toujours autour de la Terre et il se trouve qu'en ce moment nous soyons dans une phase où le plan de l'orbite terrestre croise le plan de l'orbite lunaire où se trouvent ces masses de poussières. Les unes après les autres elles vont provoquer de mini-éclipses de Soleil durant quelques semaines.

— Nous devons donc en profiter ?

— Ceci conjugué avec l'épaisseur des brumes qui ne cesse d'augmenter, mais qui peut très bien s'écarter de dix à quinze pour cent par la suite en une seule journée de plein Soleil. Et quand la hauteur ne sera plus que de quatre mille mètres environ, la chaleur redeviendra insupportable.

— Est-ce que ce cycle pourrait devenir chronique ? demanda Ann Suba. Pourrions-nous le connaître dans ses détails ?

— Cela demanderait une observation sur une année au moins, avec des renseignements venus de la Terre entière. Surtout pour le régime des éclipses solaires. Je compte sur les prochaines photographies pour obtenir encore plus de précisions.

Désormais l'hydravion restait dans les nuages pour photographier le ciel, utilisant les brumes légères du sommet en guise de filtres et Charlster était très satisfait de cette méthode. On avait couplé un télescope électronique avec les appareils de prises de vue. Ce télescope avait été offert par les Rénovateurs de l'ancienne colonie des Échafaudages. Ils l'avaient emporté dans leurs bagages lorsqu'ils avaient définitivement quitté le Tibet pour une petite Compagnie que Songe leur avait fait acheter, la Sumba Compagnie. Celle-ci étant située sur une île ancienne, la fonte des glaces ne les avait pas forcés à s'expatrier. Au contraire, ils connaissaient une certaine prospérité, avaient pu acheter un cargo à Tharbin. Ils firent livrer le télescope très vite.

— Cela change tout, dit Lien Rag le soir, au cours d'un repas qu'ils prenaient chez Ann Suba.

Farnelle était là également ainsi que Jael. Le petit Gdami allait beaucoup mieux, mais devrait s'expatrier vers un climat plus froid et Farnelle était heureuse que Lien Rag songe à renvoyer le *super-ice*-

tanker vers Chiloe Station. Yeuse accepterait de s'occuper de son fils. Le seul problème serait Zabel qui ne voudrait pas se séparer de son jeune amant.

— Je veux l'embarquer aussi, dit Lien Rag, car elle connaît la navigation et nous ne serons jamais trop pour traverser tout le Pacifique dans cette soupe épaisse, avec une visibilité nulle. Tout se fera aux instruments et je me demande s'il y aura un seul membre de l'équipage actuel pour accepter de passer au moins deux mois, peut-être plus dans de telles conditions. Nous ne pourrons avancer qu'à quatre à cinq nœuds à l'heure, et encore. Les cargos du Consortium, au nombre de vingt à trente, sont immobilisés dans cette partie du Pacifique. Je vais proposer à Tharbin de les ravitailler.

— Vous ne livrez donc qu'une partie de la cargaison à Tharbin ?

— C'est cela même.

— Songe sera furieuse, ricana Liensun. Malgré les événements, elle ne pense qu'à son pourcentage.

Seuls les trains circulaient sans trop de retard dans les zones où les réseaux se maintenaient, c'est-à-dire au centre de l'ancienne Chine, l'Himalaya et la Mongolie. Un petit réseau mal entretenu avait été réactivé qui, par des détours invraisemblables, reliait Markett Station à Tsing Voksal, le terminal du Consortium au fond de la mer de Chine. Le voyage long de quatre mille kilomètres durait trois jours et coûtait une fortune, car les péages successifs, prélevés par les petites Compagnies, s'additionnaient. On empruntait le fameux réseau de l'Himalayenne où les déraillements étaient fréquents. Le Consortium, Songe et diverses sociétés avaient donné de l'argent pour que les ouvrages d'art, les ponts et les tunnels soient entretenus, mais rien n'avait été fait, si bien que chaque convoi était précédé d'une équipe technique qui effectuait des réparations rapides, des bricolages. En Mongolie, le réseau était en meilleur état, cependant.

Contacté par radio, Tharbin fit répondre qu'il était tout à fait d'accord pour que Lien Rag ravitaile tous les cargos qu'il pourrait croiser sur sa route. De plus le Consortium lui confierait des instruments de navigation plus efficaces qui leur permettraient de rallier Tsing Voksal avec une plus grande précision.

— Pas fou, Tharbin. Il y a dans ces vingt à trente cargos au moins cent mille tonnes de fuphoc.

Avant de quitter Lacustra City, Lien Rag effectua un dernier vol scientifique qui confirma les prévisions de Charlster : la couche des brumes atteignait désormais treize kilomètres.

— Est-elle partout de la même épaisseur ? demanda Liensun à Charlster.

— Non, et je pense que dans le sud, vers les cinquantièmes, elle

est très légère et laisse passer lumière et chaleur mais sans excès. Sur les sommets élevés elle doit également avoir moins d'importance.

Les photos qu'ils rapportèrent allaient permettre d'établir le nouveau cycle des éclipses solaires. Celles-ci ne seraient pas de grande durée, mais leur succession permettrait d'avoir un climat supportable tant que les masses de poussières concernées ne s'agglutineraient pas.

Gdami embarqua dans le compartiment qu'ils avaient réservé, habillé d'une combinaison spéciale qui lui permettait de vivre dans une température de quelques degrés.

La séparation de Liensun et de son père fut sobre mais pleine d'émotions contenues. Les deux hommes savaient fort bien qu'ils risquaient de ne plus jamais se revoir. Le voyage de retour du *super-ice-tanker* serait le dernier. Nul ne pourrait jamais récidiver cet exploit, si exploit il y avait, car rien ne permettait de croire que le gros navire de glace parviendrait à atteindre le sud de la Patagonie. Dix mille kilomètres sans la moindre visibilité, avec une approche difficile des différents cargos immobilisés dans le Pacifique... Le S.I.T. aurait déjà d'énormes difficultés à quitter la mer de Chine, à passer entre les nombreuses îles pour suivre un temps le tropique du Cancer où les cargos étaient au nombre de quatre. Puis il descendrait vers l'équateur, ravitaillerait tous ceux qu'il repérerait grâce à leur radio.

Farnelle confia Gdami à Zabel d'une voix neutre. Elle ne reverrait probablement jamais plus son fils, souhaitait qu'il gagne l'Antarctique plus tard pour vivre avec les siens, les Roux. Zabel devrait consentir à ce sacrifice, pensait-elle.

Le train rapide de Lacustra à Tcheou Voksal démarra peu après. Il poursuivrait vers Markett Station à bonne allure, mais par la suite le trajet serait difficile, entrecoupé de longues heures d'attente, car tout le trafic empruntait désormais ces réseaux archaïques.

CHAPITRE XXX

Les pilotes de l'hydravion du Kid se succédèrent toutes les heures tant la tension du vol était forte. L'appareil restait au ras des vagues de l'océan pour ne pas s'égarer dans les brumes plus épaisses à dix mètres au-dessus. Il ne volait qu'à deux cents à l'heure et de temps à autre amerrissait pour que l'équipage puisse se détendre un peu.

Mais en approchant d'Euphosia, le plafond s'éleva à une centaine de mètres et dès lors le voyage se déroula dans plus de sérénité. Le professeur Lerys fut enchanté d'avoir de la visite.

— Je pensais que nous étions à jamais isolés dans cette brume qui empêche toutes les communications. C'est fantastique d'être parvenu jusqu'ici. Et au sud, la visibilité est encore meilleure.

— Je vais sur la tombe de Jdrien, dit le Kid.

Lerys paraissait bizarre. Le Kid lui parla des baleines de plus en plus nombreuses autour de l'atoll, mais le professeur avait d'autres préoccupations et il prit le Kid à part pour les lui confier :

— Le Caudillo Herandez m'a demandé une entrevue...

Le Kid tressaillit, cependant garda un visage impassible.

— Il ne parvient pas à remplir ses réservoirs d'huile et a gaspillé ses stocks. Il voudrait signer un accord avec moi pour pouvoir chasser un nombre contractuel de baleines chaque année. Il croit que les circonstances actuelles empêchent toutes relations entre Euphosia et Titan et qu'il peut négocier avec moi. Sa situation est très compromise et il a besoin d'huile pour se réinstaller en Antarctique. La lutte contre les Roux exige des dépenses énormes d'énergie.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Eh bien, je n'ai pas voulu me montrer trop brutal. Je ne pensais pas que vous pourriez revenir un jour ici. J'ai pensé que je devais composer avec un voisin aussi puissant.

— Il y a quand même une force importante qui défend l'île.

— Je sais. Cependant je reste quand même prudent. Le Caudillo va arriver seul à bord d'un cargo je suppose, mais peut-être y aura-t-il

au large d'autres navires prêts à investir l'île.

— C'est possible, dit le Kid.

— Votre arrivée me soulage et je préfère que vous décidiez vous-même de l'attitude à adopter.

Le Kid prit un air surpris :

— Mais, professeur Lerys, il a toujours été convenu que vous jouissiez ici d'une autonomie totale. Vous êtes libre de passer des accords et pourquoi pas avec la Guilde des Harponneurs ?

Lerys, malgré sa crédulité et sa naïveté habituelles, resta perplexe. Il savait que le Kid était un homme rusé et machiavélique. Il se méfiait donc.

— La mort de votre fils adoptif vous a certainement donné des raisons d'être opposé à toute relation avec le Caudillo ?

— Au début, ce fut une réaction viscérale, haineuse. Depuis, j'ai réfléchi, voyez-vous. Nous devons tous envisager, pour un avenir assez proche, un retour vers l'Antarctique. Il n'y aura que sur ce continent glacé que nous pourrons survivre. Le professeur Charlster, dans un dernier communiqué, nous donne un sursis dont il ne peut fixer l'étendue. Entre quelques semaines et quelques mois. À cause de cette évaporation fantastique. Nous devons profiter de ce délai de grâce pour commencer nos installations dans le continent austral. Treize millions de kilomètres, même en faisant la part belle aux Roux, il y a de la place pour pas mal de gens.

— Je suis heureux de vous entendre raisonner ainsi, fit le professeur, soulagé. Vous recevrez dont le Caudillo avec moi ?

— J'aimerais que vous ayez le premier contact. Je crains que, s'il m'aperçoit ici, il ne soit sur la défensive ou, pire, qu'il pense être tombé dans un traquenard. Voilà ce que nous allons faire.

Quelques heures plus tard l'hydravion décollait en direction du sud. Le plafond se relevait de plus en plus et l'appareil volait rapidement à quatre cents kilomètres heure. Dans moins de dix heures il aurait pu atteindre le mausolée de Jdrien, mais au bout d'une heure il amerrit sur un océan très calme.

— Nous n'avons plus qu'à attendre, dit le Kid. Messieurs, je vous demande d'être très attentifs aux échanges radio. Ce ne sera pas très difficile, car dans cette région ils sont assez rares. Il nous sera aisé de contrôler toutes les émissions et de situer leur origine.

Il se dirigea avec un des copilotes vers l'arrière et vérifia l'arsenal qu'emportait l'hydravion.

— Nous avons suffisamment de bombes pour anéantir une dizaine de cargos, lui dit le copilote. Et les missiles sont en nombre satisfaisant.

Le Kid se frotta les mains :

— Parfait. Notre seule ennemie sera la météo si jamais la

tempête se lève du sud. Les vents qui soufflent de là-bas sont terribles et nous forceraient à décoller immédiatement pour nous réfugier au nord. Mais il paraît que cette intense évaporation des océans limite cette éventualité.

CHAPITRE XXXI

Grathe avait confectionné des sortes de masques qu'ils attachaient derrière leur tête, mais le port en était agaçant car ils faisaient transpirer et irritaient la bouche et le nez. Et dès qu'on les ôtait, la puanteur devenait intolérable. Le Bulb se décomposait très vite dans cette chaleur excessive ; Gus estimait qu'il faisait constamment quarante degrés. La chair de cet animal de l'espace paraissait plus vulnérable aux bactéries terrestres qu'une chair d'origine.

Ils préparaient un grand radeau sur lequel ils pourraient s'éloigner de cette montagne que la décomposition et les grand fauves de l'océan, requins et épaulards, détruisaient peu à peu.

Gus continuait de sortir au grand air, toutefois l'odeur y était aussi forte qu'à l'intérieur. Ce brouillard immuable qui limitait la visibilité à quelques mètres empêchait l'air de se renouveler. Désormais le plus haut point du Bulb n'était plus qu'à deux cent cinquante mètres au-dessus de la surface de l'eau. Gus disposait d'une sonde faite d'un cordonnet pour la mesurer. Chaque jour le cadavre s'enfonçait de plusieurs mètres, parfois de dix à quinze mètres selon la voracité des requins. Ces mouvements épouvantaient Isaïe et Grathe qui passaient la plus grande partie de la journée dans l'ancien niveau de la salle des contrôles du satellite. Gus avait commencé seul la fabrication du radeau, en utilisant des containers de plastique hermétique sur lesquels il fixait des plaques en résine durcie. Il se souvenait vaguement d'images de telles embarcations et se demandait comment installer des mâts et des voiles. Il pensait à des avirons, parce qu'il avait lu ce mot quelque part, mais ignorait à quoi il correspondait. Pourtant il leur faudrait s'éloigner au plus vite du Bulb lorsque le radeau serait prêt.

Il y avait aussi la présence des requins. Depuis le haut, Gus ne pouvait les voir grouiller dans la mer puisque le brouillard l'en empêchait ; cependant, il les entendait. Ils étaient certainement des

milliers à s'entasser tout autour de cette île de viande pourrie, se dévorant parfois entre eux, faisant bouillir l'eau en de grands remous. Parfois Gus, lorsqu'il se penchait pour essayer de distinguer ces inquiétants poissons, recevait des gouttes d'eau. Un jour ce fut du sang.

Les requins ne s'attaquaient pas à la carapace encore dure du Bulb mais se glissaient à l'intérieur. Dans les grandes salles, les coursives immenses. Cinquante kilomètres à dévorer, à moins que l'autre partie du satellite n'ait déjà sombré dans les grands fonds. Les requins, même s'ils étaient des milliers, auraient de quoi manger durant des mois, des années, si l'ensemble se maintenait à flot.

Le premier, Grathe avait osé sortir du corps en décomposition pour l'aider à construire son radeau. Le brouillard à goût d'iode et de sel l'avait déconcerté sans l'effrayer cependant. Il avoua qu'il préférerait pour le moment ne pas pouvoir regarder au loin. L'immensité de l'océan, telle que la lui avait décrite Gus, l'effrayait à l'avance. Il marchait avec d'innombrables précautions, de crainte de glisser et de tomber deux cent cinquante mètres plus bas. Personne n'aurait pu le récupérer et Gus, conscient du danger, avait établi plusieurs rangs de cordes attachées sur des piquets profondément enfoncés dans le corps de l'animal céleste. Il avait dû transpercer le cuir épais à l'aide d'une sorte de vrille électrique. Le courant électrique continuait à être fourni par le réacteur. Ce dernier fonctionnerait jusqu'à ce que la gloutonnerie des requins ouvre son local spécial et le libère. Il s'enfoncerait alors dans les eaux et tout serait terminé.

— Il faut qu'Isaïe nous rejoigne bientôt, dit Gus. Nous devons préparer une sorte d'escalier pour descendre vers la mer. Puis nous essayerons d'attendre quelques jours que le cadavre ne soit plus aussi haut sur la surface de l'océan. Mais aurons-nous le courage de supporter plus longtemps cette puanteur ?

Déjà dans la salle des contrôles apparaissaient les traces d'une prochaine dégradation organique. Les murs commençaient de briller, preuve qu'ils suintaient légèrement. Les cloisons étaient rongées par le mal et ne résisteraient pas longtemps. Les différents appareils s'enfonçaient peu à peu dans le plancher, d'origine organique lui aussi. En fait dans ce satellite tout était partie intégrante de l'animal, à l'exception de dix à quinze pour cent de matériaux artificiels apportés par les Ophiuchusiens.

— Isaïe est terrorisé à la pensée de sortir, dit Grathe. Mais il ne peut plus rester en bas.

Comment s'éloigner du Bulb une fois le radeau mis à l'eau ? Il n'y avait pas de vent pour gonfler des voiles. Gus pensa qu'avec des sortes de pelles un peu larges ils pourraient, Grathe et lui, faire avancer leur embarcation de fortune, mais cela demanderait de gros

efforts soutenus et ils ne pourraient pas s'éloigner de beaucoup en quelques heures. Le brouillard, pourvu qu'il persiste, engloutirait la masse du Bulb et leur donnerait l'illusion qu'ils s'en étaient fortement écartés.

Isaïe, tremblant et livide, apparut enfin sur le dos de l'animal et regarda autour de lui avec appréhension. Il avait déjà vu des brouillards dans les bas-fonds du satellite, quand les différents systèmes de climatisation et de recyclage se déréglaient, mais jamais de cette consistance-là. Pourtant il trouva que l'air empestait beaucoup moins que dans la salle des contrôles. Il s'assit lentement, redoutant de glisser et de se retrouver dans cet océan si mystérieux pour lui.

— J'envie parfois mes parents qui sont nés et sont morts sans jamais quitter leur monde. Même si la vie n'était pas toujours agréable, ils n'ont pas connu autant de turpitudes.

Comment savoir quelle direction prendre ? Y avait-il, dans les parages, ces fameux courants dont on parlait dans les livres anciens ? Certains écartaient des terres émergées alors que d'autres y ramenaient. Ils prévoyaient assez de provisions pour ne pas souffrir de la faim et de la soif durant au moins trois mois. En trois mois ils atteindraient une île ? La fonte des glaces n'avait-elle pas transformé la Terre en un océan unique ? Depuis le ciel, les dernières images reçues prouvaient qu'il existait encore des continents, mais ceux-ci, tout en se trouvant sous quelques mètres d'eau, auraient tout de même apparu.

— Nous avons encore perdu dix mètres, annonça Grathe qui aimait lancer la sonde dans le vide.

Désormais, quand il marchait à l'extérieur de l'animal, Gus avait l'impression que ses pieds s'enfonçaient légèrement. Il relevait des empreintes assez marquées et c'était la preuve que la décomposition amollissait la carapace protectrice. Bientôt ils enfonceraient encore plus, jusqu'aux chevilles.

— Il est temps de mettre notre radeau à l'eau.

— Il reste deux cents mètres de dénivellation, fit remarquer Grathe. Comment allons-nous faire ? Et ces requins, ne vont-ils pas nous attaquer ?

CHAPITRE XXXII

Au bout de vingt-quatre heures d'attente, l'équipage de l'hydravion commençait de manifester son impatience. Le pilote en chef pensait que le Caudillo Herandez avait éventé le danger et qu'il ne viendrait pas.

— Notre appareil a dû être repéré. Vous comprenez bien qu'il n'a pas laissé au hasard tous les aspects de son voyage. Il a certainement envoyé des bateaux pour surveiller l'île d'Euphosia et faire des relevés précis. L'île est défendue et le Caudillo veut bien rencontrer Lerys sans prendre de risques.

Le Kid ne disait rien. Il paraissait prêt à attendre des jours entiers sans s'impatiser. Il était comme un animal de proie capable de guetter longtemps sa victime.

— Il viendra, disait-il. Il a besoin d'huile et il ne pensera jamais que je puisse être dans le coin. C'est un imbécile. Il l'a déjà prouvé et il est tellement pétri de vanité qu'il n'imaginera pas un seul instant que nous puissions avoir traversé ce puissant brouillard pour venir ici. Il est parfaitement renseigné sur les conditions météo qui règnent ici et plus au nord, et il arrive avec deux ou trois cargos.

— Il faudra les détruire tous ?

— Mais certainement. Pas de survivants. Quand ils auront coulé, nous mitraillerons les embarcations de secours si besoin est.

Au bout de trente heures d'attente, une première émission radio assez faible fut captée en provenance de l'ouest, et les opérateurs ne purent la décoder.

— C'est un dialogue entre deux personnes à deux cents kilomètres d'ici environ.

Dans la nuit l'émission fut parfaitement audible mais était toujours codée. Les radios pensèrent qu'il s'agissait d'échange d'informations entre deux capitaines de navires.

— Deux seulement ? Il faut vérifier cela.

Par la suite il fut confirmé qu'il n'y avait que deux émetteurs qui

fonctionnaient, cependant le Kid resta très prudent. Un troisième cargo pouvait faire partie de la flottille et rester muet. Le Caudillo, bien que stupide, prendrait un minimum de précautions.

— D'après les relevés, ils sont sur la route d'Euphosition, annonça un opérateur quelques heures plus tard.

— Nous allons nous rapprocher, dit le Kid, mais sans décoller. Nous sommes assez bas sur l'eau pour ne pas être pris dans le faisceau des radars pendant assez longtemps.

L'hydravion se déplaça sur l'océan comme un hydroglisseur, mais à faible allure. Bientôt apparut sur l'écran radar un spot qui signalait un cargo à moins de cinquante kilomètres. Le Kid fit stopper les moteurs et l'hydravion finit par s'arrêter.

— Deuxième spot à dix kilomètres du premier.

— Il doit y en avoir un troisième, dit le Kid.

Mais les opérateurs cherchèrent en vain, pensèrent qu'il n'y avait que deux bateaux en route pour Euphosia.

— Non, dit le Kid. Je suis certain qu'un troisième arrive mais d'une autre direction. Ceux-là viennent de l'ouest. Pourquoi le troisième ne viendrait-il pas de l'est ?

— Il aurait contourné tout l'Antarctique ? Dix mille kilomètres au lieu de cinq mille ?

— Pourquoi pas ?

Et une heure plus tard cette hypothèse était confirmée. Un troisième spot signalait un bateau rapide par le sud-est d'Euphosia, à moins de quarante kilomètres de l'atoll.

— On y va, dit le Kid. Nous devons être au-dessus de lui dans une demi-heure au maximum.

Lorsqu'ils l'aperçurent, le cœur du Kid battit plus fort. C'était un cargo récent qui pouvait atteindre de grandes vitesses, surtout vide de cargaison, et celui-là naviguait à trente nœuds.

— Ses batteries de D.C.A. se mettent en place, nous sommes repérés.

— Missile pour commencer et puis on bombardera.

Un quart d'heure plus tard le cargo en flammes commençait de couler, mais déjà l'hydravion volait vers les deux autres à l'ouest. Les missiles de leur D.C.A. faillirent les atteindre, mais les leurres que lâchait l'hydravion les détournèrent. Un premier cargo fut rapidement atteint mais l'autre donna beaucoup plus de mal. Il fallut le bombarder à plusieurs reprises. Et quand il fut aussi en flammes, le Kid ordonna de retourner vers l'est.

— Il faudra amerrir et vérifier les cadavres. Je veux contempler le visage du Caudillo Herandez.

Il faisait presque nuit lorsque ses hommes le découvrirent dans son stupéfiant uniforme blanc soutaché de noir et d'or. Le Kid examina

longuement son visage, fit prendre des photographies, les empreintes digitales, et ensuite dénuder le corps pour le photographier sous toutes les coutures. Le Caudillo était mort d'avoir reçu un éclat dans le ventre. Il avait dû connaître une agonie très désagréable, estima le Kid sans jubilation excessive, mais sans aucun regret. Il aurait bien emporté le corps de son ennemi. Finalement, il l'abandonna aux requins.

CHAPITRE XXXIII

Le *super-ice-tanker* avait quitté Tsing Voksal depuis une semaine avec un équipage réduit. Malgré les fortes primes offertes, la moitié des marins avaient refusé d'embarquer pour un voyage de retour qui s'annonçait périlleux, dans le brouillard épais qui recouvrait presque toute la planète.

— Ce serait un suicide, avait-on répondu à Lien Rag lorsqu'il s'efforçait de séduire ceux qui avaient travaillé si longtemps avec lui.

Même Malar son second s'était récusé :

— Je reste par ici. Ce voyage de retour est une folie. Jamais vous n'atteindrez Chiloe Station. Votre coque fondra, se détachera par morceaux, et vos compresseurs ne tiendront jamais le coup.

Zabel remplaçait Malar à son poste. Les autres marins avaient embarqué soit pour l'argent offert, soit parce qu'ils préféraient vivre de l'autre côté du Pacifique, mais ils n'approuvaient pas le sauvetage des cargos immobilisés en mer. Surtout pour des cargos du Consortium. Le S.I.T. repartait donc à moitié charge. Il avait réussi à se faufiler dans la mer Jaune mais n'avait pu éviter les puissants remous du fleuve Yang Tsé Kiang, dans la mer de Chine, alors qu'il passait à mille kilomètres de son embouchure.

Pour l'instant, Gdami, le fils de Farnelle, s'isolait dans une cabine hâtivement pratiquée dans la masse de glace et retrouvait sa santé. Jael ne quittait pas Lien Rag et finissait par acquérir de bonnes notions de navigation.

Le premier cargo ne se trouvait qu'à deux mille kilomètres au large de la Chine, toutefois le S.I.T. ne le retrouva que huit jours après son départ, après avoir tourné en rond autour du bâtiment. Il fallut empêcher l'équipage de se réfugier à bord du tanker. Il ne voulait plus rester à bord du cargo malgré la livraison de pièces de rechange, de provisions et d'instruments de navigation. Le S.I.T. retrouva ensuite un autre cargo, et grâce aux contacts radio repéra aisément les deux autres. Une fois le dernier ravitaillé, il pourrait descendre vers le sud.

Toutefois le dernier cargo avait fortement dérivé vers l'est et, au fur et à mesure qu'ils en approchaient, l'air prenait une odeur bizarre. Un jour un matelot osa carrément exprimer son opinion :

— Ça pue.

C'était vrai. L'air puait. Et quand ils retrouvèrent le cargo, le capitaine et l'équipage affirmèrent que cette terrible puanteur les accablait depuis plusieurs jours.

— Nous avons entendu un terrible bruit et puis une vague énorme a failli nous retourner. Nous avons pensé qu'un iceberg avait basculé dans la mer et même que nous étions près d'une côte. Mais ensuite plus rien, sinon cette puanteur qui n'a fait que se renforcer.

— N'oubliez pas les requins, dit le second à son capitaine.

— Quels requins ? demanda Zabel.

— Des centaines de requins qui se déplacent vers l'est. Pendant plusieurs jours on en a vu défiler nuit et jour sans discontinuer. Cependant, depuis quelque temps cet exode s'est un peu calmé. Nous avons l'impression que tous les requins de toutes les mers s'étaient donné rendez-vous dans le coin.

— Nous ne sommes pas très loin de l'ancienne île d'Hawaï, dit Lien Rag. Nous pourrions aller y voir d'un peu plus près.

Le voyage reprit, avec une navigation aux appareils dans une visibilité nulle. Les écoutes radio, les écrans radars et d'infrarouges, les chiffres de l'écho sondeur étaient soigneusement relevés, analysés par l'ordinateur de bord afin d'éviter toute collision. Le S.I.T. aurait pu se jeter sur un récif à l'aveuglette.

— Ça pue de plus en plus, dit Zabel. Il n'y a pourtant pas de vent.

— Il est difficile d'imaginer ce qui peut provoquer une odeur aussi nauséabonde. Et les requins, pourquoi allaient-ils vers l'est ?

— J'ai une hypothèse, dit Lien Rag, mais je ne peux rien dire pour le moment.

— Je sais à quoi tu penses, dit Jael le soir dans leur cabine. L'objet tombé du ciel est bien quelque part ? Je vous écoutais en silence, car je suis nulle en science, quand vous discutiez avec Charlster. Ce truc, ce satellite est tombé dans le coin, tu crois ?

— C'est possible.

— Et c'est un animal de l'espace.

— En fait c'est une erreur d'appeler ça un animal, car il ne correspond à aucune de nos normes. La plus énorme de nos baleines ne serait rien à ses côtés. Cinq cents fois moins grosse. Disons qu'il s'agissait d'une planète vivante : une planète de chair, et la comparaison sera meilleure.

La nuit suivante toutes les alarmes de bord se manifestèrent à la fois, sonores, lumineuses, et l'équipage fut réuni sur le pont en moins

de cinq minutes.

— Il y a une île à deux heures et à moins de quelques kilomètres, dit Lien Rag.

— On suffoque, capitaine. C'est vraiment irrespirable désormais.

— Je sais, mais nous irons voir ce qu'est cette île.

CHAPITRE XXXIV

Lorsque Gus ouvrit les yeux, il ne comprit pas pourquoi l'ancienne salle des contrôles était si puissamment éclairée et il se leva avec prudence, sortit par la porte coincée donc toujours ouverte, atteignit le sas qui autrefois reliait le satellite au silo des navettes. En face de lui, des lumières éblouissantes l'obligèrent à mettre son bras devant ses yeux. Il sortit pour comprendre l'origine du phénomène. Depuis quelques jours, le Bulb s'était bien enfoncé dans l'océan et n'émergeait plus que de quarante mètres environ. À travers ses doigts à peine desserrés, il vit une masse tout aussi imposante juste en face, comme si elle était venue jusqu'à toucher le cadavre de l'animal de l'espace. En même temps il éprouvait une sensation de fraîcheur et, ainsi ébloui, se croyait revenu sur la banquise quelques années auparavant. L'odeur de la glace lui parvenait à travers la puanteur.

— Hé ! vous, qui êtes-vous ? cria une voix qu'il avait déjà entendue.

Il approcha, protégeant toujours ses yeux.

— Vous l'éblouissez, dirigez les projecteurs plus haut.

— Lien Rag, murmura Gus. C'est Lien Rag...

Il s'approcha et heurta quelque chose de très dur et de glacé, taillé en biseau. Il tâta avec ses mains mais ne put en trouver l'extrémité. Cette chose avait pénétré dans le cadavre amolli par la putréfaction comme un couteau dans du beurre.

— Je rêve ou quoi ? Ce n'est pas vous, Gus ?... Où seriez-vous allé trouver ces jambes ?

Gus pleurait en appuyant son front contre l'étrave du S.I.T., mais il ne savait pas que c'était une étrave. Il fermait les yeux, mais le bonheur déversait dans ses oreilles de merveilleuses paroles.

— C'est bien le Bulb qui pue ainsi... Le Bulb qui est mort et vous en sortez vivant, Lienty Ragus ?

Là-bas, Grathe, épouvanté, sortait lentement du cadavre et protégeait ses yeux. Isaïe n'osait pas le suivre.

— Lienty Ragus... Mais comment avez-vous fait ? Comment ?

Lien Rag descendit le long d'une échelle souple et saisit Gus à bras-le-corps :

— Bon sang ce que vous puez, mon vieux... Mais vous êtes vivant ! Vivant !

Gus tourna le dos aux projecteurs et ouvrit enfin les yeux. C'était bien son cousin Lien Rag. De la famille des Ragus.

— Mais ces jambes, Gus, ces jambes, artificielles ?

— Non... En chair et en os. Je vous expliquerai mais je voudrais bien m'en aller loin de cette charogne, s'il vous plaît. Elle va sombrer pour toujours dans l'océan au grand désespoir d'un million de requins pour le moins. Je vous en prie, ne nous attardons pas ici... Mon exil a assez duré comme cela. Inutile de le prolonger, ne serait-ce que de quelques secondes. S'il vous plaît...

Fin du tome 61

